





NAPLES.



NAPLES

CE QU'IL FAUT FAIRE POUR RENDRE CE ROYAUME FLORISSANT.

AMSTERDAM

MDCCLXXI.

DECLARATION
DE L'AUTEUR.

ON trouvera à la tête de cet essai un long préambule sur les Arts. Je n'aurois point embarassé la tête du lecteur de cette dissertation, si la liaison qui se trouve maintenant dans la République générale n'établissoit un raport entre tous les Etats: de maniere qu'on ne peut former un systeme économique dans un gouvernement qu'il n'influe sur les autres.

Mais ce n'est pas la seule raison qui m'a determiné, à l'y placer. Je me suis proposé de remonter à la source des divisions qui troublent notre monde politique, & faire voir que les avantages

que certains Etats prennent ſur d'autres dans la main d'œuvre occaſionnent ces révolutions qui cauſent de ſi grands maux à la ſocieté générale.

Après que les guerres ont bien deſolé les nations; on cherche à faire la paix. Comme il eſt toûjours queſtion alors de rétablir l'équilibre, on mît un l'eſt pour m'exprimer ainſi à la puiſſance des Etats qui ſe ſont rendus trop ſupérieurs afin de rétablir le niveau. Il eſt étonnant qu'il ne ſoit pas encore venu dans l'eſprit des négociateurs d'établir une proportion dans les arts: c'eſt-à-dire dans la choſe qui donne les moyens de faire la guerre. La politique parviendroit à ſes fins par un chemin plus court que celui qu'elle s'eſt propoſée juſques ici.

Pierre le grand Czar de Moſcovie étant en France, demanda des artiſtes afin d'encourager l'induſtrie ruſſe. Il étoit

étoit alors à Paris logé dans une maison du Roi: on lui accorda sa demande. Il lui fut permis d'amener dans ses Etats des hommes versés dans tous les arts. En verité le Roi de France fit peut-être alors par hospitalité, ce que les autres Souverains de l'Europe auroient dû faire par politique. Ainsi si je fais un détour, ce n'est que pour arriver plutôt à mon sujet; je voudrois prouver qu'il conviendroit à la République générale de faire paroître sous un meilleur génie l'Espagne, le Portugal & Naples, trois Royaumes dont les richesses, & l'inaction causent de grands maux par les facultés qu'ils donnent à certains Etats de troubler l'Europe. Je n'indiquerai point les moiens qu'ont les autres deux Monarchies; je ne m'attacherai qu'à faire voir les ressources qui sont dans le Royaume de Naples.

Au reſte, ceux qui ne parcourent un livre ſur le gouvernement que pour y trouver une critique des gens en place, peuvent s'épargner la peine de lire celui-ci. Dans un État qui a dégéneré, il eſt auſſi injuſte de s'en prendre aux Miniſtres qui le dirigent actuellement, que de vouloir les rendre reſponſables des fautes de leurs prédéceſſeurs : ordinairement les vices qui ſe font rémarquer dans un État, ne s'y ſont pas introduits tous à la fois: c'eſt preſque toûjours l'ouvrage du tems & de la corruption, quelquefois même celui de la fortune qui ſe plaît à confondre la prudence.

La France n'eſt pas encore bien rétablie des malheurs qui l'affligerent ſous le regne de Louis XIV. Le Portugal ſe ſouviendra long tems de la maladie de Jean V. Les playes que l'ambition de Charles XII. fit à la Suede ſaigneront

pen-

pendant plusieurs siécles. Il y a souvent de causes premieres qui forcent la science du gouvernement. Par une fatalité particuliere à nos tems modernes, les plus grands Ministres ne sont pas toûjours ceux qui ont le mieux reussi. Je déclare donc que mon dessein n'a pas été d'attaquer la réputation de ceux qui sont chargés du gouvernement. Et si dans la foule des vices d'administration que j'indique, il y a quelque trait qui leur ressemble, & qu'on en fasse l'application; c'est que dans un État où beaucoup de desordres se font remarquer, on est toûjours tenté d'en accuser ceux qui sont à la tête des affaires.

PLAN

Qu'on s'étoit proposé dans cet ouvrage.

LA Providence m'ayant transplanté dans le Royaume de Naples au commencement de l'année 1767, je crus me trouver dans la Terre de Promission. Un physique heureux; un Ciel serein, un air temperé, un terrain abondant: tout m'annonçoit un état florissant. La fertilité est le premier de tous les biens.

Mais je m'aperçus bientôt que toutes ces richesses étoient à pure perte.

Je ne découvris aucune trace de cette belle agriculture qui sert de fondement à la puissance des Etats. Toutes les branches de cette importante administration éto-

étoient sorties de leur rang. Je vis des vignes, là où il eût fallu des champs. Les terres à bled étoient changées en jardins; on plantoit des arbres fruitiers où l'on auroit dû semer des grains; & dans les endroits où l'on auroit dû recueillir des fruits, on ne recueilloit rien; en un mot, aucun systeme de plantation, aucun ordre, aucune pratique combinée par chaque portion de terrain.

J'entrai dans Naples, j'y cherchai les Arts; mais je n'y trouvai qu'une douane. Elle me conduisit au port. J'y vis un grand nombre de vaisseaux étrangers qui chargeoient les premieres matieres de la Nation, d'autres qui les raportoient toutes œuvrées, & qu'on vendoit ensuite à la Nation à un très-haut prix.

J'aperçûs bien de loin quelques manufactures du pays; mais elles étoient si imparfaites, qu'elles ne servoient qu'à donner plus de lustre aux étrangeres, &

par

par conséquent augmenter leur importation.

Je quittai les Arts pour passer au commerce; mais je n'en aperçus aucune trace. Celles que je découvris étoient entre les mains des Etrangers qu'ils faisoient valoir à leur profit.

Les Finances n'étoient pas dans un meilleur état; après plusieurs recherches sur le Gouvernement économique; je me crûs chez une Nation nouvellement établie sur la terre, & qui n'avoit pas eû le tems de se former.

Cette disposition des choses fit naitre la pensée de donner un traité d'agriculture, de commerce, des Arts, & d'industrie pratique; mais je voulus auparavant essayer mes idées: étranger au milieu d'un Etat qui m'étoit presque inconnu, je ne devois rien hazarder par moi-même. Je communiquai mon dessein à un homme d'esprit de la Nation, qui

a des

a des connoiſſances & des lumieres: vous pouvez, me repondit-il, vous épargner la peine de réfléchir ſur notre Gouvernement: ſi vous écrivez là-deſſus, vous ne ferez qu'un livre. Notre réforme n'eſt pas l'ouvrage d'un particulier; c'eſt l'affaire de la législation.

Le deſordre dont vous voudriez donner le tableau n'eſt pas une ſuite de ce Regne, ni de celui qui l'a précedé. Il faut peut-être remonter à notre Hiſtoire depuis les Romains pour en découvrir la ſource. Les vices de notre adminiſtration, qui ſe font remarquer aujourd'hui viennent de loin; ils tiennent à des choſes d'une antiquité très-reculée.

Le Royaume de Naples a toûjours floté au gré du vent de la fortune. Preſque tous les Princes qui l'ont gouverné dans les différents âges du monde, n'ont gueres penſé à l'Etat; ils n'ont ſongé qu'à la Couronne. Les Vicerois ont achevé

vé ensuite de porter les désordres partout, & d'apauvrir l'Etat pour s'enrichir eux-mêmes. Cependant la corruption a gagné les parties les plus saines de la Monarchie: de maniere qu'il faudroit aujourd'hui renverser l'Etat pour rétablir l'Etat.

Depuis la grande révolution qui donna une nouvelle tournure aux affaires de nôtre monde, il ne s'est fait aucun changement considérable dans ce Royaume: Tous les autres peuples de l'Europe ont augmenté leur puissance relativement à leur grandeur: Naples seul a dégéneré. Toutes choses égales d'ailleurs nous sommes aujourd'hui plus foibles que nous ne l'étions du tems de Charlemagne.

Le malheur est que la corruption n'a pas été assez grande pour détruire la constitution, & du debris de l'ancien gouvernement, en former un nouveau; comme cela est arrivé à tous les peuples qui se sont reformés. Pen-

Pendant ce tems-là une administration arbitraire s'eſt établie; celle-ci a fait plus de mal que la corruption elle-même. Nos Rois ont pris des Miniſtres dans toutes les conditions, & ils n'ont pas toûjours choiſi les plus habiles gens du monde.

C'eſt un des inconvénients du gouvernement Monarchique, que deux ou trois hommes, & ſouvent un ſeul homme ſoit chargé de toutes les affaires. On veut qu'un mortel unique dirige une Nation entiere; qu'il gouverne le Royaume, qu'il connoiſſe les intêrets des Princes; correſponde avec toutes les Cours, traite avec toutes les Puiſſances, négocie avec tous les Miniſtres, qu'il dirige le gouvernement politique & civil, qu'il ſe charge du commerce, des Arts, & de l'induſtrie, en un mot, on veut qu'il ſoit plus habile lui ſeul que cent Miniſtres d'Etat les plus éclairés.

Cepen-

Cependant l'accablement gagne cet homme; il eſt courbé, pour m'exprimer ainſi, ſous le poids des détails. L'habitude s'en mêle: il ne va plus que machinalement. Il eſt ſi facile de faire aujourd'hui ce qu'on a fait hier; & ſi mal aiſé de faire demain ce qu'on n'a fait ni hier, ni aujourd'hui, que ce Miniſtre ne ſort plus d'un certain arrangement d'occupations journalieres. Il voit l'Etat en petit, ce n'eſt plus le Miniſtre, mais le précepteur du Royaume. Il arrive par-là que pluſieurs millions de ſujets tombent dans l'oiſiveté, & que perſone n'a rien à faire parcequ'un ſeul homme ne fait rien.

A calculer ſur le pied de M. le Marêchal de Vauban à tant d'hommes par lieue, il manqueroit plus de quatre millions d'habitans au Royaume de Naples. Si ce qui eſt reçu aujourd'hui dans tous les ſyſtèmes eſt fondé; je veux dire

que la force d'un Etat dépend du nombre de ſes ſujets, nous ſommes la moitié moins puiſſants que nous ne devrions l'être. Il n'y a point d'ordre économique qui puiſſe remedier à cet inconvénient. Vous ferez bien un livre ſur la dépopulation de ce Royaume; mais ce livre ne fera point des hommes.

Le commerce étranger qui produit ſeul de grandes richeſſes aux Etats eſt entre les mains des Nations puiſſantes qui ont les moyens de les faire valoir, & des forces pour les proteger. Pour nous nous n'ayons aucune de ces reſſources. Notre adminiſtration ignore juſqu'aux premiers élements du commerce.

Enfin il y a un vice dans notre gouvernement, auquel tous les écrits ne remedieront point; je veus dire la main morte. Les deux tiers des terres du Royaume de Naples ſont poſſedées d'une maniere précaire. Pour rétablir la Monar-

narchie, il faudroit remonter au principe de ce déſordre, & corriger le mal dans ſa ſource, je veus dire, faire rentrer les Citoyens dans leur droits, & rendre à un chacun ce que la main morte lui a enlevé; mais il y a trop de gens intereſſés à empêcher cette réforme, & ces gens aujourd'hui ſont trop puiſſants pour qu'on puiſſe la faire impunement &c.

Ce raiſonnement me fit ſuſpendre mon ouvrage. Je quittai la plume. Cependant j'avois jetté ſur le papier quelques réflexions qui alloient être enſevelies dans l'oubli. Je reſolus de les publier.

Je préviens donc que ce n'eſt pas ici l'ouvrage dont j'avois d'abord formé le plan, mais ſeulement quelques pages de cet ouvrage.

Cependant avant de commencer il faut que je refute les objections qu'on vient de lire; car ſi elles étoient fondées, il

feroit inutile d'écrire fur la réforme d'un Etat qui ne feroit pas fufceptible de reforme.

Si on fait attention à cette grande révolution qui a changé la face de l'Europe moderne, on trouvera que les plus puiffants gouvernements ont paffé au de là de mille ans dans l'obfcurité. Leur fortune eft nouvelle. Nous verrons ailleurs qu'il ne tenoit qu'à chaque nation de fuivre le plan d'agrandiffement univerfel: or fi après dix fiécles d'anéantiffement, certains Etats ont eu le moyen de s'agrandir, d'autres ont pu s'élever.

Dépuis quelque tems on a cherché à abaiffer le gouvernement Monarchique, on lui a refufé la vertu, pour ne lui accorder que l'honneur, & à caufe de cela même, il vient toûjours dans l'efprit de lui préferer le républicain.

Je ne fuis point entêté du gouvernement d'un feul. Il a de grands inconvé-

vénients; mais un de ses avantages, c'est qu'il peut se remonter, & faire changer un peuple de génie à chaque régne.

Les Républiques que nous connoissons aujourd'hui sont si malheureuses, qu'il y a toûjours à perdre pour des sujets à dévenir citoyens. C'est que la corruption de plusieurs est plus dangereuse que celle d'un seul. Dans le gouvernement lorsque ses ressorts sont une fois démontés, le rélachement va jusqu'à l'entier affoiblissement; aussi ces Etats ont-ils besoin pour se soutenir de la forme Monarchique; la République d'Angleterre se cache derriere le Trône: la Hollande a eu besoin d'un Statouder. Quoique le Doge à Venise ne gouverne pas l'Etat, on lui a donné le nom de Prince.

On parle toujours des talens & de l'habileté que doivent avoir ceux que le Monarque choisit pour être à la tête de

l'adminiſtration : il ne faut pas ſe mettre dans l'eſprit que ces hommes ayent beſoin d'être de ſi vaſtes génies. Le Cardinal de Richelieu voulant faire paſſer ſon adminiſtration pour un chef d'œuvre en politique, donne de ſi grandes qualités aux Miniſtres d'Etats, qu'on ne peut guere ſe flater de voir naître de tels hommes d'ici à la diſſolution des Monarchies.

Dépuis que dans les gouvernements la machine de l'adminiſtration eſt montée, il n'eſt plus ſi difficile d'être Miniſtre.

Les véritables Miniſtres ſont les ſubalternes chargés des détails. Je parle de ces hommes actifs, laborieux, infatigables, qui ſont cachés derriere l'adminiſtration.

Ce ne ſont pas les grandes affaires, qui prennent le plus du tems aux gens en place. Les riens, les minuties leur empor-

por-

portent une grande partie de leur tems; c'est le petit cabinet qui fait tort au grand. Il manque un établissement dans le gouvernement Monarchique, je veux dire un département de minuties, sous le titre de *Bureau des bagatelles d'Etat.* Ce Bureau subalterne feroit d'un grand soulagement pour les premiers Ministres.

On se plaint depuis long tems que le nombre des hommes diminue dans chaque Etat: en effet si l'on porte ses regards sur les premiers âges du monde, & que l'on compare la population ancienne avec la moderne, on trouvera que l'Europe n'est presque plus qu'un desert. Il est à présumer que des causes physiques mêlées aux morales ont produit cet effet. Peut-être que de bonnes loix civiles préviendroient cette défaillance de la Nature; mais ce mal cesse d'en être un par la raison qu'il est universel. Le mot de population qui se trouve au-

jourd'hui dans la bouche de tout le monde n'eſt preſque jamais entendu dans ſon véritable ſens. Ce ne ſont pas les hommes qui manquent aux Nations: ce ſont les Citoyens. Pour l'ordinaire les gouvernemens qui ſe plaignent le plus de la diſette des habitans en ſont ſurchargés, & on peut dire que c'eſt ce poids qui les accable. L'exemple de ceci ſe trouve dans mon ſujet même. Quand on ôteroit de la population du Royaume de Naples deux cents mille mandians, un pareil nombre qui n'ont point de ſubſiſtance, & peut-être autant qui ſont dans l'indigence, la population générale n'en ſeroit que mieux; elle ſeroit délivrée de cette vermine qui ronge la ſocieté, parcequ'elle gêne de mille manieres la propagation; Regle générale: lorſqu'on partage la ſubſiſtance univerſelle avec une population inutile, on ne fait que gêner la population néceſſaire.

On

On dit que ce ſont des hommes; mais ces hommes nuiſent au gouvernement dont ils ſont membres: il y a donc une population qu'il faut diminuer, & une autre qu'il faut encourager, c'eſt ſur celle-ci que doivent porter les réglémens politiques

A l'égard des premieres branches du commerce, il eſt vrai qu'elles ſont dans les mains des Nations puiſſantes & induſtrieuſes qui les ſont valoir; mais on verra auſſi qu'elles s'en ſont emparées furtivement: ainſi chaque Nation eſt à tems de rentrer dans ſes droits. Le commerce général n'a point de maître. C'eſt un bien qui apartient au monde entier. Dépuis que la navigation a ouvert les portes de l'Univers, tous les peuples ont acquis des droits ſur le commerce général. Si de certains Etats y ont fait plus de progrès, c'eſt qu'ils ont profité de l'aveuglement ou de la nonchâlance

des

des autres; mais comme rien ne prescrit dans la politique, un gouvernement qui s'est negligé dans un tems peut sortir de son assaupissement dans un autre.

Il y a des choses que l'on repete tous les jours parce qu'elles ont été dites une fois. Dans tous les pays catholiques, on se plaint beaucoup de la main morte: & en effet, à ne l'examiner que dans le rapport qu'elle a avec le gouvernement économique, elle cause des maux infinis: le plus considérable est qu'elle jette toutes les richesses d'un côté, ce qui géne extremement la circulation générale. Mais je dirai bien que cela dépend beaucoup des circonstances & d'un certain arrangement de causes secondes: l'Histoire du monde chrêtien parle de certains âges où l'Eglise n'avoit rien, cependant les gouvernemens politiques n'étoient pas mieux; on pourroit même prouver qu'ils étoient plus mal:

Des

Des guerres affreuses desoloient les nations; on se battoit alors pour avoir les révenus des Temples, & bien loin que l'extinction de la main morte enrichît les Etats, elle les appauvrissoit au contraire.

Je ferai ici quelques réfléxions: attendu qu'on prend ordinairement le change à l'égard de cette matiere qui cause bien de disputes, & sur laquelle on ne s'entend jamais. Lorsqu'on veut faire quelque changement considérable dans le Clergé, il faut remonter au principe du gouvernement. Si l'Etat est conduit par un Prince, on peut permettre à l'Eglise d'être puissante: s'il est dirigé par un senat, il faut mettre des bornes à ses richesses. C'est que dans le gouvernement absolu la puissance des grands corps particuliers tempere un peu le despotisme au lieu que dans les Républiques les grands corps diminuent le pouvoir du

Senat. Dans le premier cas, la main morte mene au despotisme d'un seul; Dans le second il conduit au despotisme de plusieurs; c'est un vice qui naît de la constitution même, le mal est dans la chose. Il n'y a point de forme qui puisse le prévenir. Presque toujours le remede est pire que le mal.

Que seroient devenus l'Espagne & le Portugal si ceux qui avoient donné le plan d'éteindre la main morte avoient reussi? Le despotisme des Rois auroit achevé d'abîmer ce que l'Eglise soutenoit encore un peu. Comment auroit-on pu tirer avantage de cette extinction, s'il n'y avoit aucun établissement de fait pour empêcher que ce bien ne devînt un mal? car à qui auroit-on distribué ces richesses? aux Grands? ils en auroient abusé; au peuple? celui-ci n'étant pas préparé à cette nouvelle aisance, elle n'eût servi qu'à l'appauvrir da-

van-

vantage; l'oisiveté & la paresse auroient achevé de le perdre. L'histoire est pleine des maux que les richesses subites ont causé aux Etats. C'est l'endroit le plus difficile de la politique que de préparer les peuples à devenir riches.

On trouve encore un exemple dans les annales du monde du danger qu'il y a à changer la disposition de ces biens. Henry VIII. Roi d'Angleterre ayant distribué toutes les richesses du Clergé, il vint un homme après lui qui disposa de la fortune publique, se joua de la Religion, fit mourir le Roi, & renversa le throne. On avoit cru que la Monarchie étoit à son plus haut degré de puissance, & elle touchoit au moment de son anéantissement. Comme par cette reforme les pouvoirs intermediaires subordonnés se trouvant détruits; Cromvvell qui étoit cet homme, ne se fut pas plutôt rendu le maître du Parlement qu'il le fut de la nation.

Quand on a le malheur d'être né ſous un gouvernement qui tend au Deſpotiſme, il vaut mieux avoir deux Deſpotes qu'un ſeul. Car tandis que ces deux pouvoirs ſe balancent, & ſe tiennent en équilibre, il reſte une ombre de liberté, & cette ombre ſuffit pour moderer un peu le Deſpotiſme.

Il eſt malheureux pour le genre humain qu'il faille établir deux maux pour prévenir les inconveniens d'un ſeul; mais notre monde politique eſt fait aujourd'hui comme cela.

Il n'eſt pas douteux que le pouvoir abſolu ſeroit mieux entre les mains d'un Monarque patriote, dont la puiſſance n'étant bornée par aucun coin feroit reſſentir au loin ſes bienfaits: mais où trouver ce Prince? & ſi la fortune le fait naître quelquefois, c'eſt un bien paſſager qui finit avec ſon regne.

Le

Le Clergé de France est immense. Ses richesses sont prodigieuses. C'est le plus grand proprietaire du Royaume. Il est composé de cinq cents mille Célibataires qui ne se marient point, & ne travaillent pas pour l'Etat, ce qui gêne de mille maniéres son agriculture & sa population; cependant cette Monarchie a montré des ressources qui ont étonné l'Europe.

Il n'est pas toujours nécessaire de mettre en mouvement tous les ressorts de la politique pour rendre un Etat florissant.

On a immaginé que les pays protestans où on a mis des bornes à la main morte, sont plus riches & plus heureux que les Etats catholiques, mais ce n'est pas parce qu'ils sont protestans: cette aisance publique vient de la nature du gouvernement & non de la Religion; elle tire sa source de la constitution,

chose

chose tout à fait distincte de la maniere d'adorer Dieu.

Si on examine les Etats en Europe où la reforme est établie, & qui fleurissent le plus, on trouvera que c'est à une sorte d'independance qu'ils doivent leur prosperité.

Je n'ai point dit ceci pour rien diminuer des abus qui se glissent dans la main morte; mais seulement faire sentir qu'un gouvernement peut s'élever à la grandeur independamment des vices qui y sont attachés.

Dans un Etat qu'on veut reformer, il ne s'agit pas toûjours de chercher à tout corriger, mais de s'accommoder aux circonstances, & se plier aux positions.

En fait des richesses du Clergé, voici je crois quelle est la régle; lorsqu'on est le maître de ne point souffrir la main morte, on ne doit pas la permettre; quand

quand on la trouve établie, il faut la tolerer.

Pour résumer enfin; parce qu'il y a un mal dans l'Etat, faut-il abandonner tous les autres biens? parce que beaucoup de terres sont possédées d'une maniere précaire, doit-on délaisser les autres terres? en un mot parce que beaucoup de Citoyens s'ensevelissent dans le Célibat, & abandonnent la République, faut-il pour cela désesperer de la République?

Quoiqu'il en soit, si cet essai reussit, je donnerai le livre dont j'avois d'abord formé le plan. Cet ouvrage contiendra un corps d'agriculture pratique, suivi d'un traité de commerce, d'industrie, arts, & métiers. Ceux qui dans cette Monarchie ont écrit jusques ici sur ces matieres, ont parlé en général. J'irai plus loin, j'en ferai l'application à ce Royaume.

CHAPITRE PREMIER

Discours politique sur les Arts en général, & de l'influence qu'ils ont sur le système universel.

ON ne trouve aucun siécle dans le monde où l'on ait plus écri sur le gouvernement économique que celui où nous vivons, & il n'y en a peut-être aucun où l'on se soit le plus écarté de ce sujet.

Depuis dix lustres, il a paru plus de livres sur la population, l'Agriculture, les arts, & le commerce, qu'il s'en étoit publié depuis la décadence de l'Empire Romain. J'ai lu tous ces livres ou presque tous; je n'y ai trouvé que des mots, j'ai appliqué les mots aux choses, & le tout a disparu. J'en sai bien la raison; c'est que plus il y a d'écrivains qui traitent un même sujet, & plus il devient dif-

diffus. Je connois un Monarque, qui, pour favoir exactement l'heure de fon exiftence, imagina d'avoir cinquante montres dans fon appartement; Depuis ce tems-là ce prince ne fçut plus la minute qu'il exiftoit. Il en eft de même des Auteurs dont les écrits ne font jamais à la minute.

On a dit que le grand nombre de livres en multipliant les idées avoit repandu des lumieres dans cette branche de l'adminiftration. On a dit mal. La profufion indique toûjours un vice dans l'efprit. On ne feroit pas fi diffus fi l'on favoit bien. Il n'y a qu'un chemin pour arriver à la vérité, & lorfqu'il s'en préfente plufieurs, on eft fûr de prendre le plus mauvais.

La plupart de ces livres font trop livres: on y raifonne d'un bout à l'autre. Les matieres effentielles y font noyées dans une mer de paroles. A force d'ac-

cessoires, on y perd de vue le principal,

L'agriculture pratique y est placée à côté d'une théorie immense: on y trouve moins les productions de la terre, que celles de l'esprit.

Il faut essuyer six mortels volumes d'un Auteur, (*) avant d'arriver au germe de la population.

Les finances sont écrites avec un certain jargon fait exprès. De maniere que si l'on n'entend pas le langage de la multote, on reste à moitié systeme du livre.

Mais comme après avoir rempli de millions de pages, il falloit donner une solution; on a dit la balance du commerce est la balance des pouvoirs, & tout a été dit.

Il s'agit bien moins de savoir que les Etats commerçants ont l'avantage sur

(*) L'ami des hommes.

ſur les autres, que de ne pas ignorer en quoi conſiſte cet avantage; & c'eſt une recherche dont on ne s'eſt pas encore aviſé. Car a-t-il été queſtion juſqu'ici de remonter aux principes des choſes? non. A-t-on raſſemblé & mis enſemble toutes les pieces qui entrent dans cette branche de pouvoir? non encore. Il a été plus aiſé d'exprimer un ſon que de rendre un ſens.

On ne peut néanmoins ſe former une idée juſte de cette balance, qu'en fixant ſon état naturel. Les choſes qui entrent dans ſa compoſition ſeront celles qui ſervent aux beſoins des hommes, comme les maiſons, les palais; c'eſt-à-dire les pierres, les marbres, les bois de charpente. A la nourriture; les grains, les beſtiaux, les fruits, les vins, les eaux de vie; comme les vêtements, les laines, les ſoyes, les chanvres, les cotons, les lins. Le luxe, comme les meu-

bles, les étoffes riches, les diamans & autres pierres precieuſes. Celles qui decident directement de la puiſſance, comme l'or maſſif, l'argent monnoyé, ou ce qu'on appelle le numeraire. Il faut être informé où toutes ces productions croiſſent, où elles ſe forment; ſavoir leur qualité, leur quantité; afin de méſurer ces maſſes générales de productions entre les Nations qui en ont beaucoup avec celles qui en ont moins; & par cet état de comparaiſon établir pour m'exprimer ainſi la balance de cette balance.

Mais cette opération ne ſeroit pas plutôt faite, qu'il faudroit la recommencer, parceque toutes ces productions dans les Etats où elles croiſſent varient à l'infini: ainſi lorſqu'on voudroit remettre la main ſur ces effets mobiliers du monde économique, on ne les retrouveroit plus à leur place.

Telle

Telle nation qui dans un tems donne à vivre à une autre eſt obligée ſouvent d'acheter ſa ſubſiſtance de celle à qui elle l'avoit fournie auparavant.

La France pour ſurvenir aux beſoins de ſa population a beſoin de quarante millions d'une meſure de grain qu'on appelle ſeptier. Quand elle en recueille davantage, elle en fournit à ſes voiſins; lorſqu'elle en recueille moins, ſes voiſins lui en fourniſſent.

L'Angleterre eſt dans le même cas; excepté que ſemant plus de grain qu'il ne lui en faut pour ſes habitans, elle en a davantage; mais elle en manque quelquefois, & alors elle eſt obligée, ainſi que la France, de ſe pourvoir de ceux qu'elle pourvoyoit auparavant.

Pour établir cette balance, on ſe tromperoit beaucoup, ſi on calculoit les productions par la bonté relative de chaque portion de terrain. L'Europe eſt remplie

des pays abondans, dont la fertilité eſt à pure perte pour la république univerſelle, parce qu'ils ne ſont pas en état de procurer aux autres leur abondance, ſoit par les défauts de communication, ou autres inconvénients qu'il ſeroit trop long de rapporter ici. Si on y fait même attention, on trouvera que les Nations les plus abondantes ſont ſéparées, & comme iſolées des autres; tandis que celles qui ont la communication libre ſont dans un état naturel de ſterilité.

Quand l'Europe manque de grains, elle recours à la Barbarie; alors cette balance eſt en faveur des Turcs: même raiſonnement pour les genres qui forment la balance du luxe & de l'habillement; comme les laines, les ſoyes, les lins, excepté que ces matieres ſont un peu plus locales, & appartiennent plus à de certains climats qu'à d'autres; mais elles ont auſſi leurs années d'abondance & de diſette.

Il y a des années où l'Italie donne peu de soies: alors on y supplée par celles d'Asie; & encore ici la balance est en faveur d'une autre partie du monde.

Mais pour connoître cette balance, il ne suffit pas de savoir quels sont les climats qui produisent le plus, & les peuples qui possedent le moins. Il y a des Nations entierement privées de toutes les choses qui servent à former cette balance, & qui néanmoins en ont davantage. Je citerai la Hollande qui n'ayant rien, est devenue le magazin du monde. L'Angleterre reduite à ses productions seroit très-pauvre : elle n'est riche que par celles des autres.

Depuis les Romains, il s'est fait une grande révolution dans le gouvernement politique. La mer a changé tous les systèmes de la terre. Les trois Puissances maritimes aujourd'hui existantes, non seulement font le commerce de l'Europe,

mais

mais encore celui du reste du monde. Elles ont pour cela vingt mille vaisseaux ou barques, y compris tous les bâtimens qui vont en mer, avec lesquels ils disposent de tous les effets mobiliers de l'Univers, portant aux Nations les plus reculées le suprflu des autres. La balance est donc en leur faveur; mais avec une telle immutabilité, que si toutes les autres Puissances se liguoient ensemble pour lui donner une autre pente, peut-être n'y réussiroient-elles pas. Cet équilibre dont tant d'écrivains parlent, & que si peu d'Auteurs connoissent pourroit se rétablir par une sorte de proportion dans les arts & métiers.

CHA-

CHAPITRE II.

Tableau de l'Europe.

L'Europe moderne offre un tableau de puiſſance & de foibleſſe qui n'a point d'exemple dans l'hiſtoire du monde. La prodigieuſe fortune des Romains n'a rien qui puiſſe être comparé à l'opulence de quelques peuples d'aujourd'hui, & jamais l'Univers n'offrit un ſpectacle plus touchant des viciſſitudes des autres. La politique découvre aſſez par quels moyens les anciens Empires s'éléverent à la grandeur, tandis que d'autres reſterent dans l'abaiſſement; mais elle ignore ce qui fait que dans nos tems modernes les gouvernemens ſont à une ſi grande diſtance les uns des autres.

On trouve dans le plan des Romains la cauſe de leur grandeur. L'hiſtoire parle

le beaucoup de la fortune de ce peuple prodigieux; mais il étoit impossible qu'il ne devînt supérieur aux autres, ayant dans son institution ce qui conduit à la puissance.

C'est toûjours dans les loix politiques & civiles, qu'il faut chercher la cause de l'élévation des États. Si l'on pouvoit douter de cette verité, il n'y auroit qu'à jetter les yeux sur ces essaims de Barbares qui parurent dans tous les âges sans ordre, ni police, & le comparer avec les peuples civilisés qui avoient une institution & des loix.

Je ne puis me dispenser de m'arrêter un peu sur le gouvernement des anciens. Il est impossible de parler de ce que nous sommes sans savoir ce que nous avons été.

On a beau fouiller dans les annales du monde, pour découvrir quelle est la forme du gouvernement qui contribue

le

le plus au bonheur des hommes. Après les recherches les plus exactes, on trouve que la meilleure constitution est celle qui établit une sorte d'égalité parmi les Citoyens sans laquelle n'y ayant plus de liberté, il ne sauroit y avoir de Républiques.

A Rome née dans la petitesse, pour arriver à la grandeur. A Rome faite pour dominer sur tous les peuples du monde; l'institution avoit aboli ces distinctions affligeantes, qui dégradent l'humanité, en rendant un homme inferieur à un autre homme.

Tous les Citoyens avoient voix dans l'assemblée du peuple. Cette participation à la puissance suprème sesoit que chaque Romain se regardoit comme un Roi: en effet un peuple qui assiste aux conseils de la nation, & qui partage les sécrets de l'Etat avec les principaux qui la gouvernent, est autant monarque que sujet.

Et il falloit bien que l'inſtitution influât ſur cette partie de la morale politique, qui fait naître les grandes vertus, puiſqu'avant même que Rome fût gouvernée par un Sénat, ſes rois furent tous de grands perſonnages, ſans excepter ceux même qui furent tirans. Et on n'attribuera pas ceci à la fortune qui n'a pas ces ſortes de conſtances.

Je ne dis pas que nos âges modernes ſoient privés de grands Rois, mais ſeulement qu'il eſt rare de trouver de générations entieres de Monarques qui ayent le même zele pour le bien public, & qui ne ſe démentent point pendant une ſuite de ſiécles. Je ne dis pas non plus que les hommes d'aujourd'hui ſoient plus méchans, mais ſeulement que les gouvernemens ne ſont pas ſi bons.

La pauvreté publique fut encore un reſſort que fit jouer l'inſtitution Romaine. Les loix agraires prévinrent l'ef-

fet

fet des richesses, qui dans toutes les sociétés politiques, ont renversé l'empire au moment de son établissement. L'opulence n'eût pas manqué de corrompre un peuple naissant, qui voit d'abord sa fortune dans de grandes conquêtes.

La législation avoit mis une telle balance dans le pouvoir suprème, que les citoyens ne pouvoient qu'aimer la Republique dont ils tiroient leur éclat. Un chacun prenoit part à sa conservation, parceque de celle-ci dépendoit le bonheur de tous. On est étonné de cet amour pour la patrie, avec lequel les Romains firent de si grandes choses; mais on ne voit pas que cet amour avoit toûjours été, & qu'il devoit toûjours être. Donnez de grands interêts à un peuple, & que ceux-ci soient étroitement lies avec ceux de la patrie, & vous l'y attachez inviolablement.

Pour nous nous ne ſaurions aimer ce à quoi nous n'avons aucune part. Dans nos gouvernemens modernes la fortune de l'Etat, & celle des particuliers ſont deux choſes tout à fait diſtinctes. Nous ne ſommes citoyens de la République que par une eſpece de fiction.

Enfin l'inſtitution Romaine éteignoit toutes les paſſions, pour ne laiſſer que celle de la guerre, qui avoit d'autant plus d'activité, qu'elle réuniſſoit la force de toutes les autres. Elle acheva l'ouvrage de cette puiſſance que la pauvreté n'avoit fait que commencer.

Les premiers Romains ne connoiſſoient point les Arts. Ce ne fut qu'après que les mœurs furent corrompues, qu'on ſongea à donner de l'activité au commerce & à l'induſtrie.

L'agriculture n'entroit pas non plus dans le plan de ce peuple militaire. Les eſclaves labouroient la terre. La Répu-

bli-

blique n'étoit occupée qu'à des conquêtes.

On jettoit les yeux ſur l'Univers; ſi une nation qu'on voyoit de loin pouvoit procurer quelque avantage, on lui déclaroit la guerre, & par la conquête on la dépouilloit de ſa puiſſance politique & civile. Sa défaite ne lui laiſſoit rien; elle paſſoit entiérement ſous le joug. Elle lui ôtoit juſqu'à ſes vertus, avec leſquelles elle auroit pû ſe rétablir un jour; ce qui l'anéantiſſoit à jamais.

Il n'eſt pas impoſſible qu'une nation dont on détruit les forces ne les reprenne un jour; mais lorſqu'on détruit ſes mœurs, on eſt ſûr de la tenir pour toûjours ſous la dépendance.

Les Grecs d'aujourd'hui ſont ſi foibles qu'ils létoient il y a deux mille ans. Ils ſont les eſclaves d'une nation la moins redoutable de l'Univers; c'eſt que leur ſervitude eſt une ſuite de leur corruption & non de leur défaite.

Cette difpofition des chofes chez les anciens faifoit que lorfque de certaines nations avoient l'avantage fur d'autres, elles le confervoient.

Mais il eft remarquable que dans nos gouvernemens modernes qui ont tous à peu près les mêmes inftitutions, les mêmes loix, le même culte, les mêmes mœurs & prefque la même forme de gouvernement, ils foient néanmoins à une diftance immenfe les uns des autres.

On voit des Etats parmi nous, dont l'étendue eft plus bornée que celle des moindres provinces des anciens Empires, avoir de plus grandes armées que jamais les Romains n'en mirent fur pied: outre les troupes de terre, ils ont encore de puiffantes flotes, avec lefquelles ils font en état de former les plus grandes entreprifes. Ils ont la fupériorité fur la terre, & dominent fur mer. Et fi ces prodigieux amas de forces reunies ne fuf-

fisent pas à leurs desseins, ils achetent de puissantes alliances avec lesquelles ils achevent de les remplir; car ces nations ont toûjours de grands thrésors pour répandre au besoin &c.

On en voit d'autres, qui avec un plus grand domaine sont foibles & languissans: ils n'ont point de puissance en propre. Dans ces Etats quelques troupes mal disciplinées forment une milice aussi vaine qu'inutile; ils n'occupent aucun rang sur la terre, & ne tiennent point d'espace sur l'Océan. On pourroit ignorer qu'ils existent si leur foiblesse même ne les rendoit remarquables.

Les premiers président aux grands évenemens de ce monde. Ils ont voix déliberative, pour m'exprimer ainsi dans le conseil de la fortune. Ils décident du sort des Etats. Les seconds ne prennent aucune part à la République générale: simples spectateurs des grands coups qui

ſe frappent dans la politique, ils vivent dans l'indifférence ſur les coups d'état qui changent le ſort des nations. Dans ces Etats tous les reſſorts du gouvernement politique & civil ſont démontés, aucun n'eſt à ſa place.

Il ſuit de-là que, tandis que les hommes d'un certain Continent ſont dans l'abondance de toutes choſes; ceux d'un autre manquent juſques du néceſſaire phyſique: Dans ces derniers l'indigence particuliere augmente la miſere publique. Le Prince, qui pour l'ordinaire cherche à s'indemniſer par quelque endroit, multiplie les impôts. Tout eſt taxé juſqu'à l'aliment: de meſure qu'on y augmente les charges, à meſure qu'on eſt le moins en état de les porter.

Cependant les gouvernemens modernes ſont plus éclairés, & les hommes en général mieux inſtruits.

De-

Depuis un siécle il s'est fait une revolution dans l'esprit humain. La lumiere du savoir a pénétré par tout; elle a dechiré le bandeau de l'ignorance qui caracterisoit les siécles barbares. L'imprimerie qui a mis les livres dans les mains de tout le monde a ouvert les portes aux sciences les plus abstraites. Mais cette nouvelle décoration a plus servi au spectacle du monde litteraire, qu'elle n'a contribué au bonheur du genre humain: On étoit barbare avant les sciences; on l'a été avec le savoir. Les connoissances ont laissé le monde politique comme elles l'ont trouvé. Les hommes pour avoir été plus éclairés, n'en ont pas été mieux, peut-être ontils été plus mal, parceque les Sciences ont servi elles mêmes d'aliment à l'ambition.

On sait que les anciens peuples devenoient puissans par l'art militaire.

Dans nos tems modernes la guerre affoiblit toûjours les Etats. Il n'y a point de gouvernement aujourd'hui quelque florissant qu'il soit d'ailleurs, qui puisse resister à l'avantage que lui donnent ses armes. Les victoires épuisent au point, qu'après le gain de dix batailles une nation est entierement ruinée. L'histoire des Rois conquerans est toûjours celle des regnes malheureux. Je ne dis point ici des choses vaines, on n'a qu'à ouvrir les annales de notre monde pour se convaincre de cette vérité.

Il est arrivé de grands changemens dans la partie du gouvernement militaire. On sait qu' à Rome la proportion des soldats aux autres citoyens étoit d'un à huit. Dans nos âges modernes, la grandeur des sociétés, le nombre des professions, les branches particulieres de ces professions, & une infinité de causes qu'il seroit trop long

de rapporter ici, ont fait que cette proportion aujourd'hui eſt comme d'un à cent. Un gouvernement qui voudroit changer cet ordre s'anéantiroit lui même.

Ce qui fit le plus de mal à l'état politique de la France ſous le Regne de Louis XIV. c'eſt que ce Prince altera cette proportion. Il avoit cinq cent mille hommes ſur pied, tandis que ſa puiſſance effective lui permettoit à peine d'en avoir cent quatre vingt mille. Un Etat peut bien par un effort ſe ſurpaſſer lui même; mais comme la violence eſt incompatible avec la durée, il faut qu'il rentre à la fin dans ſon état naturel, & alors il ſera d'autant plus foible, qu'il aura uſé de ſes forces.

Les Romains ne recevoient dans leur milice que des citoyens qui avoient un patrimoine. C'étoient ceux qui tenoient le plus à la République qui ſe battoient pour elle. Et il falloit bien que cette ma-

xime fût bonne pour maintenir la force des armes; car lorſqu'on s'en écarta, la diſcipline militaire fut d'abord affoiblie. Marius ayant enrôlé des gens qui n'avoient rien, & ſon exemple ayant été ſuivi par d'autres, la République fut perdue. Il ne fut plus poſſible de contenir une milice qui n'avoit d'autre emulation que celle qu'il tiroit du tréſor public.

Aujourd'hui nos armées ſont compoſées de la plus vile partie de chaque nation. Ceux qui font la guerre ne tiennent à l'Etat que par leur paye: nos ſoldats ne s'expoſent à la mort que pour avoir de quoi vivre.

Comme la ſcience des batailles ne différe preſque point, & que l'art militaire eſt partout le même, les grandes armées ont toûjours l'avantage ſur les petites; & s'il arrive quelquefois le contraire, c'eſt que la politique fait jouer

des ressorts cachés, qui ralentissent l'ardeur des Généraux, les font agir foiblement, ou n'agissent point du tout.

Les anciens ne connoissoient pas d'autres maux à la guerre que ceux de la guerre, maintenant la perte des batailles est le moindre mal. Elle entraîne presque toûjours après elle la corruption des mœurs plus dangereuse que les défaites: c'est ordinairement le tems que la licence prend pour affoiblir le gouvernement civil. Comme dans ces momens de trouble & de confusion, on se croit tout permis, on brave les loix & la justice. Le Prince qui a besoin de ceux mêmes qui sont les auteurs du desordre, renvoye sa vengéance à la paix; c'est-à-dire dans un tems où tout est pardonné. Cependant l'Etat est corrompu.

L'épuisement des finances en est toûjours une autre suite. Six campagnes ruinent l'Etat le plus florissant &c.

Toutes ces choſes ſont que les gouvernemens ne ſont plus à tems à devenir puiſſans par les armes.

Il y a actuellement un Prince dans le monde dont on parle beaucoup qui s'eſt conſidérablement agrandi par les armes. Ses victoires lui ont procuré de grands avantages. Il a étendu ſon ancien Domaine, & à forcé pluſieurs Souverains d'entrer dans ſes vues. Mais quelque ſoit l'état préſent de ſes forces, ſa puiſſance ne ſauroit être de longue durée. C'eſt qu'il a ſubordonné l'état civil au gouvernement militaire. On lui a vu faire la guerre aux dépens de la conſtitution même. Il a decompoſé la République: & en formant une claſſe de Soldats ſupérieure à celle des citoyens, il a affoibli toutes les autres; principes contraires au ſoutien de ſon Empire.

Je

Je ne dis rien du danger que l'état politique a couru en formant une puissance qu'il n'a dû qu'à lui seul. Les qualités personnelles ne sont bonnes que pour le regne du Prince à qui elles appartiennent. Il est même dangereux pout les peuples qu'elles soient d'un ordre supérieur, parce qu'elles en sont d'autant plus difficiles à imiter; car si celui qui hérite de son trône est au dessous de sa renommée tout est perdu.

Voyez, je vous prie, combien de choses il faudroit pour que cette puissance se maintînt au rang où elle s'est placée elle même: que les successeurs de ce Prince eussent les mêmes vertus; & ce qui est peut-être encore plus difficile les mêmes vices: c'est-à-dire, même penchant pour la guerre, même desir de vaincre; même ardeur pour la gloire; même génie, même goût, même esprit, même habilité, même bravoure, même courage, qu'

ils

ils fuſſent auſſi laborieux, auſſi infatigables; qu'ils n'euſſent d'autre inclination que celle des armes, & un dégoût naturel pour tout ce qui n'eſt, ni ſiéges, ni batailles, & ne fuſſent occupés que des combats. Il faudroit encore davantage, je veus dire que les Puiſſances qui ſe ligueroient contre eux continuaſſent à méconnoître leur véritables intêrets; que des alliances incompatibles ſe formaſſent pour leur donner l'avantage; que les diviſions particulieres de leurs ennemis contribuaſſent à leur faire gagner des victoires: en un mot il faudroit qu'une infinité de cauſes ſecondes, qui, (vû l'inconſtance des choſes humaines) changent continuellement, fuſſent toûjours les mêmes &c.

Si la diſtance qui ſe trouve aujourd'hui d'un gouvernement à un autre, ne faiſoit que rendre certains peuples heureux, & d'autres malheureux, on ſe conten-

tenteroit d'envier la fortune des uns, & de plaindre le ſort des autres; mais il influe ſur la ſocieté univerſelle.

Preſque toutes les guerres qui deſolent notre monde tirent leur ſource de cette inégalité. Les Etats qui ont l'avantage ſentant leur ſuperiorité veulent donner la loi aux autres; ce qui produit la guerre de nation à nation.

On ſe bat depuis deux ſiécles, pour ſavoir ſi la puiſſance de la Maiſon d'Autriche eſt ſupérieure à celle de Bourbon. Il en a couté juſqu'ici pluſieurs millions d'hommes pour reſoudre cette queſtion qui eſt encore indéciſe.

Mais ſi la force des grands Etats a ſouvent cauſé de troubles, la foibleſſe des petits n'a pas moins cauſé de maux.

Charles XII. comparant ſes forces avec celles de ſes voiſins, & les trouvant ſupérieures aux ſiennes, chercha à les augmenter, ou à s'enſévelir ſous les ruines

du

du Trône. Ce projet fit couler de ruiſſeaux de ſang.

De nos jours le Roi de Pruſſe n'ayant qu'une puiſſance mediocre, s'indigna d'être ſi petit au milieu des Souverains qui étoient ſi grands. Il en couta deux millions de mortels à notre monde politique, parce que ce Monarque voulut s'agrandir.

Il n'y a pas long tems qu'une petite République d'Italie, prit les armes contre une grande Souveraineté d'Allemagne. Son déſeſpoir lui prêta des armes: on la vit renaître du ſein de l'impuiſſance même.

Les politiques ne découvrent point la cauſe de cette révolution, qui dépuis deux ſiécles fait de l'Europe le théatre des guerres, & qui a donné à l'Univers le ſpectacle ſanglant de deux cents batailles rangées.

La

La plupart des hiſtoriens attribuent ces guerres à l'ambition des Souverains; mais le cœur humain ne change point. Les paſſions ſont toûjours les mêmes. Si l'ambition ſeule ſuſcitoient les batailles, on ſe battroit ſans relache depuis l'établiſſement des Monarchies: cependant les mémoires du Monde parlent des âges pacifiques, où la terre ne fut point enſanglantée du ſang des mortels.

Quelques-uns attribuent ces guerres à la politique qui cherche à s'agrandir par des conquêtes; mais on ſe bat aujourd'hui ſans conquérir. Après une longue ſuite de ſiéges & de batailles, le monde appartient toûjours aux mêmes maîtres. Les Cabinets agiroient contre leur propres principes; on vient de voir que les victoires conduiſent à la foibleſſe par le chemin de l'épuiſement.

On a dit auſſi qu'elles tiroient leur ſource d'une je ne ſai quelle fatalité qui

pre-

preſide aux evenemens de ce monde. Ce ſeroit en effet une fatalité, que celle qui ſans aucune cauſe porteroit les hommes à s'égorger mutuellement. La fortune n'eſt qu'un nom. Toutes les revolutions ſont ſubordonnées à de cauſes premieres. Ces cauſes ſont enchaînées les unes aux autres par un ordre progreſſif.

Dans toutes les variations qui donnent une nouvelle face au monde, la fortune ne fait que changer l'ordre du tableau.

On a vu que la pauvreté fut le reſſort qui fit mouvoir tous les plans d'agrandiſſement des Romains. Quand la République fut corrompue, on ſe ſervit des richeſſes pour arriver à la puiſſance; ce dernier ſyſtème eſt paſſé juſqu'à nous.

Si on pouvoit douter de cette vérité, il n'y auroit qu'à ouvrir l'hiſtoire moderne.

Après la découverte du Mexique, Philippe II. ne cessa de troubler l'Europe. Comme ses richesses étoient sans bornes, il conçut des desseins que n'en avoient point. Il achetoit des armées avec lesquelles il désoloit tous les peuples. Du fond de son cabinet il faisoit la guerre sur les deux élémens, & si la fortune avoit secondé ses vûes, il eût asservi l'Europe entiere.

Personne n'ignore que les richesses aujourd'hui donnent le mouvement aux grandes affaires; mais ce à quoi la politique n'approfondit pas assez, c'est de découvrir par quel événement, les Etats qui jadis n'avoient que des petits moyens, sont parvenus aujourd'hui à avoir de grandes ressources? je crois pouvoir expliquer ceci.

Avant que l'ambition eût subjugué l'Univers, & que tous les gouvernemens du monde eussent été se perdre dans une

immenſe République; les peuples ſéparés les uns des autres n'avoient preſque point de communication entre eux. Mais ce pouvoir ſuprême qui n'avoit rapproché les nations que pour mieux les ſubjuguer s'étant affoibli, chaque Etat redevint libre. La fortune des Romains avoit ouvert le monde. A leur décadence ſes portes ſe fermerent de nouveau. Inſenſiblement la communication ſe perdit. D'abord on ne ſe vit que de loin, & dans peu on ne ſe vit plus.

Comme il n'y avoit alors aucun pouvoir ſuprême ſur la terre, à qui on dût rendre compte de ſa puiſſance, on put être foible impunement, ſans craindre d'être opprimé.

Chaque ſociété étant en quelque maniere iſolée avoit une induſtrie nationale qui étoit indépendante de celle d'une autre.

Il a plu à quelques écrivains modernes d'appeller du nom de barbares ces ſiécles heureux, où chaque nation ſe contentant de ſa fortune ne cherchoit point à envahir celle d'autrui. Tel eſt l'effet de la prévention. Les âges qui n'ont pas fait parler d'eux ſur la terre ont été taxés d'ignorance. La politique aime le bruit & l'embarras des affaires. Elle cherche les ſiéges & les batailles. On n'imagine point de grandeur là où il n'y a point d'éclat. Les faiſeurs d'annales s'épuiſent ſur les ſiécles bruyans d'Alexandre & de Céſar. Et ils n'ont preſque rien dit de ces tems pacifiques; ſeuls âges ſur la terre où la nature ait reſpiré.

Lorſqu'on lit dans les faſtes du monde la felicité des peuples qui ont pû cultiver les arts; & qu'on les compare avec les inquietudes & les agitations, qui ont accompagné les connoiſſances & le ſavoir;

voir; on eſt porté à croire que la medioċrité des fortunes & des talens contribue au bonheur des hommes. Si cela étoit l'établiſſement de nos académies ſeroit contraire à leur inſtitution.

On voit dans Muratori que dans ces ſiécles peu éclairés, la candeur & la bonne foi étoient telles qu'on ne connoiſſoit pas les vols. La juſtice étoit exercée avec cette integrité rigide qui ne diſtingue ni rang ni condition, & qui ſans s'arreter à la perſonne du criminel, ne voit que le châtiment que mérite ſon crime.

Comme les dépenſes publiques n'étoient pas conſiderables, les tributs étoient moderés. Il ne falloit pas donner la moitié de ſon bien pour acheter le droit de conſerver l'autre. Le Roi étoit le pere de ſes ſujets, & non pas un grand Monarque dans l'Etat.

Ce

Ce qui fait qu'on prend ordinairement le change en comparant ces âges avec les notres, c'eſt qu'on ne ſe fait pas une juſte idée des choſes, les beſoins des hommes de ce tems-là, n'étoient pas ceux des hommes d'aujourd'hui. Ils avoient des arts qui nous ſont inconnus, nous en avons qu'ils n'avoient pas.

L'Europe étoit dans cette poſition lorſque les croiſades la rapprocherent d'elle-même. Des nations qui ne ſe connoiſſoient pas auparavant ſe rencontrerent pour la premiere fois. Les malheurs dans leſquels ces expéditions plongerent ces Etats, fit qu'ils ſe lierent d'intêret; mais le danger étant fini, la communication ceſſa.

L'Europe alloit peut-être pour la troiſieme fois ſe ſeparer d'elle même, lorſqu'il arriva un événement dans le monde qui fit prendre une nouvelle tournure aux affaires générales.

Il prit fantaiſie à quelques Princes d'encourager les arts, & ceci eut d'étranges ſuites. Des Etats auparavant pauvres & inconnus parurent tout à coup ſur la ſcène du monde; ils ſe firent jour au travers des reſſources qu'ils ſe procurerent par l'induſtrie, & ſe placerent eux mêmes au rang des premieres Puiſſances. On vit des gouvernemens, que les efforts impuiſſans de guerres & négotiations pendant pluſieurs ſiécles n'avoient pû faire ſortir de leur premier état de mediocrité, acquerir tout d'un coup un pouvoir égal à celui des plus grands Rois.

Le renouvellement des arts cauſa une plus grande révolution que celle des armes. Les changemens que les Grecs & les Romains avoient fait ſur la terre s'étoient bornés au monde connu; l'induſtrie moderne alla plus loin, elle s'étendit ſur tout l'Univers. Les arts unirent toutes les parties du globe. Par

Par un ſecond évenement deux nations pauvres trouverent deux riches tréſors. Les mines du Mexique, & celles du Bréſil enrichirent l'Eſpagne, & le Portugal. C'eſt à cette époque qu'il faut rapporter tous les grands changemens qui ont donné une nouvelle face à l'Europe.

Les peuples induſtrieux accoururent pour partager ces richeſſes avec ceux qui les poſſedoient, mais bientôt ils les leur enleverent entierement.

Les Eſpagnols & les Portugais paſſerent les mers pour donner à deux ou trois nations tout l'or, & l'argent du Monde.

On a dit là-deſſus des choſes bien ſingulieres, que ces métaux étant une denrée comme les autres, l'Eſpagne & le Portugal en ſe procurant par elle les choſes néceſſaires, ſe mettoient par-là en équilibre.

Cela feroit en effet ainfi, fi la qualité de la denrée étoit la même: l'or & l'argent répréfentent tout, & une denrée ne fe répréfente qu'elle même. Ces métaux fubfiftent long tems après que les chofes pour lefquelles on les a donnés ne fubfiftent plus. On ne peut point payer une armée ou acheter des alliances avec une certaine denrée, mais on peut fe procurer cette puiffance avec de l'argent. Dans la derniere guerre entre l'Efpagne & le Portugal, les Anglois payoient leur troupes avec l'or du Bréfil que la nation s'étoit procuré par l'echange de fon induftrie. Les Portugais ne pouvoient pas payer les leur avec une main d'œuvre qu'ils avoient confommée, & qui par conféquent ne fubfiftoit plus.

L'or & l'argent font la puiffance elle même, & les denrées ne font que les moyens pour l'acquerir.

Les

Les réglemens viennent toûjours après coup. L'Eſpagne & le Portugal voyant que leur mines en enrichiſſant les autres ne ſervoient qu'à les appauvrir, eux mêmes défendirent l'exportation de leur métaux. L'édit commença, pour où il auroit dû finir. Il falloit encourager les arts, & l'induſtrie, & défendre enſuite l'exportation de l'or. Lorſqu'un peuple n'a pas de quoi faire la balance de ſon commerce avec ſon induſtrie ou ſes denrées, il faut bien qu'il la faſſe avec ſon numeraire; comment ſolderoit-il autrement. C'eſt comme ſi un Prince permettoit à ſes ſujets d'acheter des Etrangers; & qu'il leur défendît de les payer. A quoi bon faire des loix, lorſqu'elles ne peuvent pas être obſervées.

A cette revolution ſubite, la puiſſance univerſelle ſouffrit une grande altération. Trois ou quatre nations qui s'étoient adonnées aux arts ſe chargerent

rent de pourvoir au luxe & au besoin des autres. C'est-à-dire d'attirer à elles une grande portion des richesses générales. Le projet fut bien conçu; il fut mieux exécuté. Elles offrirent aux nations qui possedoient les mines le produit de leurs manufactures à meilleur prix qu'elles ne le pouvoient fabriquer elles mêmes. Des ministres mal habiles donnerent dans le piege. Les arts & métiers se perdirent dans plusieurs Royaumes. Les manufactures se trouverent réculées dans un coin de l'Europe. Il n'y eut plus de main d'œuvre que chez les nations qui en avoient fait l'instrument de leur pouvoir.

Cette nouvelle puissance établie par les arts, s'étendit au loin, parcequ'elle étoit indépendante des vûes & des desseins de la politique générale: en effet on s'étoit bien plaint quelquefois qu'une nation avoit de trop nombreuses armées, mais

mais on ne s'étoit pas encore avisé de réprocher qu'il avoit trop de manufactures. Voici d'autres réflexions. Avant cette révolution, comme les richesses universelles étoient reparties géometriquement, les Etats manquoient de moyens, & se trouvoient dans l'impuissance de se nuire reciproquement: chaque nation n'avoit précisément que le numeraire qu'il lui falloit pour sa circulation, & ce numeraire ne sortoit pas de l'Etat.

Après l'établissement des arts les effets mobiliers de l'Univers n'eurent plus d'état fixe. Les nations industrieuses s'étant procurées d'immenses richesses acquirent une grande puissance. C'est à cette époque qu'il faut rapporter les troubles qui ont agité, & qui agitent aujourd'hui l'Europe.

Sans doute qu'avant le rénouvellement des arts il y avoit eu des guerres.

De tout tems les nations ont pris les armes les unes contre les autres. On n'avoit pas attendu l'établissement des manufactures pour donner des batailles; mais je dis que l'industrie excita plus de querelles, parce qu'elle fournit plus de moyens à l'ambition. Ce fut directement après le rétablissement des arts qu'on vit paroître en Europe un million de combattans, sous le Regne de Louis XIV. que la terre fut remplie de soldats, & la mer couverte de vaisseaux.

Ce fut dans ces tems-là qu'on mit plus de munitions dans les arsénaux qu'il n'en falloit pour égorger la moitié du genre humain.

Des machines qu'on appella infernales, sans doute parceque l'enfer seul pouvoit les imaginer, mais que l'industrie inventa, étoient en état de tuer des millions d'hommes d'un seul coup.

Jusqu'au

Jusqu'au rénouveilement des arts, toutes les guerres (si on en excepte celles des croisades) s'étoient faites de proche en proche, mais alors on alla attaquer les nations jusques dans l'autre Hemisphere. Il n'y eut plus d'asile assuré pour les hommes dans aucune partie du globe de la terre.

Comme il falloit un pretexte à ces nouvelles divisions qui tiroient leur source de la nouvelle pente des richesses, on appella tout cet attirail de guerre du nom du droit des gens de nations, & on ne cessa de parler de la balance des pouvoirs.

L'équilibre est une politique usée, qui revient toûjours à la mode.

M. Humes Anglois, & par conséquent fort prévenu pour sa nation, appelle l'Angleterre, l'Ange tutélaire de l'Europe. Il voudroit bien persuader que la grande Brétagne épuise ses finan-

nances, facrifie fes fujets, & fa tranquillité politique & civile pour maintenir cette balance.

Ce fut un fpectacle à la derniere paix de voir les efforts impuiffans des médiateurs, pour porter ces promoteurs de l'équilibre à fe defifter de leurs conquêtes qui faifoient pancher cette balance. Une partie de la nation vouloit tout garder, l'autre ne vouloit rien rendre; & toutes s'accordoient à continuer la guerre.

La harangue qui fut prononcée en plein parlement aux premieres propofitions de paix eft rémarquable.

(*) „ Nous avons l'avantage fur nos
„ ennemis. Nos armées viennent d'avoir
„ la fuperiorité fur les deux élémens.
„ Dépuis plufieurs fiécles nous cher-
„ chons à couper les nerfs de la feule
„ puif-

(*) M. Pitt dans la chambre des Communes.

„ puiſſance qui s'oppoſe à nos deſſeins, „ & lorſque le moment eſt arrivé nous „ le laiſſons échapper.

„ Au lieu de faire la paix, il faut „ continuer la guerre, l'occaſion eſt des „ plus favorables; peut-être n'en trou- „ verons nous jamais de ſi heureuſes. „ Je ſerois le premier à vous propoſer „ la paix, ſi je ne connoiſſois la na- „ tion avec qui nous avons à faire. La „ France a au dedans d'elle même des „ reſſources infinies: quatre années de „ paix ſuffiſent pour la rétablir, & lui „ rendre ſon ancienne vigueur. Au com- „ mencement du ſiécle paſſé cette Mo- „ narchie étoit accablée ſous le poids „ de ſes guerres civiles. La politique „ n'imaginoit pas qu'elle pût jamais ſe „ relever, Louis XIV. parut, & l'Eu- „ rope entiere vit le moment de paſſer „ ſous le joug; vous le ſavez, & c'eſt „ une époque des plus remarquables

„ de

„ de l'hiſtoire moderne, ſans deux hom-
„ mes qui nacquirent comme tout ex-
„ près pour arrêter le cours de l'ambition
„ & des armes de ce Prince, la plûpart
„ des nations qui ſont aujourd'hui li-
„ bres, ſeroient eſclaves.

„ Si nous mettons bas les armes,
„ nous nous expoſons à perdre le fruit
„ de nos campagnes. Quoique nous
„ ayons l'avantage, la ſupériorité n'eſt
„ pas aſſez marquée, il nous faut en-
„ core deux ou trois campagnes pour
„ avoir entierement le deſſus.

„ A quoi ſert de faire la paix, ſi
„ dans peu nous ſommes obligés de re-
„ prendre les armes? Et que fait-on alors
„ ſi la fortune nous ſera auſſi favo-
„ rable?

„ La guerre eſt remplie d'événemens
„ qui ſont au deſſus de la prudence hu-
„ maine. Les meilleures diſpoſitions ne
„ ſervent ſouvent qu'à faire perdre des

„ ba-

„ batailles. Les exemples de ceci ſont „ en ſi grand nombre dans les annales „ de l'Univers qu'il ne ſert de rien à „ les citer.

„ Il y a des tems heureux où tout „ proſpere; il en eſt d'autres où rien „ ne réuſſit. Maintenant nos armes de „ terre & de mer n'ont qu'à paroître „ pour battre nos ennemis. Dans un „ autre tems il pourra arriver que nous „ compterons nos campagnes par le „ nombre de nos défaites. Mon avis „ eſt donc de continuer la guerre.

„ On objectera peut-être que nos fi- „ nances ſont épuiſées; mais celles de „ la France ſont-elles en meilleur état? „ on pourroit même démontrer qu'elles „ ſont plus mal; car outre que ſes dépen- „ ſes ſont plus fortes que les nôtres, les „ conquêtes que nous avons fait ſur elle „ diminuent ſes revenus &c.

Le Roi plus généreux que la nation, ceda une partie des conquêtes pour conserver l'autre.

Pour donner plus d'activité à la main d'œuvre, les nations industrieuses chercherent à provoquer le goût des peuples en leur faisant perdre une certaine simplicité qui formoit le caractere de leurs peres. On donna continuellement de nouvelles formes à la matiere. Un luxe inconnu jusqu'alors donna une autre tournure à la puissance générale. Les colifichéts pour m'exprimer ainsi entrerent dans le plan du gouvernement. On en changea sans cesse; & cette variation donna de la stabilité à la fortune de certains Etats, parce qu'elle leur attira la richesse des autres.

D'où sont venues les facultés de certaines nations, jadis si pauvres qu'elles manquoient de subsistance; si ce n'est du produit de leur industrie?

La France quoique puissante d'ailleurs avoit à peine de quoi équiper un vaisseau au commencement du Regne de Louis XIII. Quelques Auteurs ont écrit que Louis XIV. en montant sur le Trône étoit si pauvre qu'il n'avoit pas de quoi vivre; il étoit obligé d'aller manger chez ses Ministres. Je crois bien que ceci est exageré, mais cela prouve toûjours que les affaires de cette Monarchie étoient fort dérangées; car le mensonge sert assez souvent à découvrir la vérité. J'ai déja parlé des ressources qu'elle montra lorsqu'un de ses Ministres eût encouragé les Etats.

Depuis un siécle la Grande Bretagne a fait voir des moyens & des ressources qu'elle n'eut jamais. Elle a prodigué de grands trésors pour acquerir cette supériorité que lui donnne l'empire de la mer, & qui l'a mise au rang des premieres Puissances. D'où a-t-elle pris ses

richeſſes? ſi ce n'eſt du tribut que ſon induſtrie a ſçu mettre ſur les autres peuples. On ſait aſſez ce que ſa petite île produit, & quoiqu'elle ſoit fort abondante, elle ne l'eſt pas aſſez pour lui donner les moyens d'entretenir de ſi nombreuſes armées, & d'auſſi puiſſantes flotes.

L'exemple de la Hollande eſt encore plus frappant. Ces hauts & puiſſans Seigneurs étoient bien petits avant que l'économie leur fournît les moyens de ſe mettre à niveau des plus grands Rois. L'induſtrie hollandoiſe a cauſé une révolution juſques dans l'eſprit & l'ambition des Souverains. Ce fut pour la premiere fois dépuis l'établiſſement des Monarchies qu'on vit des Monarques deſcendre de leur Trône pour traiter avec des marchands.

Je ſupplie qu'on me permette cette derniere réflexion. Il y a un grand défaut

dans la politique moderne, c'eſt qu'elle n'a point de coup d'œil univerſel. Ses vuës ne s'étendent que ſur quelques branches de la ſociété générale. La partie inférieure eſt toûjours dans l'eſclavage civil de la ſupérieure. L'Europe, comme Europe eſt ſans conſeil ſuprème. Ses intérêts ſuivent la pente que leur donne le mouvement de la fortune. On dira peut-être que tous les gouvernemens la repréſentent; mais je dis qu'il n'y a point de cabinet qui veille à ſes affaires en tant que République univerſelle. Avec tout l'eſprit poſſible pour l'adminiſtration particuliere, nous ſommes ſans génie pour le gouvernement général. Voici une étrange contradiction. Il eſt reçu dans tous les ſyſtèmes que la République univerſelle eſt un corps, dont tous les Etats ſont les membres; & c'eſt à qui l'opprimera le premier, & lui portera le premier coup: chaque gouvernement cher-

che à prendre des avantages fur un autre, & d'établir fa fortune aux dépenfes de celui qui le précede. Si dans la guerre un Etat a le défavantage, il effuye tous les malheurs fans que les autres cherchent à le défendre.

On peut fe rappeller le Palatinat, mis deux fois à feu & à fang, & la nation entiere errante dans les bois fans habitation, ni patrie. Genes brulée; Et en dernier lieu la Saxe envahie. Les Princes Royaux détenus font une preuve que les intérêts des Etats font devenus perfonnels, & que la République univerfelle ne veille point à leur confervation.

On eft fi éloigné de penfer que la réunion des avantages de chaque gouvernement forme le bien commun qu'on a cherché à établir un fyftème qui prouve le contraire.

Il

Il a plû à un Auteur moderne (*) d'avancer que cette réunion est impratiquable; c'est-à-dire en d'autres termes qu'on peut détruire le corps sans blesser les membres. Il cite les animaux qui sont toûjours armés les uns contre les autres, & dont la société fleurit par les soins avec lesquels une espece travaille à sa conservation aux dépens de la destruction de celle des autres. Je ne m'arrête point à refuter ce raisonnement. Je dirai seulement qu'on a d'abord fait dans la politique, lorsqu'on prend l'instinct des bêtes pour la régle des actions des hommes. Les animaux n'ayant d'autre desir que celui de leur conservation, peuvent employer la férocité même pour perpetuer leur espece; mais bien loin que les hommes doi-

(*) L'Auteur du parallele du gouvernement des François avec les Romains.

vent chercher à ſe détruire dans la vue de leur propre conſervation, ils ne ſe ſont mis en ſociété que pour ſe rendre des ſervices mutuels. L'exiſtence particuliere eſt ſi peu l'objet de leur union, qu'elle paſſe pour un mal lorſqu'elle ne contribue pas à les rendre heureux: ſi l'on avoit beſoin d'exemple là deſſus, j'en citerois un d'une grande autorité. Les hommes ſauvages que l'on a trouvé quelquefois dans les bois, n'étant plus dans la ſociété pour laquelle ils avoient été faits, ſe ſont dégradés au point qu'on ne les a plus regardés que comme des animaux. Mais le ſyſtème des bêtes qui ſe déchirent continuellement ne prouve rien. Depuis pluſieurs ſiécles on ſe tue ſans ménagement, & je ne vois pas qu'aucun politique parmi nous puiſſe tirer cette conſéquence, que l'Europe eſt plus floriſſante parcequ'elle eſt plus détruite. Les hom-

hommes pour s'être divifés en bandes n'en font pas moins dans la fociété générale. Les maux qui affligent une fociété particuliere fe retrouvent dans la maffe commune, ou fi j'ofe me fervir de cette expreffion, dans le magazin univerfel des defordres politiques & civils.

S'il arrivoit quelque degradation dans le premier môbile de l'Univers, tous les corps particuliers en feroient alterés dans la même proportion. Le monde moral reffemble au monde phyfique.

Mais l'Auteur du fiftème des bêtes que je viens de citer, fe dément dans le même livre quelques pages après. Il donne des deffeins à l'Europe qu'un corps qui n'a point de vues ne fauroit avoir.

En parlant des divifions entre la France, & la maifon d'Autriche, il s'exprime ainfi. „ L'Europe trompée par la po„ litique de la France ouvrit les yeux fur

fa

„ ſa ſituation. Elle s'apperçut qu'on rui-
„ noit la grandeur de la Maiſon d'Au-
„ triche, elle avoit imprudemment tra-
„ vaillé à augmenter la puiſſance des
„ François. Elle chercha à réparer cette
„ faute en embraſſant les intérêts de ſes
„ premiers ennemis pour établir un équi-
„ libre qui devoit faire ſa ſureté. „

Pour ouvrir les yeux il faut en avoir. Cette expreſſion fait aſſez ſentir que l' Europe comme Europe méconnoît quelquefois ſes propres intérêts. Il reſulte que ce corps univerſel peut ſe tromper comme un Etat particulier; & c'eſt ce qui lui eſt arrivé dans le ſyſtème des Arts.

Car s'il lui a été expédient dans un tems de diminuer le pouvoir d'une puiſſance qui lui faiſoit ombrage; il lui convient dans un autre de mettre des bornes à l'induſtrie de certains peuples, qui en ſe procurant par elle une trop gran-

de

de portion des richeſſes générales, augmente trop leur influence.

Lorſqu'une politique générale ne veille point au deſtin de la République univerſelle, le monde degénere. Une foibleſſe mene à l'autre, & de cette défaillance commune ſuit l'impuiſſance de tous.

On dira peut-être, qu'à quelque degré de force, ou de foibleſſe que ſoit l'Europe, cela eſt indifférent en ſoi. Je nie que cela ſoit indifférent, & je le prouve par des exemples.

Après la décadence de l'Empire Romain, tous les Etats ſe trouvant affoiblis, ſoit par la corruption des loix, la tirannie des Empereurs, ou d'autres cauſes qui ne ſont pas de mon ſujet, l'Europe ſe trouvant preſque ſans puiſſance, ou ce qui eſt plus exact, ſes forces étant engourdies, les Barbares qui ne rencontrerent de la réſiſtance nulle

part,

part, pénétrerent par tout. Si lors de cette invasion, tous les peuples avoient joui de leur forces rélatives, ces mêmes Barbares auroient subi le joug, au lieu qu'ils le firent porter.

Les Mores qui vinrent ensuite s'emparerent de l'Espagne & du Portugal; Trouverent ces Royaumes si foibles, que rien ne s'opposa à leur établissement.

Et pour rapprocher de nous ces exemples. Les Turcs ont pénétré plusieurs fois en Europe. Heureusement pour la chrétieneté ils l'ont attaquée par l'endroit le plus fort. Mais il n'a pas tenu aux vuës & aux desseins de certains cabinets que la Porte Ottomane n'étendît sa domination.

Dépuis plusieurs siécles la Maison d'Autriche sert de boulevard à la Chrétienté; cépendant on a cherché souvent à l'affoiblir au delà des bornes que la politique générale devoit permettre.

Si

Si le systême du Cardinal de Richelieu avoit été suivi, on ne sait point ce qu'il en seroit aujourd'hui de l'Europe moderne.

Dans la derniere guerre que les Turcs firent aux Vénitiens, la République s'adressa tour à tour à toutes les Puissances de l'Europe. Elle cita la Religion, parla le langage de la politique, & fit valoir le droit des gens des nations; cela n'engagea aucun Etat à s'interesser pour elle. Vénise ne reçut que de foibles sécours, & il fallut à la honte de la République universelle, qu'un Royaume chrétien devînt une Province Turque.

A la mort de Charles VI. la même politique fit commettre la même faute; on arma de toutes parts pour affoiblir une puissance qui seule s'oppose aux desseins des Infideles. Et il est à présumer qu'on y auroit réussi si les Hongrois oubliant leur ressentiment n'avoient preferé la gloire à la vangeance. Il

Il n'y a guere d'apparence que l'Empire Ottoman devienne formidable. Il est probable que les mêmes causes qui ont contribué jusques ici à son affoiblissement continueront à le tenir dans l'abaissement; mais je dirai bien que si de nos jours deux ou trois grands Empereurs se succedoient sur ce Trône, l'Europe dans la position où elle se trouve actuellement seroit en danger. Alors il faudroit bien des affaires pour porter les cabinets à abandonner leur vues, & leurs plans particuliers. Ceux qui seroient les plus éloignés du péril ne voudroient pas en approcher: on donneroit des raisons, on traineroit en longueur, on négocieroit, on chercheroit à temporiser; on mettroit en compte la dépense des guerres, on calculeroit les frais de batailles; cependant les Turcs envahiroient.

On

On a vu que l'induſtrie univerſelle eſt entre les mains de trois ou quatre nations, qui la vendent enſuite en détail aux autres.

J'ai dit auſſi que les Etats devenus riches par la main d'œuvre ſuſcitent des troubles, & font naître les malheurs dans les malheurs.

Pour que chaque nation rentrât dans ſes droits reſpectifs, il faudroit qu'elle retirât de la maſſe commune de l'induſtrie celle qui lui appartient.

Tous les peuples ont des beſoins à remplir, & un luxe quelconque à ſatisfaire. Les arts ſont les inſtrumens des uns & des autres. Leur nombre ſe monte à une ſomme définie; c'eſt de leur répartition que dépend la balance générale.

Par un calcul auſſi exact qu'il peut l'être ſur ces ſortes de matieres, je trouve qu'il manque quarante mille grands

me-

métiers, & cent mille petits à la Ruſſie. Trente mille grands, & quatre vingts mille petits à l'Allemagne priſe en général. Vingt mille grands, & ſoixante mille petits aux Etats d'Italie, & à peu-près la même quantité à l'Eſpagne & au Portugal.

Voilà le vuide; tant qu'on ne le remplira point, il y aura des nations qui en appauvriront d'autres, & avec leurs richeſſes agiteront notre monde.

Je ne m'arrêterai point ici à refuter les objections qu'on pourroit me faire ſur l'impoſſibilité d'établir une induſtrie relative. Je dirai ſeulement que l'uſurpation des arts de certaines nations ſur d'autres eſt nouvelle. Il n'y a pas encore deux ſiécles que chaque peuple avoit une main d'œuvre qui lui ſuffiſoit pour ſatisfaire à ſes beſoins relatifs, & qu'il ſe paſſoit de celle des autres: or les hommes peuvent faire dans un tems ce qu'ils ont fait dans un autre. Je

Je n'ai pas besoin d'avertir qu'il n'est pas question ici d'une proposition géometrique dans les arts & métiers. Le physique est plus fort que les reglemens. Il y a des peuples plus actifs les uns que les autres; mais il n'y en a aucun qui soit privé de l'activité nécessaire pour pourvoir à ses besoins.

Si l'on fait même attention à l'état présent de l'Europe, & que l'on calcule l'industrie générale par l'influence du climat, on trouvera que de nos jours les peuples les plus industrieux sont ceux qui devroient l'être moins. Ce n'est donc pas le Ciel qui s'oppose à la balance des Arts.

Les hommes tirent leur activité & leur mouvement du gouvernement sous lequel ils vivent. Les Anglois & les Hollandois doivent leur activité à l'administration.

On croit communément qu'en quelque lieu que soient placés les arts & mé-

tiers, cela eſt indifférent par lui même, parce que ne ſortant pas de l'enclos de l'Europe, les biens qu'ils procurent rentrent dans la maſſe des avantages généraux. Mais cela n'eſt pas ainſi. Depuis que l'Italie, l'Eſpagne & le Portugal ont laiſſé paſſer l'induſtrie chez les autres nations, leur population a beaucoup diminué, ſans que celle des autres Etats ait augmenté dans la même proportion: car tel eſt le ſort du genre humain que le mal fait plus de mal que le bien ne fait de bien.

On ſera ſans doute étonné que toutes mes reflexions tombent ſur les arts, & qu'aucune ne porte ſur le commerce qu'on regarde comme la baſe de la puiſſance politique: mais outre qu'il eſt plus aiſé de concilier les interêts particuliers des nations que de ſtatuer ſur le bien général de l'Europe. Le ſeul moyen de former la balance du commerce, eſt d'en établir une dans les arts. C'eſt

C'eſt ſur les premieres matieres que les grandes branches du commerce appuyent: or que chaque nation employe les ſiennes, & l'égalité dans les le commerce s'établira d'elle même.

Je ne dirai plus qu'un mot pour prouver que la répartition des arts & métiers eſt le véritable ſyſtème; c'eſt que les deux nations de l'Europe qui entendent le mieux leurs interêts l'ont adopté. La France depuis un ſiécle a fait conſiſter ſa politique à ſe paſſer de l'induſtrie de l'Angleterre, & l'Angleterre a mis la ſienne à ſe rendre indépendante de la main d'œuvre de la France. Et ces deux Gouvernemens y ont ſi bien réuſſi que quand l'un des deux ſeroit anéanti l'autre n'en ſubſiſteroit pas moins.

Comme les affaires de notre monde politique vont par une ſorte d'inſtint, on a établi preſque partout des manufactures. Déja les trois grandes nations

économes se plaignent de cette nouvelle industrie générale qui diminue la leur. Le mal est que ces établissemens sont mal dirigés, & qu'ils perissent dans leur commencement faute d'ordre & d'arrangement.

CHAPITRE III.

Qu'il faut définir les peuples avant de chercher à les réformer.

SI la maniere de penser des hommes entre dans le plan du gouvernement dans lequel ils vivent, & en dirige même les principes, il faut avant d'établir des réglemens connoître les mœurs & les manieres de ces mêmes hommes.

CHAPITRE IV.

Portrait d'une certaine nation d'Italie.

„ S'Il y avoit une nation dans le mi-
„ di de l'Europe qui eût perdu la
„ trace de ſa premiere origine, une na-
„ tion qui ayant paſſé ſucceſſivement
„ ſous la domination de pluſieurs Puiſ-
„ ſances étrangeres, ſe fût accoutumée
„ à toutes dominations; une nation qui
„ eût reçu elle ſeule tous les coups de
„ la fortune, qui au lieu de libérateurs
„ ne ſe fût donnée que des maîtres;
„ une nation dont toutes les autres ſe
„ feroient ſervies pour établir leur puiſ-
„ ſances, tandis qu'elle eût demeuré dans
„ la foibleſſe &c. Et ſi cet état d'anéan-
„ tiſſement duroit depuis une longue
„ ſuite de ſiecles; on voit bien qu'il
„ faudroit rémonter bien avant dans
„ l'hiſtoire pour connoître ſon vérita-

„ ble génie, ainſi il ſeroit plus aiſé
„ de dire ce qu'elle eſt, que ce qu'elle
„ pourroit être.

„ Le caractere des hommes tient beau-
„ coup au climat, mais celui de cette
„ nation ſeroit preſque indépendant du
„ phyſique, ſon génie ſe démonteroit,
„ pour ainſi dire, à chaque regne, il
„ reſſembleroit beaucoup à celui du
„ Prince qui la gouverneroit: ainſi on
„ ſeroit tout étonné de voir naître en
„ elle des vices & des vertus qui lui
„ ſeroient tout à fait étrangeres.

„ Elle habiteroit un pays très-fertile
„ qui produiroit de tout, & ce ſeroit
„ peut-être cette grande abondance qui
„ feroit ſon malheur, elle ſe répoſeroit
„ trop ſur la bonté de ſon climat: ſi
„ elle eût occupé un terrain plus in-
„ grat, ſes beſoins l'auroient avertie
„ d'être plus induſtrieuſe, & ſa ſteri-
„ lité en la forçant au travail lui eût
don-

„ donné une activité, que sa fécondité
„ lui auroit réfusé: ainsi il arriveroit
„ qu'avec tous les avantages d'une na-
„ tion du midi, elle éprouveroit tous
„ les inconvéniens de celles du nord.

„ Sa Capitale seroit remplie d'une
„ populace immense: tout y seroit dans
„ le tumulte & l'agitation, tandis que
„ le reste du Royaume seroit presque
„ sans mouvement. Comme tous les
„ grands corps y feroient leur residen-
„ ce, & que les richesses de l'Etat vien-
„ droient s'y réunir de toutes parts,
„ il n'y auroit guere d'autre Royaume
„ que la ville.

„ Cette assemblée nationale offriroit
„ un tableau frappant des vicissitudes hu-
„ maines. On y verroit dans le même
„ group tout ce que la grandeur peut
„ étaler de plus magnifique, avec ce
„ que la misere a de plus affligeant;
„ d'un côté des citoyens qui paroî-

„ troient avec la pompe, & la ſplen-
„ deur des Rois, & de l'autre des mal-
„ heureux accablés ſous le poids de
„ leur infortune. Ceux-là ne manque-
„ roient de rien: ceux-ci ſeroient pri-
„ vés de tout. Les hommes ſeroient
„ oppoſés du fort au foible; il n'y au-
„ roit guere que deux claſſes; la pre-
„ miere ſeroit d'un rang tout à fait
„ ſupérieur, & la ſeconde d'un rang
„ entiérement inférieur. Cette inégali-
„ té viendroit de celle des terres. On
„ y verroit des particuliers qui poſſé-
„ deroient des Provinces entiéres, tan-
„ dis que d'autres n'auroient pas un
„ pouce de terrain en propriété. L'ex-
„ trème richeſſe y toucheroit à l'extrè-
„ me pauvreté. Cette différence qui en
„ mettroit une immenſe dans les fortu-
„ nes, feroit qu'un homme ſeroit les
„ antipodes d'un autre homme.

„ Les Grands s'y rendroient pour

s'y

„ s'y donner en spectacle; mais comme „ la plupart auroit passé une partie de „ leur vie dans leur fiefs, ils y au- „ roient contracté une je ne sai quelle „ rudesse dans les manieres qui s'accor- „ deroit mal avec les usages du monde „ poli. Ils auroient beau se déguiser „ par une magnificence empruntée: ils „ répresenteroient mal sur un théatre, „ où ils n'auroient pas appris à jouer „ leur rôle avant que d'y paroître.

„ Comme l'éducation en général y „ seroit très-bornée & qu'elle différ- „ roit pendant les différentes classes „ qui composent la société, il n'y au- „ roit presque point de différence dans „ les mœurs & les manieres publi- „ ques. On ne distingueroit les grands „ qu'à leur train, leur équipage, & „ leur chevaux, & s'ils n'avoient ni „ chiens, ni pages, ni coureurs, on les „ confondroit avec les hommes ordinai-

res,

„ res, & dans ce Royaume, il y au-
„ roit beaucoup de ſeigneurs qui ſeroient
„ peuple.

„ Cette nation ſe ſeroit de tout tems
„ oppoſée à l'établiſſement d'un tribu-
„ nal (*) qui défendroit de penſer, &
„ encore plus d'écrire ſur la Réligion;
„ mais peut-être qu'elle n'en ſeroit pas
„ moins foible, pour avoir fait une cho-
„ ſe qui demandoit beaucoup de force.

„ L'Egliſe étant fort riche, on crieroit
„ beaucoup contre les gens de cet état;
„ mais ces plaintes ſeroient mal fondées.
„ Comme le gouvernement politique
„ auroit négligé les arts & l'induſtrie,
„ que les etrangers y fairoient un com-
„ merce avantageux, que la fortune pu-
„ blique diminueroit tous les jours, &
„ que la diſſipation des richeſſes y ſe-
„ roit continuelle; ce ſeroit un bonheur
„ pour

(*) L'Inquiſition.

„ pour lui qu'il y eût une société de
„ gens qui accumulât de son côté ;
„ moyen toûjours bon, jusqu'à ce qu'on
„ en eût trouvé un meilleur: où en
„ seroit aujourd'hui ce peuple, si dans
„ cette suite de révolutions qui l'ont agi-
„ té, le Clergé en accumulant sans cesse
„ n'eût balancé l'avidité des Princes
„ étrangers, & encore plus celle de
„ leur Vicerois qui cherchoient à tout
„ envahir: Ces richesses qu'on reproche
„ maintenant aux gens d'Eglise ne sub-
„ sisteroient plus. La pauvreté cause de
„ si grands maux dans l'état civil, qu'on
„ peut mettre au rang des biens le mal
„ même qui la prévient.

„ Dans les Etats où l'aisance publi-
„ que, & le bien-être des Citoyens
„ entrent dans le plan du gouverne-
„ ment, il pourroit arriver que des gens
„ frappés des choses de l'autre vie, quit-
„ teroient le monde afin d'éviter dans

„ la rétraite des superfluités, qui en ir-
„ ritant les désirs, corrompent le cœur;
„ mais comme dans celui-ci l'état civil
„ ne suppléeroit à rien, on s'enferme-
„ roit dans les cloîtres pour avoir de
„ quoi vivre, & trouver sur le chemin
„ du Ciel des aisances, & des commo-
„ dités que la fortune publique refuse-
„ roit; ce qui feroit qu'il y auroit beau-
„ coup de célibataires.

„ D'un autre côté y ayant peu de
„ moyens de faire fortune, on s'attache-
„ roit beaucoup à la cour, chacun cher-
„ chant à faire fortune aux dépens du
„ Prince: ainsi la nation seroit divisée
„ en deux classes, les moines, & les
„ courtisans.

„ Dans les Gouvernemens, où l'in-
„ stitution a pourvu à la liberté des
„ citoyens, l'état politique n'a pas
„ plus de force que l'état civil. Ces
„ deux pouvoirs en se servant de con-
„ tre-

„ trepoids se balancent mutuellement, de
„ maniere que l'un ne peut affoiblir l'au-
„ tre, mais dans cette nation il n'y au-
„ roit qu'un pouvoir devant qui tout
„ plieroit. Le Roi seroit l'Etat, & le
„ ministre le Gouvernement: ainsi il n'y
„ auroit guere d'autre émulation que
„ celle que fairoit naître le Souverain
„ ou son Ministre.

„ Je viens de dire que ce peuple à
„ qui le climat donneroit beaucoup, joui-
„ roit de peu, ce qui seroit une suite
„ de son inaction; mais peut-être que
„ cet engourdissement tireroit sa source
„ d'une autre cause, & qu'il seroit l'ef-
„ fet de la politique, qui, pour tenir
„ ce peuple dans la dépendance lui fer-
„ meroit la porte aux richesses. Si cela
„ étoit son infortune seroit sans ressour-
„ ce parce que le mal seroit dans le re-
„ mede. Dans ce cas l'état politique ne
„ seroit pas dans une situation moins
„ vio-

„ violente, que le Gouvernement civil „ parce qu'il tireroit sa force de sa foi- „ blesse même.

„ Peut-être aussi que par la même „ raison les arts libéraux ne seroient „ point encouragés; On craindroit une „ profession particuliere d'hommes d'e- „ sprit. Le génie est clairvoyant; il dé- „ couvre les vices du Gouvernement, au „ lieu que tout est vuide au tour de „ l'ignorance, on n'y trouveroit aucun „ de ces établissemens qui donnent des „ grands hommes à la République. Les „ prix & les récompenses dues au sa- „ voir y seroient inconnues: ainsi per- „ sonne ne chercheroit à devenir savant „ parce qu'il n'y auroit aucun profit à „ l'être. Les loix civiles seroient bonnes „ mais elles seroient mal executées: on „ aimeroit mieux vivre dans leur cor- „ ruption que dans leur reforme, par- „ ce qu'on craindroit que celle-ci fît naî-

tre

„ tre plus d'abus qu'elle n'en détruiroit.
„ On laisseroit donc les choses comme
„ elles sont, & ce gouvernement ressem-
„ bleroit beaucoup à celui d'une Répu-
„ blique par l'endroit même qui le ren-
„ droit différent.

„ Le génie des hommes se manifeste
„ par les productions de l'esprit; mais
„ on ne pourroit guere connoître celui
„ de cette nation par les livres, parce
„ qu'il lui seroit défendu de penser, &
„ encore plus d'écrire; cependant si on
„ lui permettroit quelquefois de publier
„ ses ouvrages, on y découvriroit des
„ traits de lumiere qui fairoient juger
„ qu'elle iroit loin dans les sciences, si
„ on ne lui fermoit les portes du savoir.

„ Comme il n'y auroit aucun grand
„ établissement de fait, & que tous ceux
„ qu'on y auroit formé jusqu'à présent
„ ne seroient qu'ébauchés, la législation
„ y auroit le même avantage que chez

„ les peuples naissans, & il seroit mal-
„ heureux pour ce peuple que toutes
„ les loix jusqu'ici n'eussent porté que
„ sur les choses d'accessoire, & qu'aucun
„ n'eût embrassé l'état principal.

„ N'y ayant aucune émulation pour
„ le gouvernement, personne ne prendroit
„ part aux affaires publiques; la nation
„ livrée à elle même, s'adonneroit aux
„ plaisirs, aux fêtes, & aux amuse-
„ mens, & comme son oisiveté lui en
„ augmenteroit le goût, les choses fri-
„ voles lui seroient dévenues nécessai-
„ res. Elle ne pourroit plus se passer
„ des jeux, & des spectacles. Ce pen-
„ chant seroit d'autant plus grand qu'el-
„ le auroit beaucoup de loisir, ayant
„ tout son tems à elle. Dans cette na-
„ tion les petites choses y tiendroient
„ lieu des grandes; on s'y occuperoit
„ d'un bal, d'une mascarade, d'une pro-
„ cession, ou d'un enterrement, comme

„ on fait ailleurs des affaires ferieufes.

„ Ceux qui dans les différents âges
„ auroient gouverné l'Etat, n'auroient
„ pas toûjours eu le bonheur de rencon-
„ trer la meilleure forte d'adminiftration
„ & dans cette Monarchie, on y auroit vû
„ plus des Dubois, des Chamilcarts, &
„ des Fleuris, que des Sulli, des Col-
„ berts, & des Louvois.

„ Cet Etat qui domineroit fur la mer
„ auroit une grande armée de terre inu-
„ tile, & manqueroit d'une flote nécef-
„ faire, & c'eft parcequ'elle auroit beau-
„ coup de régimens, & qu'elle auroit
„ peu de vaiffeaux: ainfi en ne profitant
„ pas affez des avantages de fa fituation,
„ elle perdroit le titre de Puiffance mari-
„ time, & n'auroit point acquis celui
„ de militaire; ce qui l'eût affoiblie; car
„ lorfqu'un gouvernement n'eft pas ce
„ qu'il devroit être, il n'eft jamais bien
„ ce qu'il eft.

„ Dans tous les gouvernements, il y a „ des maximes économiques dont on ne „ se départit jamais parce qu'elles servent „ de fondement à l'état politique : com- „ me d'encourager l'agriculture, aug- „ menter la population, proteger le com- „ merce, donner de l'émulation aux Arts „ &c. mais dans ce Royaume personne „ ne chercheroit à établir là-dessus des „ réglemens; & non seulement on ne „ feroit rien de ce que les autres font; „ mais on feroit tout le contraire de ce „ qu'ils font; il s'ensuivroit de-là que „ la Monarchie languiroit dans l'indi- „ gence; car l'administration a toûjours „ son effet; ou elle amene l'abondance „ ou elle entraîne l'indigence.

„ La noblesse auroit joui autrefois de „ grands privileges qu'elle n'auroit plus; „ car comme à l'établissement du gou- „ vernement absolu, elle auroit perdu „ les qualités qui la maintenoient dans

„ une

„ une forte d'indépendance, la politi-
„ que auroit choisi ce moment d'assou-
„ pissement pour les en dépouiller: &
„ ceci auroit mis de la sûreté dans le
„ gouvernement, parce que le peuple
„ n'ayant plus de protecteur seroit for-
„ cé à la tranquillité.

„ Quelques Etats dans la vue d'en-
„ courager les Arts auroient fait descen-
„ dre les nobles au rang des mar-
„ chands (*) celui-ci auroit converti les
„ marchands en Princes; ce qui l'auroit
„ beaucoup appauvri; ainsi on pourroit
„ dire que ce seroit la Noblesse qui au-
„ roit rendu l'état roturier. Tant d'ex-
„ cellences eût empêché que la nation ne
„ devînt illustre.

„ Quoiqu'en général on vécût beau-
„ coup dans le monde, on n'y auroit pas
„ les qualités qui servent de base à la
„ société, on s'assembleroit par faste, on

(*) En Angleterre.

„ se visiteroit par mode, on se fréquen-
„ teroit par coûtume, & on s'uniroit
„ par nécessité; comme chacun cherche-
„ roit à paroître plus qu'il n'est, on
„ fuiroit les lieux particuliers où l'on
„ pourroit s'examiner de trop près. En
„ général les assemblées seroient des ren-
„ dez-vous publics. On se verroit de
„ loin dans les Temples, aux théatres,
„ aux promenades. Là on paroîtroit
„ très-grands, tandis que chez soi on se-
„ roit fort petit.

„ La Noblesse seroit dans une telle
„ ignorance sur l'administration de ses
„ biens, qu'elle se croiroit obligée d'en
„ confier le soin aux gens de Loi; ce qui
„ acheveroit d'y mettre le désordre & la
„ confusion. Les Mahometans se servent
„ de juifs pour leurs facteurs. Les Turcs
„ font mal; mais la nation dont il est ici
„ question seroit pire.

„ Le défaut de subsistance, & l'oisi-

„ veté ayant donné naiſſance à un grand
„ nombre de vices, dont beaucoup de
„ gens ſe rendroient coupables, on ſe-
„ roit ſouvent obligé de préférer l'im-
„ punité aux châtimens: & une preu-
„ ve qu'il y auroit peu de juſtice, c'eſt
„ qu'il y auroit beaucoup de gens de
„ Loi. La juriſprudence y ſeroit une
„ profeſſion lucrative qui enrichiroit
„ ceux qui l'exerceroient. Et dans les
„ Tribunaux on y employeroit plus
„ d'eſprit pour faire abſoudre un cou-
„ pable, qu'on n'en met ailleurs pour
„ juſtifier un innocent.

„ Dans les Monarchies on eſt poli,
„ parce que la politeſſe eſt une ſuite de
„ l'oiſiveté de la cour. Mais cette na-
„ tion ſeroit une exception à la régle
„ générale. Le climat donneroit une
„ certaine force aux fibres, qui feroit
„ naître un je ne ſai quoi de dur dans
„ les manieres. Ceux qui ſeroient po-

„ lis, le feroient plus par réflexion, „ que par tempérament; & il faudroit „ avoir vécu long tems dans le beau „ monde pour y avoir ces qualités dou- „ ces & engageantes qui s'acquierent „ ailleurs du premier coup.

„ En général on chercheroit à pa- „ roître plus que l'on eſt; & comme „ on n'auroit pas les qualités qui font „ acquerir les richeſſes, on y ſubſtitue- „ roit la fraude; ainſi la mauvaiſe foi „ s'établiroit & les étrangers n'au- „ roient guere de confiance dans une „ nation qui n'en auroit pas pour elle- „ même.

„ Le menu peuple feroit beaucoup „ adonné à la rapine & aux vols. „ Mais il voleroit peu à la fois pour „ s'entretenir dans l'habitude de voler „ long tems.

„ Dans cet Etat il y auroit un grand „ luxe. Toutes les conditions y feroient

„ con-

„ confondues. Les citoyens à qui il „ manqueroit le néceſſaire chercheroient „ à ſe donner le ſuperflu: chaque hom- „ me y ſeroit un ſpectacle pour un au- „ tre. L'indigence elle même monte- „ roit en caroſſe, & paroîtroit par tout „ en habit brodé.

„ Il ne ſeroit pas impoſſible que le „ luxe dans les autres Etats, en don- „ nant de l'activité aux Arts, & par- „ là procurant les moiens de ſe marier, „ ne fût un des reſſorts du gouverne- „ ment politique; mais ici il ſeroit une „ des cauſes de la dépopulation. On y „ diſpoſeroit à bonne heure les enfans „ au célibat, pour avoir de quoi payer „ des équipages, des valets, & des „ chevaux, & on n'y marieroit point „ les filles afin d'avoir les moyens d'en- „ tretenir des pages, des laquais, & „ des coureurs; il s'enſuivroit de ce luxe „ national que les fils, les filles, les

„ pages, les laquais, & les coureurs ne „ se marieroient point, & que la po„ pulation diminueroit dans la propor„ tion que le luxe augmenteroit.

„ Le luxe des épousailles seroit sur„ tout si grand qu'il sembleroit qu'on „ ne s'unit par le mariage que pour se „ ruiner mutuellement. Il arriveroit sou„ vent parmi les Grands qu'ils seroient „ mal à leur aise pendant toute leur vie „ parce que dans le mariage il y auroit „ eû un jour de nôces.

„ Celui des naissances ne seroit pas „ moins dispendieux. Une femme de „ qualité assembleroit chez elle toute „ une ville pour lui apprendre à grands „ frais qu'elle a accouché, & on fe„ roit tant de dépense à la naissance „ des enfans, qu'il arriveroit souvent „ qu'on n'auroit pas de quoi leur don„ ner une éducation convénable à leur „ rang.

„ Il y auroit fur tout trois jours dans „ l'année où le luxe feroit un dernier „ effort pour fe furpaffer lui même. „ Les Dames fe feroient voir dans des „ chars de Triomphe attelés par des „ hommes, fuivis d'un cortége royal. „ Ces trois jours feroient ceux que la „ Religion confacreroit d'une maniere „ plus particuliere à la devotion (*) „ où les Temples feroient remplis de „ deüil; & on iroit avec cette pompe „ orgueilleufe affronter la Divinité juf„ qu'au pied des Autels.

„ Outre tous ces luxes, il y en auroit „ un autre particulier qui cauferoit de „ grands maux; ce feroit celui qu'on „ étaleroit au mariage du Roi, & naif„ fance des Princes. La Nobleffe s'é„ puiferoit par des répas & des fêtes „ qui couteroient beaucoup: elle feroit „ des

(*) Le jeudi, vendredi, & famedi de la femaine fainte.

„ des dettes, & engageroit ses biens pour „ paroître magnifique. Les livrées surtout seroient si riches, que bientôt les „ premiéres Familles n'auroient plus de „ quoi s'habiller. Si ce luxe n'attaquoit „ que les Grands, il feroit plus de bien „ que du mal, parce qu'il formeroit une „ nouvelle circulation; mais outre qu'il „ seroit général, & s'étendroit dans „ toutes les classes, il tireroit sa source „ de l'étranger. Les diamants, les étoffes riches, les bijoux, enleveroient „ une grande portion des richesses gé- „ nérales qui passeroient en France: de „ maniere que le mariage se feroit à N. „ & les nôces à Lion.

„ Il y auroit encore un dernier luxe „ qui ne feroit pas moins à charge à „ l'Etat; ce feroit celui des vierges de- „ stinées au célibat. Avant de les consacrer à Dieu, on les fairoit sortir „ du sanctuaire de la pénitence pour

„ les

„ les montrer avec éclat ſur le théatre
„ du monde. Elles ſeroient parées com-
„ me des Reines, & paroîtroient dans
„ un équipage brillant précedé de pages
„ & de coureurs. Avec ce train fa-
„ ſtueux, elles ſe montreroient aux ſpec-
„ tacles & dans les aſſemblées publi-
„ ques. On diroit que ce ſeroit pour é-
„ prouver leur vocation, mais ſeroit-
„ ce toûjours un bon moyen de pré-
„ parer l'eſprit à la pénitence, par les
„ choſes qui diſpoſent le cœur à la cor-
„ ruption. On les feroit ſortir du mon-
„ de par la porte qu'entrent celles qui
„ choiſiſſent un état tout contraire.
„ Ces vierges épouſeroient le Ciel avec
„ plus d'emphaſe qu'on en met aux ma-
„ riages de la terre. Le jour deſtiné pour
„ la clôture, elles diroient adieu au
„ monde au ſon des violons, & entre-
„ roient dans le ſentier de la péniten-
„ ce au bruit d'une muſique auſſi gaye
„ que

„ que celle d'un Opera. Cet acte d'hu-
„ miliation se feroit avec tant d'empha-
„ se, & une si grande dépense qu'il en
„ couteroit plus qu'un jour de nôces.
„ Ce feroit dans cette cérémonie qu'on
„ dépenseroit une dote, pour épargner
„ une dote. Les familles particulieres n'y
„ gagneroient rien, l'Etat seul y per-
„ droit des enfans.

„ Quoique les sujets fussent pauvres
„ le Roi seroit riche, & il le seroit bien
„ d'avantage si ses prédecesseurs n'a-
„ voient vendu l'Etat en détail pour
„ avoir de l'argent en gros. Ils au-
„ roient engagé les revenus de la Cou-
„ ronne pour un tems, ou pour toû-
„ jours à des particuliers qui seroient
„ aujourd'hui les Souverains en second;
„ & le peuple qui auroit par-là un Roi
„ & plusieurs petits Monarques n'en
„ seroit que plus mal.

„ Dans cet Etat rempli de luxe, où
„ la

„ la moitié de la nation y feroit au „ fervice de l'autre; il n'y auroit gue- „ re que deux claffes, les maîtres & les „ valets; ce qui feroit un grand incon- „ venient pour rétablir les Arts; car „ tant de gens oififs qui vivroient aux „ dépens d'une profeffion aifée & com- „ mode ne voudroient pas la quitter „ pour en embraffer une laborieufe.

„ Les talens frivoles feroient fort efti- „ més, on y feroit plus de cas d'un chan- „ teur, ou d'un compofiteur d'opera que „ d'un homme de mérite: ainfi les profef- „ fions fondées fur le luxe y réuffiroient: „ on y verroit fouvent des particuliers qui „ fans autre génie que celui d'un certain „ goût pour les chofes de fafte y fairoient „ fortune. Ces gens-là appauvriroient la „ nation en lui vendant des modes & „ des rubans.

„ On a remarqué que l'émulation „ manquant à cette nation, les arts y

„ lan-

„ languiroient: cependant elle ne feroit „ pas entierement dépourvue de génie. „ Il y auroit quelques hommes parmi la „ Nobleſſe qui feroient appercevoir de „ loin beaucoup de talent, mais il feroit „ mal dirigé; on y verroit des Grands qui „ pouvant d'ailleurs ſe rendre utiles à la „ République pafferoient leur vie à ſcier „ du marbre.

„ Un Etat qui a des intérêts de com„ merce réciproques peut balancer ſes dé„ ſavantages par ſes avantages; mais un „ peuple avec qui tout le monde négo„ cie & qui ne négocie avec perſonne, „ un peuple qui en matiere de commerce, „ pour m'exprimer ainſi, fait la chouet„ te à toute l'Europe doit s'appauvrir „ néceſſairement. Telle eſt la nation dont „ il eſt ici queſtion, à qui toutes les au„ tres imposeroient un tribut par leur „ induſtrie, & qui n'en impoſeroit au„ cun par la ſienne aux autres.

„ Dans

„ Dans cette Nation beaucoup de „ gens s'adonneroient à la musique. On „ y verroit des écoles de chant, com„ me on voit ailleurs des Académies de „ Sciences. Ces Universités seroient bien „ rentées, tandis que celles qui auroient „ pour objet les connoissances utiles n'au„ roient presque point de révenus. Les „ professeurs de ces écoles iroient dans „ les Cours étrangeres vendre des sons, „ & faute d'autre commerce, on y né„ gocieroit en chansons.

„ Peut-être que son peuple surpasse„ roit les autres de l'Europe dans les „ arts, où il suffit de talens médiocres „ pour réussir, & où l'ordre, l'arrange„ ment & la symétrie tiennent lieu de „ génie: ainsi il excelleroit dans la de„ coration d'un opera, l'arrangement „ d'une fête, une illumination, une en„ trée publique, ou un enterrement.

„ Presque tous les biens des Grands se-

„ roient

„ roient en direction, on feroit obligé de „ donner des tuteurs aux hommes ma- „ riés comme on fait ailleurs aux fils de „ famille les plus dérangés. Tous les ri- „ ches feroient mal aifés & fouvent avec „ une grande fortune, on n'auroit pas „ de quoi vivre.

„ On feroit moins empreffé à acquerir „ des richeffes que dans les autres Etats „ parce que lorfqu'on les auroit ramaffées „ on ne fauroit qu'en faire, n'y ayant „ aucun de ces établiffemens qui don- „ nent un prix à l'argent. Dans les „ gouvernemens commerçans la mer „ & la terre offrent des fpéculations „ avantageufes. Les particuliers voyent „ doubler leurs fonds tous les dix ans; „ mais dans celui-ci après plufieurs gé- „ nérations, la fomme des richeffes fe- „ roit la même.

„ Ailleurs on fe donneroit beaucoup „ de mouvemens pour devenir riche;

„ ici

„ ici on prendroit beaucoup de peine „ pour le paroître. Il ne s'agiroit pas „ tant de posséder une grande fortune, „ que de persuader aux autres qu'on en „ jouit: on chercheroit moins l'opulen- „ ce que ce qui l'annonce; les biens, que „ la réputation d'en avoir: l'essence, que „ ce qui lui ressemble. On affecteroit „ d'en imposer par les apparences d'un „ bien-être dont on ne jouiroit pas: & „ on seroit fort content de soi, lors- „ qu'on auroit persuadé aux autres „ qu'on l'est. Dans cette nation il y „ auroit beaucoup de gens qui se pri- „ veroient du nécessaire pour avoir le „ superflu.

„ Au milieu d'un grand faste on y „ auroit beaucoup de frugalité. La pro- „ fusion de la table, & la délicatesse „ des mêts y seroient presque inconnues, „ on ne seroit splendide que dans les „ équipages, les livrées & les chevaux.

„ Et avec la pompe & la magnificence „ des modernes, on auroit conſervé la „ frugalité des anciens.

„ Au milieu de l'inaction, & d'une „ ſorte de dégoût pour les Arts, il ſe „ ſeroit conſervé de l'émulation dans „ quelques branches d'un commerce fort „ lucratif; ce qui auroit donné naiſ- „ ſance à de grandes fortunes étrange- „ res. Des hommes pauvres auroient „ quitté le pays de la ſtérilité pour ve- „ nir s'enrichir dans le climat de l'abon- „ dance. Cette nation auroit vu paſſer „ de grandes richeſſes dans les mains „ des gens qui ne ſeroient pas de ſon „ pays, & comme ces hommes après „ avoir fait fortune auroient acheté des „ titres, ils jouiroient aujourd'hui de „ grandes prérogatives. Et dans cet „ Etat il y auroit beaucoup de Princes „ qui ne ſeroient pas même gentilshom- „ mes.

„ Une

„ Une nation qui n'a rien à faire
„ cherche à se séduire elle même. Dans
„ celle-ci le sexe y auroit un grand ascen-
„ dant. Par tout où les hommes n'ont
„ point de part au gouvernement, il
„ prend l'empire.

„ Les femmes exigeroient des hommes
„ beaucoup d'assiduité auprès d'elles,
„ ce qui mettroit de la tiedeur & pres-
„ que du dégoût dans la plupart des en-
„ gagemens: aussi changeroit-on sou-
„ vent; mais on ne feroit pas mieux en
„ essayant continuellement de n'être pas
„ si mal.

„ En général les femmes y manque-
„ roient de cet esprit qui s'acquiert par
„ l'éducation, l'usage du beau monde,
„ & la lecture des meilleurs livres: ail-
„ leurs leur commerce en gâtant le cœur
„ rafine l'esprit; ici les hommes ne joui-
„ roient pas même de ce funeste avan-
„ tage. Les vices que l'on contracte-

„ roit avec elles feroient fans retour: „ on perdroit tout pour ne rien acque- „ rir. Il pourroit y avoir beaucoup d'ex- „ ceptions à cette régle: mais ce feroit „ là la régle.

„ Comme dans fa Capitale il y auroit „ un grand nombre de femmes titrées, „ on s'attacheroit à elles par vanité „ & fouvent on deviendroit l'efclave „ d'un nom.

„ Je me hâte de finir, crainte qu'on „ ne m'accufe de faire une fatire au „ lieu d'un portrait. Non cette nation „ telle que je viens de la répréfenter „ feroit naturellement bonne. Comme „ dans le fond elle auroit beaucoup „ d'efprit, & l'imagination fort vive, „ on la verroit fouvent s'échapper par „ des emportemens; mais l'orage paffé, „ un calme paifible fuccederoit, & alors „ on découvriroit en elle les qualités „ du cœur. Dans cette nation il y au-

„ roit

„ toit peu de gens qui fussent méchants „ de dessein prémédité. La plupart des „ crimes qu'on y commettroit tiendroit „ plus au premier mouvement qu'à la „ reflexion; & une preuve que le peu- „ ple ne seroit point méchant, c'est que „ sa Capitale qui seroit remplie d'une „ populace immense se maintiendroit „ dans l'ordre sans aucune sorte de po- „ lice.

„ La noblesse qui, livrée à l'oisiveté, „ s'adonneroit aux plaisirs & aux amu- „ sémens, ne manqueroit pas de ce gé- „ nie qui rend les hommes propres aux „ grandes affaires. Ses qualités ne se- „ roient qu'engourdies. Pour lui ôter „ ses vices, & lui rendre ses vertus, „ il faudroit lui donner d'autres mœurs: „ peut-être qu'il suffiroit de lui faire „ changer de manieres.

CHAPITRE V.

Avantages du Royaume de Naples sur les autres Etats de l'Europe.

IL ne suffit pas aux Etats de former des plans d'agrandissement, de négocier avec avantage, ou d'acquerir la puissance militaire; les armées peuvent bien gagner des victoires; mais elles ne feront pas naître ces richesses qui procurent l'aisance & le bien-être des citoyens; c'est un bien que la nature donne, & qui est independant de la politique.

Si on porte ses regards sur l'Europe moderne, on ne trouvera aucune nation qui ait en elle même tout ce qu'il lui faut pour acquerir la puissance.

Le local de la France est fertile, mais il n'est pas généralement fécond; elle a des endroits stériles. L'abondance y est

tout

tout auprès de la disette; à côté des peuples qui ne manquent de rien, il y en a d'autres qui sont privés de tout.

L'Angleterre n'a pas la moitié des choses qui lui sont nécessaires: elle tire des autres Etats les choses qui contribuent à sa grandeur.

La Hollande, comme on l'a vu ailleurs seroit la nation la plus pauvre du Monde si elle étoit réduite à son local qui ne produit presque rien.

La Russie n'a point de quoi se suffire à elle même.

C'est à peu près le cas de l'Allemagne en général.

L'Espagne est riche en argent, le Portugal a beaucoup d'or; mais d'ailleurs ces peuples manquent de tout.

Naples seule jouit de tous les avantages dont les différens gouvernemens sont privés. Les autres états s'élevent par l'intrigue, celui-ci peut être riche par

ses propres ressources indépendamment de la politique. La nature l'a pourvue de toutes les choses qui contribuent à enrichir les Etats.

Elle tire de son cru les quatre premieres matieres (*) qui rendent les arts florissans ; c'est-à-dire qui donnent la puissance.

Le climat, ce premier don du Ciel peut répandre une heureuse influence sur ses manufactures, ce qui doit leur donner la préférence sur celles du Nord, qui seront toûjours retardées par le physique.

L'abondance de ses denrées qui procure au peuple une subsistance aisée.

Sa fertilité naturelle, les terres produisant presque d'elles mêmes; ce qui en diminue le nombre des laboureurs, peut augmenter celui des artistes.

Un peuple sain, robuste, frugal, qui vit

(*) Les soyes, les laines, les cotons, & les chanvres.

vit de peu, qui n'a presque point de besoins, & peut se passer des aises & commodités de la vie.

Son amour pour le gain qui le dispose d'avance à la patience, l'activité & au travail.

La perfection où les différentes nations industrieuses ont porté les arts; ce qui est pour Naples un avantage considerable, n'ayant plus rien à inventer; mais seulement à imiter.

La pauvreté naturelle de ses peuples qui leur fait souhaiter de changer d'état.

Un gouvernement absolu, où le Prince ne trouve aucune résistance de la part de ses sujets, où il n'a qu'à vouloir pour donner un autre génie à la Nation.

Sa position, qui met le Royaume hors de la portée des guerres, & des troubles dont les autres Etats de l'Europe sont agités; ce qui doit lui donner l'avantage dans le gouvernement économique,

que, son peuple n'étant point distrait par les siéges & les batailles.

Il ne faut pas mettre au rang des moindres avantages celui de la médiocrité de l'Etat, qui fait que l'administration peut porter la main sur les endroits foibles, & corriger le mal dans sa source même.

Dans les vastes Monarchies, il n'est pas toûjours au pouvoir de la législation de prévenir les abus: dans l'embarras, la grandeur; la multiplicité des affaires, les causes secondes préviennent souvent l'effet des meilleurs réglemens: voilà pourquoi il a fallu tant de tems pour former la France, & qu'il en a fallu si peu pour créer la Hollande.

Par un calcul aussi exact qu'il peut l'être sur les productions de la terre, je trouve que les plantations de meûriers, combinées par le physique, & l'étendue du Royaume pourroit être augmen-

mentée de quatre millions de pied, sans déroger aux autres productions, & les soyes qui en proviendroient fabriquées dans le Royaume formeroient une circulation & une richesse considerable. Naples dans peu non seulement pourroit se passer de Lion, mais même devenir le Lion de l'Italie. Elle seroit en état de fournir aux autres nations du midi des soyes fabriquées à plus bas prix de la France, ce qui lui assureroit la préference.

Ses laines qui sont en assez grande quantité œuvrées dans le Royaume & converties en draps fins préviendroient l'importation des étrangers, & laisseroient une richesse dans l'Etat qui est enlevée toutes les années par cette consommation; & il ne faut pas alleguer la qualité supérieure: les laines de Naples mêlées avec celles d'Espagne feroient des draps d'une aussi bonne qua-
lité

lité que ceux d'Hollande, & de la grande Brétagne; au lieu que les draps que l'on fabrique actuellement dans ce Royaume font très-inférieurs.

Les cotons pourroient être aussi la source d'une grande manutention. Toutes les nations de l'Europe le tirent du Lévant, ce qui augmente considerablement le prix de cette premiere matiere; & gêne beaucoup les manufactures de coton; ce Royaume l'ayant dans son crû auroit l'avantage sur les autres peuples. Il pourroit en établissant des manufactures de toile de coton, non seulement pourvoir aux besoins de l'Etat, mais même en fournir aux étrangers.

Les chanvres & les lins peuvent également augmenter la fortune de la Monarchie: il suffiroit d'ameliorer leur culture, & perfectionner les manufactures de toile.

Sa

Sa position est une des plus favorables pour s'emparer des branches les plus riches du commerce étranger. Je ne parlerai ici que de celui du Lévant. Il peut lui seul procurer de grandes richesses à l'Etat ; les trois nations industrieuses qui en sont actuellement en possession en tirent de grands avantages : cependant elles ne sont pas à portée de le faire avec la même facilité que les Napolitains, soit par la proximité du Lévant, l'abondance des matieres, & le prix de la main d'œuvre. Je ferai voir ailleurs que Naples peut fournir aux Turcs les mêmes genres à quarante pour cent meilleur marché que les peuples avec qui ils sont actuellement en traité de commerce avec la Porte ; ce qui suffit pour obtenir la préférence. Je rendrai sensible dans ce même ouvrage que l'établissement des manufactures, & celui du commerce augmenteroit considerablement les reve-

nus

nus de la Couronne & par les facultés qu'il donneroit aux sujets répandroit l'aisance & les richesses dans toutes les classes.

Toutes ces differentes branches de l'administration économique ont besoin d'être reparées, mais il faut auparavant les préparer à la réforme, sans quoi les meilleurs réglemens seroient à pure perte. Il en est des désordres du gouvernement politique, comme des maladies du corps humain, qu'il faut disposer à la guérison par des préparatifs sans quoi les remedes ne font qu'irriter le mal. Il faut d'abord porter la main sur les endroits défectueux d'où l'Etat tire sa foiblesse & prevenir la dissipation des finances. A quoi serviroit en effet à Naples d'encourager les arts & l'industrie, tandis qu'un faste prodigieux désolera l'Etat, & ruinera les familles particulieres? De quelle utilité seroit à ce Royaume l'ame-

l'amelioration de quelques branches de ſon commerce, ſi le luxe national qui abſorbe une grande portion des richeſſes fait que la balance eſt en faveur des étrangers?

CHAPITRE VI.

Reformer le luxe; établir des pragmatiques.

LES écrivains modernes ſe ſont donnés beaucoup de mouvement, pour ſavoir ſi le luxe étoit bon à quelque choſe. Ils pouvoient s'épargner toute cette peine: l'hiſtoire ſuffiſoit pour décider cette queſtion; il n'y avoit qu'à l'ouvrir; on auroit vu que les plus grands Empires ont péri par lui. Rome qui avoit ſubjugué le Monde entier fut ſubjuguée par ſon luxe. On dira peut-être que les gouvernemens modernes ne reſſemblent pas aux anciens: mais les hom-

hommes ſont toûjours les mêmes; ce qui les gâte dans un tems, les corrompt dans un autre.

Lorſqu'une fois on laiſſe prendre l'eſſort au luxe, il n'a plus de bornes. Les Grands veulent imiter le faſte des Rois; le peuple cherche à s'égaler aux premiers de l'Etat, & tout eſt perdu.

Chez les anciens la légiſlation régloit l'ordre des rangs. Il eſt eſſentiel que les ſujets ſoient diſtingués, & que le dernier de la République ne reſſemble pas au premier. Dans les États où cette gradation n'eſt pas obſervée, on ne reconnoit plus les hommes par l'extérieur; chacun laiſſe chez ſoi les marques de ſa condition, & paroît en public avec une autre qui n'eſt pas la ſienne.

Depuis un ſiécle il s'eſt fait une révolution générale dans les manieres Un grand faſte a changé la décoration de l'Europe; le théatre du luxe s'eſt agran-

di : les hommes ſe donnent plus en ſpectacle les uns aux autres.

Nos ancêtres étoient de bonnes gens qui n'en ſavoient pas tant que nous là-deſſus. Ils ignoroient l'art de ſe paſſer du néceſſaire, pour avoir le ſuperflu.

L'oſtentation ne leur faiſoit pas habiter d'immenſes palais incommodes, où l'on eſt dans ſa maiſon comme dans une ville étrangere, dont on ne connoît pas les avenuës. Ils ne ſavoient pas vivre un jour dans l'abondance pour mourir de faim le reſte de l'année. On ne connoiſſoit pas encore cette magnificence faſtueuſe des habits qui pare plus qu'elle ne couvre.

L'or & l'argent étoient deſtinés à la circulation publique ; on ne voyoit point ces métaux entaſſés en pyramides dans les maiſons des particuliers ; on n'avoit point encore imaginé d'être pauvre avec le luxe & la magnificence des Rois.

L'extérieur influe beaucoup sur les hommes. Je dirois volontiers que le génie tient à la couleur de l'habit.

Les soldats d'une armée se croyent tous égaux, par la raison qu'ils sont tous en uniforme. Lors de la décadence de l'Empire Romain, celui qui s'habilloit de pourpre devenoit Empereur, c'est que la vénération étoit plus attachée à l'habit qu'à la personne. En général lorsqu'on se pare, on a meilleure opinion de soi même. Il n'y a point d'homme d'esprit qui ne se surprenne quelquefois dans ces petites foiblesses. J'ai oui parler d'un Monarque qui disoit que dans les petites cérémonies de sa cour (où ses courtisans se piquoient d'être un peu mieux parys), ils avoient plus de probité qu'à l'ordinaire; mais que les grands jours de Gala, ils étoient tous d'honnêtes gens. Ce n'est pas que le luxe inspire la vertu; mais il rend plus vain.

On

On a toûjours peur de se tromper sur ce mot, & de prendre pour luxe ce qui n'en est point; mais on ne sauroit s'y méprendre. Les citoyens se ruinent par des superfluités inutiles, l'Etat s'épuise par des étoffes étrangeres, & des bijoux de prix, voilà le luxe qu'il faut bannir.

L'inconvenient n'est pas que le luxe attaque ceux qui jouissent d'une grande fortune, le malheur est qu'il descend dans les conditions, qui par la nature des choses ne devroient avoir que le nécessaire physique.

On lit dans le meilleur livre (*) qui ait été écrit sur ces matieres, qu'il ne faut point des loix somptuaires dans le gouvernement d'un seul: ceci est trop général. Il est des Etats Monarchiques dont il faut bannir le luxe. On ne doit

(*) L'Esprit des Loix.

pas toûjours conduire les hommes par des loix uniformes. Tous les reglémens doivent être rélatifs. Dans une Monarchie pauvre par le vice de sa corruption, ou toute autre cause, il faut des pragmatiques. Dans les Monarchies riches, il n'en faut point, parce que le luxe fait rentrer dans la circulation les richesses qui en étoient sorties; mais dans les Etats indigens, où l'on ne peut pas faire circuler ce qui n'y est pas, le luxe cause des maux infinis.

La politique a distingué la nature & le principe de chaque gouvernement: on a dit que le Républicain va par des ressorts différens que le Monarchique. Je crois bien que la vertu n'est pas absolument si nécessaire au gouvernement d'un seul, que dans l'Etat démocratique; mais c'est toûjours un inconvénient qu'un peuple soit rempli de vices: on a beau établir des distinctions, les de-

ſordres ne ſont bons qu'à détruire la ſociété ; & de tous les chemins qui conduiſent à la diſſolution, le luxe eſt le plus large.

Lorſqu'il put s'introduire chez les grandes nations, les loix ne purent rien ; parce qu'il n'y eut plus de proportion entre les beſoins & les moyens: on lit dans l'hiſtoire des Romains qu'une cruche de vin de Falerne ſe vendoit cent deniers; un barril de chair ſalée du Pont en coûtoit quatre cents: on payoit un cuiſinier quatre talens.

Plus un peuple emploie l'induſtrie d'un autre pour augmenter ſon luxe, plus il s'appauvrit rélativement. Il faut encourager le luxe dans les pays où les arts & les manufactures fleuriſſent, parce que l'induſtrie repare tout, mais il faut le bannir chez les peuples où la pareſſe & l'inaction ſont comme naturaliſées; car il augmente toûjours dans la pro-

portion de l'oisiveté des habitans. Une nation active occupée de grandes affaires n'a pas le loisir de se livrer aux parures.

On est trop occupé en Hollande & en Angleterre pour songer au luxe; on laisse les fastes pour les peuples qui n'ont rien à faire.

Mais par une fatalité reservée à nos siécles modernes, les Etats qui auroient le moins besoin du luxe, sont ceux qui en ont davantage. On pourroit le calculer aujourd'hui sur le pied de la pauvreté générale. Suivant l'état actuel de l'Europe, l'Italie est la partie de notre monde qui a le moins de part aux richesses générales de l'Univers; & c'est le pays néammoins de la terre où il y a le plus de faste. Les Italiens & sur-tout les Napolitains sont superbes dans leurs parures, leurs équipages, leurs fêtes, leurs spectacles: c'est du fond de cette ma-

magnificence empruntée que fort une voix publique qui demande du pain.

Les pierres précieuses.

Le luxe des pierreries a fait une grande playe à l'Etat de Naples. Si le gouvernement faisoit prendre un état des sommes qui dépuis un demi siécle sont sorties de ce Royaume pour acheter des joyaux, on trouveroit qu'il est immense. Ce luxe est préjudiciable par deux endroits; car non seulement on achete de l'étranger les diamans, mais même la main d'œuvre pour les monter; objet qui est considerable & fait sortir de grandes richesses de cette Monarchie.

Les matiéres d'or, & d'argent.

Naples possede beaucoup de cette opulence en vaisselle qui indique ailleurs l'ai-

ſance publique; mais qui dans ce Royaume eſt une marque certaine de ſa pauvreté. Dans les Etats où les arts, l'induſtrie & le commerce ſuppléent à ce luxe, il faut le permettre, parce qu'il peut être reparé; mais à Naples il eſt à pure perte, parce que rien ne remplit le vuide qu'il cauſe. Ces métaux entaſſés en pyramides dans les maiſons des Grands forment une indigence dans le ſein même des richeſſes.

Un grand nombre de millions ſont enfouis pour l'Etat; c'eſt comme ſi ces métaux étoient encore enſevelis dans le centre de la terre.

Un particulier qui a un capital conſiderable en vaiſſelle plate, la voit diminuer tous les ans par la perte des intérêts; outre celle de la façon qui eſt conſiderable. Ce luxe intereſſe l'état politique & civil. La nation perd l'avantage qui lui en reviendroit par la circulation de ces métaux.

La

La France s'eſt fort bien trouvée d'avoir invité ſes citoyens d'apporter leur vaiſſelle d'or & d'argent à la monnoye pour la convertir en eſpeces; ceux qui ont ſuivi là-deſſus les intentions de la cour, ſe ſont rendus ſervice à eux & à l'Etat. La Monarchie y a acquis une richeſſe qui étoit auparavant idéale: c'eſt, pour m'exprimer ainſi, une pluye d'or qui a arroſé toutes les claſſes de la ſociété. Il n'y a que ceux qui ont fait une étude particuliere de la circulation publique, qui puiſſent connoître tous les biens qui reſultent d'un nouveau numéraire. Les autres reformes n'affectent que quelques branches de la ſociété; celle-ci les intéreſſe toutes.

L'or & l'argent ſont faits pour la circulation; & non pour le luxe des citoyens; c'eſt un mal qui intéreſſe le corps entier de la République, car lorſqu'elle manque du numéraire, toutes les claſſes s'en reſſentent. Je

Je ne dirai plus qu'un mot pour prouver que ce luxe dans le Royaume de Naples porte un vice avec soi. La plupart de ceux qui se sont dérangés pour se la procurer, réduits à la nécessité d'emprunter des sommes, sont obligés de donner cette même vaisselle en nantissement. Les Banques destinées à prêter de l'argent à intérêt sont remplies de pieces d'orphevrerie. Ce luxe n'est donc pas une suite des superfluités de la nation; mais au contraire est tiré du fond des besoins physiques, où il est forcé de rentrer par des emprunts.

Les habits.

Le luxe des habits mérite la même attention du gouvernement. Il est d'autant plus ruineux qu'il prend sa source hors du Royaume. Naples paye un tribut regulier aux manufactures de France & d'Angleterre, & comme ce luxe est

prodigieux, le dommage eſt immenſe. Pour prévenir ce deſordre il faut un réglement ſur les parures & les ajuſtemens, & faire ſucceder à la ſcene éclatante des étoffes riches celle d'un uni regulier; car en fait du luxe des habits, il n'y a point de tempérament. Il faut le laiſſer ſubſiſter tout-à-fait, ou le bannir entiérement.

Les domeſtiques.

Celui des domeſtiques eſt d'une plus grande conſéquence, parce qu'il attaque la partie la plus ſaine de la République. Naples eſt remplie de pages, de valets de pied, de laquais, & de coureurs: populace immenſe auſſi onéreuſe à l'état économique, que ruineuſe pour le gouvernement politique; car cette claſſe qui s'eſt formée aux dépens de celle des laboureurs & des artiſtes, gê-

ne

ne de mille manieres l'induſtrie & l'agriculture. Elle forme dans l'Etat une ſociété d'hommes inutiles: citoyens dangereux parce que leur état naturel eſt la corruption & la debauche. Ariſtote ne pouvoit croire que ceux qui ſe vendoient à un maître, puſſent avoir aucune vertu: nos domeſtiques ſont remplis de vices.

On a dit que c'étoit un mal néceſſaire; c'eſt à cauſe de cela même qu'il faut le diminuer comme ce n'eſt pas par beſoin, mais par oſtentation que l'on entrétient vingt & quelquefois trente domeſtiques, l'on peut trouver de grandes facilités dans cette reforme. Le mal eſt que ce luxe a paſſé dans les dernieres claſſes de la ſociété civile, & que ceux qui devroient être domeſtiques en ont. Il n'y a point d'artiſte à Naples qui n'ait ſa ſuite &c.

Je ne ſaurois guere dire le nombre

des

des domeſtiques qu'il faudroit reformer dans chaque maiſon. Il faudroit pour cela entrer dans une ſuite de détails qui ne ſont pas de mon ſujet.

Les livrées.

Un reglement ſur les livrées ſeroit d'une grande conſéquence. La grande & la petite livrée ſuffiſent pour ruiner les plus grandes maiſons Napolitaines. Il eſt inoui que la marque de la plus vile de toutes les conditions appauvriſſe l'Etat, & que ceux qu'on employe aux dernieres fonctions de la vie civile ſoient habillés comme ceux que la fortune deſtine aux plus grandes. Six domeſtiques portent plus de richeſſes un jour de Gala qu'il en faudroit pour l'entretien d'un pareil nombre d'honnêtes citoyens. Les manufactures les plus riches travaillent pour l'antichambre: autrefois la brode-

rie étoit reservée pour les Grands, aujourd'hui on la sacrifie aux valets. Tous les laquais ressemblent à des seigneurs, & afin que la confusion soit plus grande, on leur laisse porter la marque qui sert ailleurs à distinguer les maîtres des valets. (*)

Les équipages.

Le luxe des équipages est dans le même cas; il mérite d'autant plus l'attention de l'administration, qu'il est monté à un excès qui n'a point d'exemple dans les fastes du monde. Les chars de triomphe des anciens ne peuvent pas être comparés à ces carosses modernes, où la sculpture, la peinture, & la dorure, le relief, & la broderie sont prodiguées. Ils furent d'abord inventés pour la com-

mo-

(*) A' Naples les domestiques portent l'épée.

modité publique; aujourd'hui on ne les tient que par ostentation. Ce luxe engloutit les plus grandes fortunes: on voit des particuliers à Naples qui ensevelissent de grandes richesses dans leurs remises; & qui pour aller dans de superbes carosses, finissent enfin pour n'avoir pas de quoi aller à pied.

Les chevaux.

Le luxe des chevaux est aussi dangereux que les autres.

Une cavalerie immense est employée à Naples à traîner des carosses. Les écuries des Grands sont remplies de chevaux plus propres au faste qu'aux commodités de la nation.

Cépendant le produit des terres diminue: celles qui avant ce luxe étoient destinées à nourrir les hommes sont employées aujourd'hui à l'entrétien des bêtes

tes. C'eſt parce qu'on nourrit beaucoup de chevaux dans ce Royaume, qu'un grand nombre de citoyens meurent de faim: car cette portion de la ſubſiſtance générale eſt priſe ſur celle des ſujets; il s'en ſuit de-là, que la population diminue, dans la proportion que celle des chevaux augmente.

CHAPITRE VII.

Que la réforme du luxe ne ſuffit pas.

MAis ce n'eſt pas aſſez pour rendre l'état floriſſant que de réformer ſon luxe. Les richeſſes dépendent des productions naturelles. La terre ſeule donne la véritable opulence. Depuis l'établiſſement des ſociétés, les Gouvernemens qui ont eu les meilleures loix ſur l'agriculture ont eu la ſupériorité. Les grands légiſlateurs ne ſe ſont diſtingués que par-là. Je ne repeterai point ici ce

que

que l'on trouve dans tous les livres, que les Empereurs de la Chine dans certains jours de l'année se faisoient laboureurs pour porter leurs sujets à le devenir.

Il n'y a point d'année que l'Angleterre ne fasse quelque loi pour encourager son agriculture.

Quoique l'amour des richesses fasse mouvoir tous les ressorts du cœur humain; les hommes ne vont pas toûjours à leurs interêts par le chemin le plus court. Ils cherchent long-tems des biens qu'ils pourroient se procurer d'abord: les gens destinés à faire valoir les terres; ce qu'on appelle les campagnards sont de véritables automâtes, qui n'ont d'autre mouvement que celui qui tire sa source d'un pur méchanisme. Enclavés dans un cercle de manutentions ordinaires, ils ne voyent rien au delà de celles-ci. Leurs pratiques sont toûjours les mêmes. Ils n'améliorent pas l'art de la

culture. Ils la font passer à leurs enfans dans le même état que leurs ancêtres la leur ont transmis. Et c'est le cas de la nation dont il s'agit ici.

On ne peut guères parler des vices d'une administration, sans remonter aux causes premieres de son désordre; ainsi pour aller avec quelque méthode, nous exposerons l'état présent de l'agriculture napolitaine.

CHAPITRE VIII.

Etat présent de l'agriculture du Royaume de Naples.

LEs terres sont mal distribuées. De riches particuliers, ceux qu'on appelle Princes, possedent de vastes pays, tandis que les gens du peuple sont sans proprietés.

Ce vice seul empêche les progrès de l'agriculture; on sait par une expérien-

ce

ce commune que mille arpens de terre dans les mains d'un particulier produisent beaucoup moins que si elles étoient reparties entre cent. Par-là l'état économique perd des valeurs qui restent enfouies dans la terre, & qu'aucune autre industrie ne repare: une nation s'affoiblit sans qu'on puisse donner l'époque de sa décadence.

C'est ce qui tient la Pologne dans une sorte d'état d'anéantissement; c'est ce qui empêche que la Russie ne devienne une puissance redoutable; & c'est ce qui affoiblit le Royaume de Naples.

Les chemins en général sont dans un mauvais état; ce qui empêche la communication des denrées, & fait que plusieurs grands cantons restent en friche.

Un Etat doit être cultivé rélativement à sa grandeur. Ce n'est pas assez que ses productions soient abondantes dans certains districts, si elles manquent dans d'autres.

 C'est

C'eſt par la bonté des chemins qu'on peut encourager les gens de la campagne à cultiver toutes les terres. La communication ouvre la porte à la conſommation, Tous les reglemens ſur l'agriculture deviennent inutiles lorſque les tranſports ſont difficiles, ou impraticables. Que faire des denrées dont on n'a aucun débouché?

A Naples, il n'y a aucune direction générale dans cette branche de l'adminiſtration. Le gouvernement ne ſe mêle point de l'agriculture. Il eſt neutre entre le peuple & les productions. Ce Royaume eſt le ſeul en Europe qui n'ait point profité des expériences que les nations intelligentes ont fait dans l'art de la culture.

Les Anglois ont créé comme on vient de le dire, un grand nombre de loix ſur l'agriculture, & ne diſcontinuent point d'en faire: chaque ſujet eſt en droit d'ex-

d'expoſer les endroits foibles de cette adminiſtration, & ſoudain on y remedie. Il y a à Londres pluſieurs ſociétés pour encourager les productions. On a établi en France dans la Province de Brétagne une chambre d'agriculture.

Ici les terres du labourage ſont preſque par tout confondues avec celles qui ne le ſont pas, ou qui le ſont peu. On demande de certaines productions aux terres qui ne ſauroient leur contenir; ce qui détruit l'ordre des productions, & affoiblit l'agriculture.

Il manque là-deſſus des réglemens à Naples. L'Angleterre n'ayant pû déſigner à chaque citoyen la portion de terre qu'il devoit mettre en champ, parce que cela eût gêné la liberté d'un chacun; elle y eſt parvenue par un détour: elle a accordé une gratification pour l'exportation des grains, & ſoudain la plupart des terres qui ne rendoient rien ont pro-

produit du bled. La France a fait une loi pour diminuer la plantation des vignes.

Il manque de méthodes pour engraiffer les terrains maigres, fecs, & peu fertiles, on n'en a point pour deffecher les cantons remplis d'eau, & les marecageux.

La Hollande étoit en quelque maniere fous les eaux; fon continent ne produifoit prefque rien; c'eft par l'art qu'on en a fait un pays fertile. L'Angleterre avoit auffi des cantons bas, remplis d'étans & de marecages; c'eft auffi par l'art que l'adminiftration, l'a arrachée, pour m'exprimer ainfi, des mains des eaux. Ces mêmes pratiques dont je parlerai dans la feconde édition de cet ouvrage peuvent être employées avec fuccès dans le Royaume de Naples.

La charue à labourer y eft imparfaite. Elle eft par tout la même, & ne varie point felon les différentes qualités du ter-

terrain, ce qui fait que de certains cantons ſont foibles & rendent peu.

Il n'eſt pas douteux que le Gouvernement qui feroit ſur cet inſtrument les meilleurs réglemens poſſibles parviendroit à avoir la ſupériorité dans l'agriculture. Chaque eſpece de terrain a beſoin d'une charue qui différencie un peu dans ſa forme. Dans les terrains argilleux, il faut que la charue ſoit plus longue & large que dans ceux qui ne le ſont pas: elle doit avoir un ſoc épais, & que le verſoir ſoit quarré, pour les terres graſſes il ne faut pas qu'il ſoit ſi large, & ainſi des autres terres.

Dans la Pouille, (*) on ſuit dans la ſemaille des grains des pratiques très-imparfaites, ce qui fait dégénerer les productions.

Les obſervations que l'on a fait dans

(*) Province à bled.

divers Etats de l'Europe fur les femailles des grains, ont beaucoup contribué à enrichir l'agriculture. C'eft une mauvaife pratique, comme l'a fort bien remarqué un Auteur Anglois, de femer dans une terre l'année d'après le grain qu'a produit cette même terre. Il faut en changer quand même la qualité feroit inférieure; parce que la même production femée dans le même terrain dégenere toûjours.

Quand on acheteroit le grain dans une Province pour le femer dans une autre, on ne feroit que mieux.

On a prefque par tout négligé les enclos. La plupart des champs font ouverts. Il n'y a guères que les parcs & les jardins des grands propriétaires qui foient fermés, ce qui expofe les recoltes.

Les progrès de l'agriculture, dans les pays où l'on enclot les terres, fuffifent

pour

pour prouver l'utilité d'une telle pratique. Dans la grande Brétagne, où on l'obſerve aſſez exactement, les recoltes ſont conſiderables. Il ſemble qu'un terrain fermé appartient plus à ſon maître que celui qui ne l'eſt pas, & à cauſe de cela même il en prend plus de ſoin.

L'enclos ſe fait de trois manieres, ou par une muraille, ou par un foſſé, ou par une levée de terre. Le premier conſerve mieux les recoltes.

On manque de bonnes pratiques pour la culture des foins. Cette recolte ne rend preſque point dans les terrains même où elle pourroit être conſiderable.

Cette branche d'agriculture eſt très-intereſſante. C'eſt de l'entrétien des beſtiaux que dépendent les productions: elle ſert de baſe à un commerce intéreſſant, & fournit la ſubſiſtance au bas peuple. J'indiquerai dans la ſeconde édi-

tion

tion de cet ouvrage toutes les pratiques dont se servent les Etrangers; & j'en ferai l'application avec les différentes especes de terrains de cette Monarchie. Les détails sont sans nombre, & demandent l'attention de ce Gouvernement.

On ne connoît pas l'usage des prairies artificielles.

Les Gouvernemens qui ont encouragé les prairies artificielles ont tiré de grands avantages de cette pratique. La nature n'est pas par-tout également féconde; c'est à l'art à suppléer à sa sterilité, & il y supplée toûjours lorsqu'il est bien menagé. La maniere de former les prairies artificielles est différente suivant la qualité des différens terreins. J'indiquerai ailleurs celle qui est convenable pour le Royaume de Naples en général, & j'entrerai dans le détail de celles qui sont propres dans chaque canton

ton en particulier. Tous les terrains peuvent y être propres; mais il y en a qui y sont plus propres.

L'art de donner de la fertilité aux terres steriles, & rendre riches celles qui sont pauvres & de mauvais alloi est aussi inconnu.

La nature ne se montre pas également abondante par-tout: économe de ses richesses, il semble qu'elle ait voulu par-là tenir en vigueur l'industrie humaine. Ceux qui ont fait une étude particuliere de la culture l'ont prévenue dans sa sterilité. En Suisse, en Hollande & dans plusieurs autres pays de l'Europe, on substitue aux terres arides une craye qui les rend fécondes: (cette craye plus ou moins bonne se trouve dans tous les pays) ainsi on voit s'élever des recoltes dans des cantons qui n'étoient point faits pour en avoir.

On ne sait pas mieux ameliorer les terres par le moyen des sables. La

La pratique d'ameliorer les terres par le moyen des ſables, a produit des merveilleux effets dans les pays où on l'a miſe en pratique. On a vu par une expérience commune que des cantons qui ne rendoient rien auparavant, ont donné conſidérablement. Ces ſables ſont tirés des terrains ſablonneux; on ne les prend pas ſur la ſuperficie de la terre; mais à un pied de profondeur. La quantité depend de la qualité du terrain que l'on veut ſabler. Ces terrains ainſi préparés avec du ſable ne ſont guères propres que pour ſemer en orges ou en avoines; mais ils en donnent abondamment & de la bonne qualité.

L'art de fumer les terres, qui eſt la baſe de l'agriculture eſt très-imparfait.

Quioqu'il y ait des terres qui par leurs richeſſes naturelles n'ayent pas beſoin d'être

d'être fumées, comme dans le Royaume de Naples, il eſt néanmoins d'une grande importance pour l'agriculture générale que les colons ſoient inſtruits de cette pratique, qui quoiqu'elle varie ſuivant la différence & la fertilité des climats peut être ſoumiſe à des régles générales. On parlera ailleurs des terrains qui en ont plus ou moins beſoin, & des qualités de fumiers qui ſont propres à chaque eſpece de terrain. Cette pratique deviendra familiere aux colons lorſqu'on établira des principes.

On n'a aucune méthode pour conſerver les bleds, ce qui fait naître la diſette dans le ſein même de l'abondance.

L'art de conſerver les bleds eſt de la derniere importance. Sans lui, celui de la culture devient inutile. Il prévient les famines, & par les moyens de ſubſiſtan-

ce

ce qu'il fournit aux hommes, il donne le tems à la nature de se suppléer à elle même. Dans les Etats bien policés, on a dans les gréniers d'abondance des ressources pour plusieurs années. Il y a différentes pratiques usitées en pareil cas. La Hollande qu'on peut considerer comme le grénier de l'Europe en a de très-bonnes; mais la véritable est celle qui est rélative au physique de chaque pays.

Les premieres matieres sont imparfaites. Les laines napolitaines qui pourroient être de la premiere qualité de l'Europe, ne sont guere que de la troisieme.

Cette culture est une des plus interessantes. Dans tous les pays on peut la bonnifier, soit en augmentant les pâturages, ou par une attention particuliere sur les moutons. On a imaginé dans quelques états de transporter des moutons

tons d'Efpagne; mais on a trouvé qu'à la troifieme ou quatrieme race ces animaux dégenerent. Je prouverai que les moutons de la race du Royaume de Naples peuvent donner de la très-bonne laine. Cela dépend de quelques pratiques fort fimples, que chaque colon ou ménager peut mettre en pratique fans une grande dépenfe.

Les foyes qui devroient être de la premiere qualité, font d'un ordre inférieur.

Par tout où cette denrée croît, elle mérite une attention particuliere du Gouvernement; c'eft qu'outre l'avantage que le cultivateur en retire, elle procure une richeffe réelle à l'Etat. Suivant l'état actuel des chofes, le Piémont produit les meilleurs organfins de l'Europe: ce n'eft pas que fes foyes foient plus parfaites; mais feulement les préparations meil-

meilleures. On fera voir dans l'ouvrage économique que l'on se propose de donner, que les soyes de Naples préparées, ainsi qu'on l'indiquera, seroient de meilleure qualité que celles du Piédmont.

Les cotons ne sont pas bien cultivés. Cette production dégenere tous les jours.

Quand on a le bonheur d'avoir une denrée unique qui ne croît pas dans les autres pays, & que les nations qui font valoir les arts sont obligées de se la procurer, il faut lui donner une attention particuliere, parce qu'à peu de fraix on peut avoir la préférence sur l'étranger, & par-là se donner une richesse qui n'est pas au pouvoir des autres nations de se procurer. La recolte des cotons dans le Royaume de Naples pourroit être plus considerable, & cette denrée d'un meilleur alloi. Cela tient à un petit nombre

bre de pratiques aiſées que chaque Menager peut mettre en uſage, ſans de grands fraix.

La culture des ſafrans a beaucoup diminué.

Cette culture étoit preſque particuliere au Royaume de Naples. Autrefois elle abondoit beaucoup, & occupoit un grand nombre de terres: les droits de ſortie qu'on y a mis, a fait qu'elle n'a pu ſoutenir la préférence dans les marchés étrangers; ce qui l'a faite tomber, & a reduit en friche un grand nombre de terres qui n'étoient propres qu'à cette culture. On parlera ailleurs de cette mauvaiſe adminiſtration des taxes ſur les exportations des premieres matieres, qui a fait plus de mal à l'agriculture générale, que les plus mauvaiſes pratiques uſitées juſques ici.

Celle des huiles pouvoit être plus considerable.

Depuis l'augmentation des arts, l'huile eſt devenue une denrée néceſſaire parmi les nations qui ſe livrent aux manufactures de laine: ainſi la nation qui abonde dans cette culture peut faire la loi aux autres: mais il faut pour cela la perfectionner. Par l'expoſition de Naples, & l'étendue de ſon terrain, je trouve qu'il pourroit y avoir deux millions de plus de pieds d'olivier, ſans que cette nouvelle branche d'agriculture gênât les autres. Elle eſt d'autant plus aiſée qu'elle n'a beſoin pour réuſſir que d'un petit nombre de manutentions aiſées qui n'expoſent pas à de grandes dépenſes.

Des

Des maladies épidemiques détruisent les bestiaux de la campagne, sans qu'on se soit appliqué jusqu'ici à chercher les remedes qui pourroient les guérir.

La guérison des bestiaux est la partie la plus intéressante de l'agriculture: sans elle les terres deviennent steriles & retombent en friche. Toutes les nations qui ont herché à se distinguer dans l'art de la culture, se sont d'abord perfectionnés dans cette connoissance. On verra les différens remedes qui conviennent aux différentes maladies des animaux, avec la maniere de les appliquer: elles sont nombreuses & méritent l'attention du cultivateur.

Enfin les inſtrumens propres à l'agriculture pratique ſont imparfaits en général. Ils ne répondent pas à ceux qu'on a établi dans les Etats où l'on a perfectionné cet art.

On n'a pû changer de pratiques ſur l'agriculture, ou ameliorer celles qui étoient imparfaites ſans imaginer des inſtrumens qui y ſoient propres. Ces inſtrumens ont facilité les productions & ont rendu l'agriculture floriſſante. On en trouve le nombre, la figure, & l'utilité pour chaque branche de culture pour laquelle ils ſont deſtinés, dans les excellens ouvrages qui ont été publiés par différens auteurs dans différéns Etats &c.

CHA-

CHAPITRE IX.

Qu'on peut ameliorer l'agriculture du Royaume de Naples.

LOrſque chez une nation, l'agriculture eſt tombée dans le deſordre & la confuſion, il ne vient point dans l'eſprit de la rétablir. Les obſtacles qui ſe préſentent en foule préviennent les réglemens. Parce que la réforme eſt difficile, on s'imagine qu'elle eſt impratiquable. Cependant l'Etat dégénere, & tout déperit parce qu'on ne repare rien.

Ce découragement fait plus de mal, que les meilleures loix ne peuvent produire du bien.

Il y avoit plus de mille ans que l'Europe languiſſoit dans cette prévention, lorſque quelques nations chercherent à franchir les bornes qu'elle leur avoit pré-

ſcrites. Elles jetterent des regards fixes ſur l'agriculture, & ſoudain on vit augmenter ſes productions. Il y a donc un état d'amélioration? je n'en cherche pas d'avantage. Ce qui s'eſt paſſé de nos jours chez quelques peuples en eſt une conviction. On peut ſe réfuſer aux raiſonnemens; mais il faut ſe rendre à l'expérience. Si une nation a acquis des connoiſſances dans cet art, une autre peut ſe les procurer; & il faut bien que cela ſoit ainſi, ſans quoi la terre auroit degéneré, & après une certaine révolution de ſiécles, le monde ſe trouveroit dans ſon premier état de nature.

Tout dépend de l'adminiſtration. Si ceux qui ſont à la tête du gouvernement économique ont des idées nettes ſur la branche du pouvoir, l'Etat ſe rétablira.

Le Royaume de Naples a cet avantage ſur les autres de l'Europe, que ſa poſi-

poſition & ſon étendue facilitent les moyens à cette réforme. Lorſqu'on veut rétablir l'agriculture dans un vaſte empire, les obſtacles naiſſent dans la proportion de grandeur: voilà pourquoi la France n'eſt pas auſſi cultivée qu'elle pourroit l'être, & que la Ruſſie ne le ſera jamais.

Dans un petit Etat on voit de près tous les vices qui gênent ſes productions, & il eſt d'autant plus aiſé de prévenir le mal qu'on peut apporter le remede juſques dans la ſource même.

Mais pour proceder avec quelque ordre, il faut des établiſſemens qui embraſſent toutes les parties de l'agriculture pratique.

CHAPITRE X.

Etablir une chambre d'agriculture.

ON avoit proposé à la France d'établir une chambre d'agriculture (*): comme cet établissement pourroit être d'une grande utilité au Royaume de Naples, je la propose ici sous le même plan, en prévenant le lecteur que je ne fais que copier cet Auteur.

„ Nous avons en France, dit-il, un „ conseil de commerce; pourquoi notre „ gouvernement n'en a-t-il point d'agri-„ culture; d'où vient même qu'il n'a „ pas commencé par-là ?

„ Le commerce ne s'exerce que sur „ les productions de la terre; il falloit „ donc d'abord fournir des moyens aux „ fu-

(*) Les intérêts de la France.

„ sujets d'augmenter les premieres ma„ tieres, puisque de leur nombre & de „ leur qualité dépend l'étendue du com„ merce.

„ Si l'on suit la conduite de nos Mi„ nistres depuis un siécle, on découvre „ que leurs soins ont plus tendu à aug„ menter les méthodes de subdiviser les „ matieres que d'en créér de nouvelles. „ Il eut fallu pour la prospérité de „ l'Etat que les traits de lumiere que „ ces grands hommes repandirent sur „ les Arts, eussent porté également sur „ l'agriculture.

„ La France étoit sur le chemin des „ richesses, encore un pas, & sa puis„ sance étoit affermie pour toûjours.

„ Cette chambre d'agriculture auroit „ pour objet la culture générale des ter„ res, comme celle du commerce a pour „ objet les progrès des manufactures, „ & l'avancement de l'industrie.

On

„ On pourroit la dresser à peu près „ sur le même plan de direction, le „ nombre infini de nos fabriques, & „ l'avantage prodigieux qu'elles ont sur „ celles de nos voisins depuis l'établis- „ sement de cette chambre, nous assu- „ rent d'avance des progrès de notre „ agriculture.

„ Ces arts dont on attribue commu- „ nement la perfection à notre génie ne „ doivent leur existance qu'aux ressorts „ cachés de nos ministres. Jusques-là „ tout avoit été desordre & confusion „ dans l'industrie; c'étoit le cahos de „ nôtre méchanique à qui le créateur „ Colbert donna une forme.

„ Après l'établissement de ce conseil, „ tout fut traité méthodiquement dans „ nôtre commerce. Un premier regle- „ ment servit de base à un second.

„ Dans le département des manufac- „ tures les qualités de laine pour chaque

„ éspe-

„ eſpece de fabrication furent determi-
„ nées: on fixa le nomare des fils des
„ chaînes, la longueur & la largeur des
„ draps fut décidée par un arrêt.

„ Chaque étoffe eut ſes reglemens par-
„ ticuliers rélatifs aux avantages qu'ils
„ pouvoient procurer à l'Etat.

„ On établit des inſpecteurs généraux
„ & particuliers dans chaque départe-
„ ment pour faire obſerver les loix:
„ on prononça des peines contre les in-
„ fracteurs des reglemens, & on pro-
„ mit des gratification & des récompen-
„ ſes à ceux qui ſe diſtingueroient dans
„ cette nouvelle partie des arts.

„ Des Statuts furent dreſſés, & on
„ vit ſe former en France un nouveau
„ code ſur l'induſtrie qui eût élevé la
„ Monarchie à la grandeur, ſi l'agricul-
„ ture avoit formé la baſe de l'édifice.

„ Pour donner plus de facilité à la
„ chambre d'agriculture, on diviſeroit
„ le

„ le continent de la Monarchie en qua-
„ rante quarre départemens qui auroient
„ chacun leur directeur particulier d'a-
„ griculture nommé par la dite chambre.

„ Chacun de ces directeurs feroit d'a-
„ bord chargé de donner dans le terme
„ d'un an & demi unemémoire détaillé
„ de l'état préfent de toutes les branches
„ générales & particulieres d'agricultu-
„ re de fon département.

„ Tous ces mémoires qui formeroient
„ un corps complèt de notre agricultu-
„ re, feroient remis à la Chambre pour
„ fervir de bafe à l'avenir à toutes les
„ opérations & deliberations qui fe
„ prendroient à l'avenir fur la culture.

„ L'ouverture de cette Chambre fe
„ feroit par l'inftruction générale de nos
„ laboureurs & nos campagnards fur
„ tout ce qui a du rapport à l'agricul-
„ ture.

„ On fait qu'ils n'ont pour toute
„ fcien-

„ ſcience de cultiver la terre qu'une rou-
„ tine qu'ils ſuivent aveuglement dé-
„ puis pluſieurs ſiécles.

„ Il eſt de fait que nos terres culti-
„ vées ne produiſent pas tant que cel-
„ les de nos voiſins, toute proportion
„ gardée de la bonté reſpective, & de
„ la différence des climats.

„ La premiere cauſe de la médiocrité
„ de nos recoltes eſt donc eſſentiellement
„ dans nôtre culture. Nous ne pouvons
„ rémedier à ce deſordre général qu'en
„ corrigeant la ſource; je veux dire qu'en
„ fourniſſant des moyens, & des lumie-
„ res à la plupart de nos laboureurs pour
„ augmenter par de nouvelles pratiques
„ les productions de la terre.

„ Mais l'inſtruction de cette ſorte
„ d'hommes demande une méthode par-
„ ticuliere & entierement oppoſée à
„ celles qu'on a pratiqué juſqu'ici.

„ En général en France nos payſans
„ n'en-

„ n'entendent pas le François, du moins
„ celui des livres. Nos Miſſionnaires qui
„ veulent leur expliquer l'Evangile, ſont
„ obligés de ſe ſervir de leur Idiome;
„ c'eſt-à-dire dans un jargon ou pâtois
„ qui varie au point dans chaque Pro-
„ vince, que nos payſans d'un certain
„ canton ne ſauroient abſolument ſe fai-
„ re entendre de ceux d'un autre; or ſi
„ les Pretres ne peuvent pas leur faire
„ comprendre la parole de Dieu, lorſ-
„ qu'ils la leur annoncent en François;
„ comment nos auteurs pourroient-ils
„ leur apprendre les nouvelles pratiques,
„ eux qui ſe piquent toûjours de par-
„ ler avec plus d'élégance que nos Miſ-
„ ſionnaires.

„ J'établis comme un fait certain que
„ ſur dix mille de nos petits laboureurs;
„ il n'y en a pas actuellement cent dans
„ le Royaume qui ſoient en état de rien
„ comprendre au ſavant *Traité ſur la*

„ cul-

„ *culture des terres*, ſuivant les princi-
„ pes de M. Tull donné au public par
„ M. Duhamel de l'Académie des ſcien-
„ ces. Tout au plus ce livre après avoir
„ ſervi d'ornement aux Bibliotheques
„ des curieux, a percé chez quelques
„ gentilshommes de la campagne qui
„ font une étude particuliere de l'agri-
„ culture.

„ Or ces ouvrages manquent toûjours
„ leur coup & deviennent inutiles à la
„ République, lorſqu'ils n'affectent pas
„ le gros de laboureurs, ſur qui eſt fon-
„ dé l'édifice de l'agriculture.

„ Que deux ou trois cents particuliers
„ tirent parti de l'agriculture, la Répu-
„ blique n'en deviendra pas plus riche,
„ ni l'agriculture générale plus floriſ-
ſante.

„ Qu'on n'allegue point l'Angleterre,
„ qui ſans donner d'inſtruction particu-
„ liere à ſes laboureurs eſt venue à bout
„ de

„ de rendre ſon agriculture floriſſante.
„ Au travers de la groſſiereté des cam-
„ pagnards anglois, on decouvre chez
„ eux un germe républicain, qui les
„ porte à diriger leurs travaux à l'a-
„ vantage général, au lieu que nos pay-
„ ſans n'apperçoivent jamais l'Etat; ils
„ ignorent juſqu'au nom de citoyen &
„ de République.

„ Le premier ſoin de la Chambre
„ d'agriculture autoriſée par le Roi ſe-
„ roit donc.

„ De charger tous les curés repandus
„ dans les campagnes du Royaume, de
„ traduire nos meilleurs livres d'agricul-
„ ture dans l'Idiome de chacune de leur
„ paroiſſes.

„ Après cette traduction, la Cham-
„ bre ordonneroit de faire imprimer ces
„ livres aux dépens des Provinces de
„ chaque département.

„ On les diſtribueroit gratis à tout
„ pau-

„ pauvre laboureur ou fermier qui n'au-
„ roit pas le moyen de les acheter: à
„ l'égard des payſans aiſés on les leur
„ diſtribueroit au prix de l'impreſſion.

„ Il faudroit retrancher de ces ouvra-
„ ges, les préfaces, les introductions,
„ les avant-propos; en un mot toutes
„ les ſuperfluités dont ils ſont remplis
„ pour ne dire préciſement que ce qui
„ eſt eſſentiel à l'agriculture des terres.

„ On reduiroit le corps général de
„ l'agriculture nouvelle, en préceptes
„ aiſés à comprendre & faciles à réte-
„ nir. La tête de nos payſans ne ſau-
„ roit contenir de longs détails: il leur
„ faut des maximes courtes qui s'arran-
„ gent facilement dans leur cerveau.

„ Tous les outils & nouvelles ma-
„ chines propres à augmenter les pro-
„ ductions de la terre ſeroient données
„ gratis aux pauvres laboureurs, & cet-
„ te dépenſe ſeroit à la charge des pro-

„ vinces ou de l'Etat lorſque les pro-
„ vinces déja ſurchargées n'en auroient
„ pas les moyens. Pourquoi non? l'Etat
„ donne bien des armes aux ſoldats pour
„ ſoutenir ou augmenter ſa puiſſance;
„ d'où vient ne donneroit-il pas des ar-
„ mes aux laboureurs pour l'enrichir?

„ Enſuite on viendroit aux expérien-
„ ces pratiques de la culture; car il ne
„ faudroit pas ſeulement inſtruire, mais
„ encore les encourager par les yeux.

„ La Chambre députeroit dans tous
„ les départemens, non pas des auteurs
„ ou des Académiciens, mais des cul-
„ tivateurs pratiques pour des expé-
„ riences d'agriculture ſur toute ſorte
„ de terrains devant des laboureurs qui
„ feroient chargés à leur tour de les
„ pratiquer devant des autres.

„ Ces expériences s'étendroient gé-
„ néralement ſur toutes les branches de
„ l'agriculture; depuis la préparation
„ de

„ de la terre de toutes sortes de semen-
„ ces plantations jusques à la derniere
„ maturité de ses productions.

„ Le Directeur de chaque départe-
„ ment auroit pour objet celui d'aug-
„ menter les différentes cultivations.
„ Toute l'agriculture de son départe-
„ ment rouleroit entierement sur lui.

„ L'autorité que lui donneroient les
„ lettres patentes de la Chambre d'agri-
„ culture autorisée par le Roi, le met-
„ troit en droit de demander à tous les
„ fermiers & colons de leur productions
„ & d'en faire changer l'ordre & la di-
„ rection au plus grand avantage de
„ l'Etat.

„ On determineroit d'après les experts
„ les plus habiles de chaque département
„ les terres propres à porter du bled,
„ & on les enregistreroit dans un grand
„ livre, qui seroit dressé pour cet effet
„ dans chaque communauté: défenses

„ étant faites à tout particulier ces ter-
„ res à toute culture.

„ Je n'ignore pas les objections qu'on
„ peut faire contre la nature de ces re-
„ glemens, qui paroît enfraindre la li-
„ berté que chaque citoyen a de faire
„ valoir ses terres comme il le juge à
„ propos; mais je réponds que tout re-
„ glement qui a pour objet l'avantage
„ général, est lui même un des fonde-
„ mens à la liberté.

„ D'ailleurs ce système ayant été ado-
„ pté pour les arts & les manufactu-
„ res sans occasionner le moindre mur-
„ mure de la part des citoyens; pour-
„ quoi ne pourroit-on pas l'étendre à
„ l'agriculture? La nourriture & l'ha-
„ billement ont des rapports analogues
„ entre eux.

„ Les reglemens économiques, comme
„ tous ceux qui regardent les intérêts
„ de la République, ont une pierre de
„ tou-

„ touche, qui eſt leur avantage, com-
„ biné par leurs inconvéniens.

„ Pour quelques pertes que feroit un
„ petit nombre de citoyens, quel profit
„ n'en réviendroit-il pas à l'Etat.

„ Quoiqu'il en ſoit, on ne doit pas
„ s'attendre à voir la culture de nos
„ terres portée à ſon plus haut degré
„ de perfection, lorſqu'il ſera permis aux
„ propriétaires des fonds de changer
„ quand il leur plaira; une piece de ter-
„ re qui portoit auparavant des grains,
„ en vignes, & de convertir en ver-
„ ger un champ labourable.

„ Tandis que nous n'aurons pas des
„ réglemens qui embraſſent cet objet,
„ cette partie de l'adminiſtration ſera
„ toûjours dans le cahos.

„ Avec un terrain immenſe, nous ne
„ récueillons pas aſſez du bled pour nô-
„ tre ſubſiſtance, cela provient de ce
„ que nous n'avons point de direction

„ dans l'économie générale de nos terres.
„ Chacun des Directeurs rendroit tous „ les ans un compte exact à la Chambre d'agriculture de l'état actuel des „ productions, c'est-à-dire,
„ Du nombre d'arpens de terres qui „ auroient été labourées pendant la présente année.
„ De la quantité de ceux qui auroient „ reposé & des nouvelles terres qui auroient reposé.
„ De toutes les espéces de sémences „ qui auroient été jettées en terre.
„ Du nombre des pieds d'arbres élévés.
„ Ce directeur donneroit aussi un état „ des vignes qu'on auroit plantées, & „ de celles qu'on auroit arrachées, de „ la récolte des grains, des légumes, „ des fruits, des huiles, des laines, des „ soyes, des vins, suivant l'ordre de „ chaque récolte. Du nombre des la-
„ bou-

„ boureurs qui auroient été employés „ à la campagne pendant cette année, „ de la somme totale de leurs journées „ par départemens des villes, villages, „ bourgs, hameaux; du nombre de leur „ mariages, un état de leurs enfans, „ des morts, ou vivans; du nombre „ des bestiaux, espèce par espèce, de „ leur propagation; de ceux qu'on a „ consommé dans les boucheries pendant „ cette année; de ceux qui sont morts „ de maladie à la campagne, & de ceux „ qui sont en vie. Un état général de „ la consommation des denrées, & un „ en particulier de celle des grains, com„ me froment, seigle, orge, avoines, &c.

„ Une liste des nouvelles fermes qui „ se sont formées à la campagne, & de „ de celles qui ont déperi.

„ Ce seroit sur tous ces mémoires que „ la Chambre dirigeroit ses opérations „ sur l'agriculture de l'année présente.

„ Mais tous ces soins & cette vigi-
„ lance seroient assez inutiles, sans l'é-
„ mulation que doivent exciter les re-
„ compenses. Nous leur devons le ré-
„ tablissement de nos arts. Nous leur
„ devons aussi les progrès de l'agricul-
„ ture; c'est le seul moyen qui nous
„ reste pour la rendre florissante.

„ Il faudroit que la Chambre établît
„ des prix proportionnés aux avantages
„ que les particuliers procureroient à
„ l'Etat par leurs nouveaux soins à aug-
„ menter la culture.

„ On donneroit donc une gratifica-
„ tion ou un prix au laboureur qui dé-
„ fricheroit un certain nombre d'arpens
„ de terre. Cette gratification seroit re-
„ lative à la difficulté du terrain, ainsi
„ que de celle de sa position, & de la
„ nature de la denrée que sa culture
„ produiroit: voici ceux qui mériteroient
„ une récompense.

„ Ce-

„ Celui qui feroit produire une va-
„ leur quelconque à une portion de terre
„ qui n'en donneroit aucune aupara-
„ vant.

„ Celui qui deffecheroit un étang, un
„ marais, qu'on convertiroit enfuite en
„ champ.

„ Celui qui changeroit une forêt, ou
„ quelque partie de terre inculte en
„ champ labourable.

„ Celui qui brûleroit plus de bruyeres
„ dans certains terrains afin de les re-
„ duire en culture.

„ Celui qui détruiroit plus d'arpens
„ de terres landes.

„ Celui qui auroit mis en enclos quel-
„ que portion de terrain qui étoit au-
„ paravant en commun.

Celui qui découvriroit une méthode
de labourer la terre à moins de fraix que
„ toutes celles qui ont été pratiquées
„ jufques ici.

„ Celui

„ Celui qui trouveroit un moyen de
„ garantir nos récoltes des insectes aux-
„ quels elles sont exposées dans une in-
„ finité de cantons.

„ Celui qui pourroit avec moins de
„ travail dépouiller nos champs des mau-
„ vaises herbes qui étouffent nos récoltes.

„ Celui qui auroit semé un plus grand
„ nombre d'arpens de terre qu'il ne fai-
„ soit avant l'établissement de la Cham-
„ bre d'agriculture.

„ Celui qui auroit une plus belle ré-
„ colte, proportion gardée de la bonté
„ & de l'étendue de son terrain.

„ Celui qui planteroit plus d'arbres
„ dans les cantons qui manqueroient de
„ bois.

„ Celui qui en abattroit d'avantage,
„ dans ceux qui en auroient trop.

„ Celui qui trouveroit le secret de
„ conserver long-tems les grains après la
„ récolte dans les pays humides.

„ Celui

„ Celui qui les garantiroit des papil-
„ lons dans les endroits qui font trop
„ fecs.

„ Celui qui auroit les plus nombreux
„ troupeaux dans les cantons où leur
„ fubfiftance ne feroit pas un obftacle à la
„ culture des grains.

„ Celui qui récueilleroit plus d'huile
„ dans les départemens des cantons où
„ les oliviers ne feroient pas un obftacle
„ à la culture des champs.

„ Celui qui nourriroit plus de vers à
„ foye.

„ Celui à qui les vers à foye produi-
„ roient d'avantage.

„ Celui qui trouveroit le fecret de
„ guérir certaines maladies épidemiques
„ qui attaquent nos laboureurs à la
„ campagne.

„ Celui qui trouveroit des remedes
„ pour les maladies des animaux propres
„ au travail de la campagne.

Tous

Tous ces articles de réforme & d'amélioration conviennent au Royaume de Naples; il y en a même qui lui font plus particuliers qu'à la France, parce que généralement fes terres font meilleures.

CAPITRE XI.

Difcours fur la population en général

AU renouvellement des arts, l'émulation ayant cherché à perfectionner les connoiffances qui fervent à diftinguer les fiécles éclairés, le Gouvernement économique entra dans le plan du favoir.

On jetta les yeux fur la population moderne, on rapprocha les différens âges de la terre, & après plufieurs états de comparaifon, on trouva que notre monde avoit beaucoup dégéneré de l'ancien; mais cette découverte fe borna là.

Une foule de grands hommes avoit déja percé le voile des sciences de spéculation, mais lorsqu'ils vinrent à la génération de l'espèce humaine, le génie leur manqua; c'est qu'ils commençoient une carriere nouvelle.

L'esprit n'étoit pas sans ressources à l'égard des autres connoissances. Les anciens avoient laissé sur la terre des traces de savoir. Les routes étoient frayées il n'y avoit qu'à les suivre; mais la population étoit entierement isolée; c'étoit un labirinthe qui n'avoit point de fil. Tout avoit dégéneré dans la propagation de l'espece humaine jusques à ses principes.

Les causes de génération n'étoient plus les mêmes. La pauvreté avoit contribué autrefois à former de grands peuples; chez nous la privation des richesses éteint jusqu'aux germes de l'humanité.

Le Paganisme n'admettoit aucun état

où il fût défendu aux hommes de peupler. Tous les citoyens avoient droit au mariage. Ceux qui ne donnoient pas des enfans à la République étoient régardés avec indignation.

Le Chriſtianiſme ſe conduiſit par d'autres vuës; il permit le célibat & cela même nous rendit inférieurs en nombre aux anciens, parce que des millions d'hommes diſparurent de deſſus la terre avec toute leur poſtérité.

Le deſpotiſme qui avoit fait tant de ravages à la population des anciens, en fit de plus grands à celle des modernes.

La lumiere du ſiécle étoit impuiſſante contre ce vice de dépopulation. Les ſavans ne pouvoient pas dire aux Souverains, ne ſoyez pas ſi abſolus, rendez nous plus libres, afin que nous vous rendions plus puiſſans: c'eſt un langage qui s'eſt perdu depuis long tems à la cour, & que les Rois ne ſont plus accoûtumés d'entendre. On

On se contenta pendant long-tems de conjecturer sur cette branche de l'administration politique.

M. Melon fut le premier (*), pour m'exprimer ainsi, qui frappa à la porte de la population, mais il ne l'ouvrit pas.

Après lui M. David Humes homme profond & d'un grand détail l'entrouvrit un peu.

Ces deux Auteurs ayant frayé un chemin sur cette matiere, on écrivit beaucoup sur la population. Comme les autres sciences étoient déjà usées; & que celle-ci paroissoit toute neuve, on s'y livra d'autant plus volontiers que les gouvernemens sembloient la proteger.

Les plus sensés de ces écrivains établirent pour causes de la dépopulation gé-

(*) Avant lui on avoit publié en France, & en Angleterre plusieurs ouvrages sur l'augmentation des hommes, mais aucun ne traitoit directement de la population.

générale, *le célibat*, *l'extention du Clergé*, *les nombreuses armées*; *les Colonies*, *la navigation*, *les combats*, *les guerres*, *les batailles*, *les pestes*, *les famines*, *les massacres*, & autres fleaux qui détruisent l'espece humaine. Tout cela paroissoit bien raisonnable, mais il n'étoit plus nouveau: on avoit lû les mêmes choses dans plusieurs livres.

Un Auteur pour se distinguer des autres, entreprit de prouver tout le contraire: & comme il lui falloit un grand nom, il prit celui de l'*ami des hommes*. Son texte sur la population, fut la dépopulation même, c'est-à-dire,

1. Que le célibat peuploit les Etats.

2. Que les moines contribuoient à rendre fécond le germe de la génération.

3. Que la perte de cent mille soldats dans une bataille ne diminuoit point le nombre des hommes.

4. Que pour avoir beaucoup d'habi-

tans

tans dans un Etat, il falloit y tuer beaucoup du monde &c.

Les autres Ecrivains économiques avoient consideré la fin de la vie, comme le dernier terme de la mort, celui-ci considera la mort comme le premier terme de la vie.

Comme cet ouvrage a seduit beaucoup de gens, tant par la maniere dont il est écrit, que par le caractere de l'auteur, j'en examinerai ici quelques fragmens.

M. de Mirabeau qui est cet ami des hommes prétend qu'une des causes de la dépopulation est *la trop grande consommation d'un petit nombre d'habitans, qui seche dans sa racine le germe des nouveaux citoyens.*

Je voudrois bien savoir comment cette opération physique de la nature se fait, & par quel moyen celui qui est à naître est retenu dans le néant par celui qui est né.

Il ſuit de cet axiome que celui qui a une table très-abondante, mange pluſieurs hommes dans un repas.

En ce cas on pourroit repondre à cet auteur qu'il y a long-tems que le monde ſeroit fini; car les Romains, qui ſur la fin de la République conſommoient tant, auroient devoré tous les hommes.

Selon ſes calculs, une ſociété composée de vingt millions d'individus & qui auroit vingt millions de rations de ſubſiſtance, devroit ſe maintenir dans la proportion de celles-ci; car ſi un million de ces individus conſommoit cinq millions de ces rations, la ſociété générale diminueroit d'un quart, parce que cinq millions n'auroient plus de quoi vivre. Il eſt impoſſible de rêver plus profondement ſur la génération humaine.

Il eſt vrai, que quelques Souverains firent des loix ſomptuaires pour fixer

le

le nombre des plats qu'un chacun devoit avoir à sa table; mais ce ne fut pas dans cet esprit.

Il ajoute qu'un homme ne sauroit venir au monde, sans qu'un autre meure, à moins qu'il ne survienne quelque substance étrangere pour lui donner à vivre; car dans ce cas il peut être permis au premier de naître, & au second de ne pas mourir, parce que la nouvelle substance étrangere les arrange tous les deux.

Il va plus loin à l'égard des animaux: il établit qu'on ne sauroit introduire un cheval dans un Etat, sans qu'il ne tue quatre hommes au moins.

En ce cas, on peut prédire d'avance la dépopulation générale de l'Europe; car les chevaux Danois qu'on a introduits par tout pour l'usage des carosses tueront tous ses habitans.

J'ai déjà dit qu'il avoit avancé que

les guerres, les pestes, les famines, ne nuisent point à la génération ; c'est-à-dire, que la diminution des hommes n'influoit pas sur la population.

Ce qu'il ajoute est encore plus nouveaux que les célibataires, & les moines sont la source d'une grande population, parce que consommant peu, ils laissent plus de place de subsistance aux autres.

Mais pourquoi citer les célibataires si ce principe de propagation étoit fondé, la derniere classe des citoyens qui en général dépense moins que les moines, & qui est immense par-tout, donneroit une telle activité à la génération, que tous les Etats regorgeroient d'habitans.

Le Royaume de Naples sur-tout seroit extrêmement peuplé ; car outre qu'il est rempli de moines, il a plus de cinq cents mille habitans qui ne consomment

des denrées que pour la valeur de quatre sols tournois par jour. Ce peuple laisse donc bien de places de subsistance vacantes; le mal est qu'elles ne sont jamais remplies.

Il s'ensuivroit de ses principes, que la nation qui mourroit de faim seroit la plus peuplée de l'Europe.

Mais quand ce qu'il avance sur les célibataires seroit vrai de droit, il ne le seroit pas de fait. Il est évident, que le clergé en total dépense plus qu'un pareil nombre de citoyens du tiers état.

Il cite une Abbaye, qui avec six mille livres tournois pourvoyoit à l'entrétien de quarante Religieux ou domestiques. C'est déja beaucoup; car la répartition de cette dépense vient à cent cinquante livres par tête: or il est démontré que dans un Etat composé de douze millions d'habitans; il y en a un tiers qui ne dépense pas tant. On voit que

cet habile économe n'eſt pas au fait de la ſubſiſtance générale, & qu'il a plus imaginé qu'il n'a lu.

Lorſqu'on avance un raiſonnement, il faut l'établir ſur des principes généraux & non ſur des cas particuliers. On pourroit bien me prouver que cinquante curés de village dépenſent moins que vingt financiers; mais je prouverois auſſi à mon tour que dix Evêques depenſent plus que cent ſéculiers.

Il convient que les moines contribuent à la population, pourvu toutefois que l'agriculture ne diminue point; & comme ne diminueroit-elle pas? le travail de la terre eſt toûjours rélatif au nombre des bras qui la font valoir: lorſqu'un grand nombre de bras ſe croiſent d'eux mêmes, il faut que les productions diminuent.

Il eſt clair que les moines dépeuplent un Etat; non pas ſeulement à cauſe qu'ils

qu'ils ne donnent point d'enfans à la République; mais parce qu'ils ne contribuent point à cette mésure de subsistance dont ils sont eux mêmes partie. Il faut que les laboureurs les nourrissent, & que les artistes les habillent: voilà déja un double employ. Il faut que l'Etat aye des hommes exprès qui pourvoyent à leur entretien, & que ces hommes n'ayent autre chose à faire qu'à leur fournir leurs besoins.

Qu'importe que les moines par leur économie laissent des places vuides de subsistance, s'ils forment eux-mêmes un vuide dans le travail de cette même subsistance; c'est-à-dire la diminuent relativement?

Cependant je croirois manquer à l'estime que l'on doit avoir pour les gens de mérite, si je ne rendois ici la justice qui est due à cet Auteur. Son livre est rempli d'ailleurs de traits de lumiere qui

feroient honneur aux Miniſtres les plus célebres. Les fautes même qu'on lui reproche partent d'une vaſte imagination qui voudroit ramener tout à des principes.

Ceux qui dans la théorie du nombre des hommes ſe ſont moins éloignés de notions communes n'ont pas mieux rencontré.

On lit dans tous les livres d'économie que *la ſubſiſtance eſt la meſure de la population*, & ceci eſt très-exact dans un ſens. La terre eſt la mere nourice du genre humain: ſes ſucs alimentaires donnent la vie à la génération; mais il faut que cette meſure ſoit liée avec d'autres cauſes de population, ſans quoi elle ceſſe d'en être une.

Ce ne ſont pas toûjours les continens les plus fertiles où la population eſt plus nombreuſe. Il y a des pays qui regorgent de denrées, & qui n'ont preſque point d'habitans.

Le

Le Comtat d'Avignon & en général les Etats du Pape produisent de tout excepté des hommes.

L'angleterre a augmenté sa mesure de subsistance cinq fois au de-là du nombre de ses habitans, (*) & on ne voit pas cependant que sa population en ait reçu aucun accroissement. Ses Auteurs se plaignent au contraire qu'elle a diminué.

D'un autre côté on voit des Etats où il n'y a presque point de mesure locale de subsistance, & cépendant la population y est grande.

La Suisse qui a peu de denrées, a beaucoup d'habitans.

Ces noms de mesure de subsistance, de population, selon l'idée que l'on en a communément, ne fixent l'imagination que parce qu'on ne les approfondit pas. Si chaque citoyen avoit une portion

(*) Dans les bonnes années on récueille de bled pour cinq ans.

tion de terre d'où il tirât l'aliment, les mesures de subsistances particulieres pourroient augmenter la générale; mais pour un citoyen qui vit sur son champ, il y en a mille qui vivent sur celui des autres. Une seule classe se livre à l'agriculture: toutes les autres sont pensionnaires de celle-ci. C'est un trafic qui s'établit entre ceux qui fournissent les besoins physiques, & ceux qui le payent. Pour que ce commerce subsiste, il faut qu'il y ait une proportion relative entre le prix des denrées, & ceux qui les achetent.

La terre ne produit point d'elle même. Il faut une dépense quelconque pour la faire valoir. Sa fécondité est toûjours dans la proportion du travail: c'est ce travail que le consommateur doit payer. Si la recolte est extrémement fertile, le cultivateur trouve à peine ses fraix, parce que le prix des denrées qui se regle toû-

jours

jours sur celui de l'abondance, diminue dans cette proportion. Il en suit le même inconvenient lorsqu'elle est très-sterile. Il est donc de l'intérêt commun d'entretenir cette mesure dans une sorte de balance : c'est sans doute ce qui fait que les différentes sociétés se maintiennent depuis plusieurs siécles dans le même degré de population.

Je comparerois volontiers la subsistance générale à un grand repas qu'un citoyen donne où le nombre des convives est determiné ; s'il en survient plusieurs autres au moment qu'on va se mettre à table, on n'augmente pas le nombre des mets ; s'ils ne viennent pas tous, on ne les diminue point.

Dans le tems d'une disette où la mesure commune est moindre, on fait avec une petite recolte, comme on avoit fait auparavant avec une grande.

Ceux qui ont consideré le luxe, comme

me une des premieres causes de la population, n'ont pas été plus heureux.

M. de Montesquieu les met au rang des choses qui contribuent à augmenter le nombre des hommes. Il se fonde sur ce que depuis la corruption des loix, c'est le seul moyen qui reste pour faire rentrer les richesses dans la circulation générale. Mais ce grand génie qui ne distingue les hommes que par la forme de leur gouvernement, en ne mettant de la vertu que dans les Républiques, semble ne faire exister le reste du monde que par des vices. Cependant il ne peut point se dissimuler les inconveniens qui naissent du luxe. „ Ceux qui excellent dans une „ profession, (*) dit-il, mettent à leur „ art le prix qu'ils veulent: les plus pe„ tits talens suivent cet exemple; il n'y „ a plus d'harmonie entre les moyens „ & les besoins.

Mais

(*) Esprit des loix.

Mais quoiqu'il convienne de la nécessité du luxe dans les Etats gouvernés par un seul, un instant après il semble détruire lui même ce principe. „ Je conclus de ceci, ajoute-t-il, que les Républiques finissent par le luxe, & les Monarchies par la pauvreté. Il est donc destructif de ce gouvernement, comme des autres.

Le luxe seroit tolerable, & pourroit peut-être produire les effets qu'on lui donne, si l'on pouvoit le retenir dans des bornes; mais il n'est pas plûtôt établi qu'il devient excessif; & alors au lieu de contribuer à la génération, il diminue le nombre des hommes, parce qu'il fait perdre l'équilibre aux classes d'où dépend la population, en diminuant celles de premier besoin, pour augmenter celles de superflu.

Les raisonnemens sont inutiles où les faits parlent. On peut démontrer par le

corps

corps entier de l'histoire, que le luxe dépeupla tous les Empires du monde; or si ces premiers Etats qui avoient des loix admirables, où le nombre d'hommes augmentoit dans la proportion de la liberté politique; que ne devons nous pas attendre de la foiblesse de nos gouvernemens?

Quelques uns ont dit que pour donner plus d'activité aux ressorts de la propagation, il falloit encourager les connoissances & le savoir. Je ne le crois pas. Le rafinement de l'esprit augmente le feu des passions, & leur violence retarde les progrès de la génération. La nature est lente, elle marche à pas comptés, tout ce qui précipite son mouvement arrête ses opérations.

Les nations barbares étoient plus peuplées que les nations civilisées: la Gaule moderne n'est plus qu'un desert en comparaison de la Gaule ancienne. Ces peu-

peuples qui ne connoiſſoient point les ſciences n'avoient qu'un objet après la guerre, qui étoit de peupler leur eſpece, & de laiſſer après eux une nombreuſe génération. Ils ne tiroient pas cette émulation de l'Etat politique à peine avoient-ils une forme de gouvernement. Si les connoiſſances & les arts contribuoient à la génération, aucun ſiecle n'eût été plus peuplé que celui d'Auguſte; cependant cet Empereur ne ſe plaignit de rien tant que du petit nombre de citoyens. Il reprocha ſouvent lui même aux ſavans l'éloignement qu'ils avoient pour le mariage. Ceux qui ſe deſtinoient volontairement au célibat, étoient privés de certains employs militaires & civils. Il accorda des honneurs & des récompenſes à ceux qui avoient un plus grand nombre d'enfans. Jamais Prince ne fit plus de reglemens ſur cette branche d'adminiſtration. On

trou-

trouve de lui un Code entier sur la population. Tout cela prouve que l'encouragement des arts n'influe point sur l'espece humaine, & que le nombre des livres n'augmentoit point celui des hommes.

Le grand promoteur des arts, savoir du dernier siécle Louis XIV. qui alloit deterrer les gens de lettres des autres nations pour leur accorder des pensions; donna un autre génie à la France; mais il ne lui donna pas des habitans. Il multiplia les savans sans multiplier les François. On pourroit même croire qu'il les diminua.

La revolution qui se fit dans l'esprit humain changea les mœurs & les manieres de la nation: il se forma un certain goût, un je ne sai quel rafinement qui affoiblit la propagation. Cela se découvre dans les Romans qui sont une image du genie du siécle. Pour l'ordinaire,

ce n'eſt qu'au ſixieme volume, que l'héroiſme qui en fait les honneurs ſe livre dans les bras de l'hymen: ce n'eſt que lorſque ſes ſentimens ſont uſés, qu'elle donne un enfant à la République. Souvent même elle dévient valetudinaire, & ne lui en donne point, parce que la violence de ſa paſſion qui a affoibli ſon corps l'a rendue ſtérile.

Les Turcs ſans génie pour les ſciences, & à qui il eſt défendu par une loi expreſſe d'avoir de l'eſprit, (*) peuplent davantage que dans les pays où les Académies fleuriſſent.

Le luxe du ſerrail gêne la propagation, ſans quoi ce peuple ſeroit extrémement peuplé.

D'ailleurs comme un Muſulman peut avoir un grand nombre de concubines, il faut qu'un grand nombre de Muſul-

(*) Mahomet défendit l'Imprimerie.

mans en ſoit privé: Ce ne ſont pas les hommes qui manquent à l'état politique de cet Empire; ce ſont les femmes.

Les Allemans, qui autrefois ne ſe piquoient pas beaucoup de ſavoir, peuploient beaucoup; depuis qu'ils commencent à avoir de l'eſprit, ils ne ſont pas tant d'enfans.

L'inconvenient des ſciences, c'eſt qu'elles remuent l'immagination ſans la fixer. On va toûjours ſans jamais rencontrer de terme. Une premiere branche des connoiſſances mene à une ſeconde; celle-ci conduit à une troiſieme, & lorſqu'on eſt au bout, l'eſprit découvre de loin un pays immenſe à parcourir. La vie eſt courte; on meurt ſur le chemin du ſavoir. Cependant les demi ſavans qui ſe multiplient déſolent l'Etat: les diſputes naiſſent de toutes parts. Le Prince que je viens de citer, n'eut pas plûtôt encouragé les Arts libéraux q'on

vit

vit naître des guerres littéraires plus dangereuſes que celles du canon, parceque celles-ci finiſſent ſouvent avec la victoire, au lieu que celles-là ſont toûjours plus violentes après la défaite.

Le clergé, qui juſques-là n'avoit eu que de l'ambition, ayant commencé à avoir de l'éſprit ſuſcita des querelles ſcolaſtiques. La France accablée ſous le poids de ſes troubles domeſtiques fut encore agitée par la *predeſtination & la grace efficace*. On tint ſouvent des Conſeils d'Etat pour mettre fin aux diſputes théologiques, qui par-là n'en dévenoient que plus vives. L'eſprit de parti qui porte par tout le trouble & la confuſion, déſola la Monarchie. Les corps les plus reſpectables prirent parti dans cette guerre de plume. Le conſeil du Roi en fut infecté. Les Courtiſans qui ne connoiſſoient ni *Janſenius* ni *Molina* firent ſemblant de les connoître, &

difputoient avec ardeur fur des matieres qu'ils n'entendoient pas.

Le champ de bataille étoit dans de gros volumes qui s'imprimoient à Paris où l'on y donnoit des batailles rangées, tandis qu'on efcarmouchoit dans les provinces par détachement.

Cependant ces divifions qui s'élevoient de toutes parts troubloient l'ordre civil & gênoient de mille manieres la propagation; car quoique les hommes ayent en eux un panchant naturel de perpetuer leur efpece, les caufes fecondes gênent la génération de mille manieres. Il ne faut fouvent qu'une nouvelle tournure dans l'efprit, pourqu'un homme ne laiffe aucune pofterité après lui.

On pourroit conjecturer de ceci que la vie fpéculativue des favans n'eft pas propre à former cette matiere qui fert à la génération de l'efpece. Il fe fait de diffipation des efprits animaux. Cela fe

de-

découvre en général à l'air extenué des Savans.

Si on vouloit peupler une île déserte & qu'on l'envoyât habiter par des Voltaires, & des Rousseaux, on y verroit bientôt la fin du monde.

Enfin les causes morales ayant fait decliner le monde, on mit le physique au rang des choses qui favorisoient la génération. La température de l'air, & la douceur du climat ont paru aux auteurs économes autant de germes de population; mais il est clair qu'encore ici ils se sont trompés.

Si on divise la terre en plusieurs parties différentes, on trouvera que dans les pays les plus sains, il n'y croît guere que des arbres, au lieu que dans les maladifs, il y naît beaucoup d'hommes.

La Hollande peut servir d'exemple: la mauvaise influence de son ciel gêne si peu sa population, qu'elle est, rélative-

ment à l'étendue de fon continent, une des plus fécondes de l'Europe.

Le ciel d'Angleterre qui n'eft pas plus heureux, ne met aucun obftacle à fa population; peut-être même qu'il excite la génération: un tems fombre & tenébreux fixe les hommes au travail. L'intempérie de l'air qui les retient dans les maifons, augmente les branches de l'induftrie, & celle-ci multiplie le nombre des mariages.

Le Portugal où tous les malades de l'Europe abordent pour recouvrer la fanté avec la vie, n'eft point peuplé.

Le Royaume de Grenade en Efpagne eft dans le même cas.

Il s'en faut bien que l'Italie, & les autres Etats du midi de l'Europe foient auffi peuplés que leur phyfique leur permettroit de l'être, tandis que les pays inhabitables du Nord font très-habités &c.

Le

Le mot de population, comme je l'ai dit au commencement de cet essai, est dans la bouche de tout le monde; le mal est qu'on n'en a pas une juste idée.

Je voudrois, une fois pour toutes, qu'on remontât à des principes, & que sur une matiere aussi importante, on ne s'égarât pas toûjours.

Ceux qui écrivent sur cette branche de l'administration ne pensent qu'à augmenter la population, sans chercher à multiplier le nombre des citoyens; & c'est parce qu'il ne naît que des hommes, que les Etats, (quoi qu'on en dise) en sont surchargés.

Ce n'est pas l'immense population qui constitue la puissance. Alexandre fit la conquête du monde avec une poignée de soldats.

Rome avec un petit nombre de citoyens fut plus forte que lorsqu'elle put disposer de cent millions de bras.

La Chine dépuis trois mille ans eſt une preuve convaincante de ceci. La nature y eſt ſi féconde, qu'on eſt obligé d'arrétêr les progrès de la génération, ſans quoi les hommes ſe dévoreroient.

Il faut que le gouvernement fixe continuellement ſa vue vers la terre. Si ſes Magiſtrats ceſſoient un moment de détourner les yeux ſur les productions, la Chine ſeroit perdue.

L'adminiſtration Chinoiſe n'a qu'une affaire, qui eſt celle de veiller à la ſubſiſtance de ſes habitans: de-là cette ſuite de loix ſur l'agriculture.

Il faut que les différentes parties du corps politique ſe balancent, & ſe tiennent en équilibre. Si l'une prend trop ſur l'autre, l'affoibliſſement ſe communique à toutes. Il ne ſuffit pas que l'Empire ſoit grand: plus il eſt immenſe, moins il eſt puiſſant. Les Géants ſont moins forts en général que les hommes

d'une

d'une taille ordinaire: c'eſt que la conſtruction de leur corps n'eſt pas géometrique. Les parties ſolides ne tirent pas aſſez de force des fluides. Le ſang a trop de chemin à faire pour arriver au cœur.

La Chine entiérement livrée aux arts, & à l'agriculture, s'affoiblit par l'endroit même qui la rend floriſſante; c'eſt qu'en y occupant trop de bras, elle anéantit les vertus militaires, ſans leſquelles un Empire touche toûjours au moment de ſa ruine.

Pour que ſon état politique fût dans ſa vigueur, il lui faudroit dix millions de ſoldats: or ſi on levoit une telle milice dans l'Empire, le Gouvernement civil periroit d'abord; ainſi cet Etat le plus peuplé de l'Univers eſt le plus foible du monde: voilà ce qui explique comment les Tartares firent la conquête de la Chine. Il fut aiſé à un petit nombre de ſoldats de vaincre beaucoup de laboureurs.

L'avan-

L'avantage de la population n'eſt pas dans le nombre des hommes, il eſt dans la proportion de la grandeur d'un Etat, comparé à un autre Etat rélativement à leur génération.

La France a environ ſeize millions d'habitans. L'Angleterre (*) en a ſept millions. Ces deux états ſont en proportion rélative de population, & par conſéquant de force.

Quand la France auroit trente deux millions d'habitans, & l'Angleterre quatorze, cette augmentation n'ajouteroit rien à leur puiſſance.

On peut dire le même de l'Allemagne comparée à la France, qui, ſi elle avoit ſoixante millions de ſujets, & la France cinquante quatre; c'eſt-à-dire trois fois plus que l'un & l'autre n'en poſſedent,

(*) Y compris les trois Royaumes.

dent, les deux nations ne feroient pas plus fortes, parce que dans cette augmentation d'hommes, elles auroient leur proportion géometrique rélativement à l'étendue de leur continent.

On peut comparer la population au numeraire. Quand il eſt en petite quantité, il produit le même effet que lorſqu'il eſt plus abondant. Avant la découverte des nouveaux mondes, on faiſoit avec un million, ce qu'on ne fait aujourd'hui qu'avec vingt deux. C'eſt que leurs mines ont produit vingt deux fois plus d'or & d'argent qu'il y en avoit alors en Europe.

Dans deux Etats d'une étendue médiocre, une grande affaire eſt décidée par deux petites armées.

Il eſt très-indifférent en ſoi que l'Europe

rope ait cinq cents millions d'habitans, ou ſeulement cént millions, lorſque les différentes branches de population ſont rélatives aux nations qui les compoſent; à moins qu'on ne veuille que le plus grand nombre d'hommes répandus ſur la ſurface de la terre ne ſerve au ſpectacle de l'Univers.

La population eſt un point imperceptible, eu égard à l'immenſité du Globe. Si l'on meſure l'étendue de l'univers, & que l'on calcule chaque partie par le nombre de ſes habitans; on trouvera qu'il y a à peine un homme par cent lieues carrées. La terre eſt remplie de déſerts. Il y a des pays où l'on parcourt des eſpaces infinies ſans rencontrer un ſeul mortel. L'on trouve des continens où l'on eſt obbligé de faire deux mille lieües,

avant

(*) avant de trouver une Ville un peu considérable.

Je ne dis point qu'il ne faille pas encourager la génération. Elle a des branches qui ont dégénéré. Plusieurs Etats ont perdu cette proportion rélative dont on vient de parler.

On a vu au commencement de ce discours, que cette théorie des hommes étoit devenue fort à la mode.

Il faut voir les Auteurs décrire les avantages d'une nombreuse société. Plus une nation abonde en hommes, disent-ils, moins elle est exposée aux vicissitudes de la fortune; moins elle craint, plus elle est heureuse, plus elle est riche, plus elle est puissante &c. Tout ceci est exact; mais cette félicité dont on donne une si magnifique idée n'est que dans les livres. Tan-

(*) De Petesbourg à la premiere Ville de la Chine.

Tandis que l'agriculture ſera ſans encouragement, que les terres ne produiront preſque point; que les campagnes manqueront de laboureurs; que les colons ſeront ſurchargés de taxes & d'impôts; que le célibat étouffera le germe de la population; qu'il ſera permis à des millions d'hommes de mourir avec toute leur poſterité; que les hommes ne ſeront pas à une diſtance géometrique les uns des autres; que les Capitales ſeront des Royaumes, & les Royaumes ſeront des déſerts, on écrira en vain ſur cette premiere branche de pouvoir.

Tous ces plans de population qu'on lit dans les ouvrages ne ſont bons qu'à ſatisfaire l'eſprit ſans donner un ſeul mortel au genre humain.

A quoi ſert en effet aux Auteurs d'écrire, ſi les Gouvernemens n'agiſſent point? La population ne dépend pas de quel-

quelques vagues ſpéculations. Il faut des réglemens préliminaires, qui dirigent la nature juſques dans ſes principes.

Des acteurs étrangers à une piece ne feroient qu'embarraſſer la ſcene. Voilà l'hiſtoire de notre population. Une foule d'individus qui n'ont point de rôle, ne font que troubler la ſcène du monde.

C'eſt à la politique, pour m'exprimer ainſi, à étager la ſociété; il faut que l'adminiſtration regle par avance le ſort des mortels, afin que chaque homme en naiſſant ſe trouve à ſa place. (*)

Il faut que le nombre des laboureurs ſoit rélatif à celui des ſoldats; que ceux-ci ne gênent point les artiſtes; que l'induſtrie, le commerce, la navigation, ſe balancent, & que ce même équilibre ſe

(*) Il y auroit beaucoup à dire ſur cette matiere; je me bornerai à cette réflexion.

ſe trouve dans les autres claſſes. Sans cette balance, qui peut ſeule établir une repartition géometrique dans toutes les branches de la population; plus il y aura des hommes dans un Etat, & plus il ſera foible & languiſſant.

Parmi les Etats dont la génération a décliné, on compte l'Eſpagne, le Portugal, l'Italie, & en particulier le Royaume de Naples.

Mes réflexions ne porteront que ſur celui-ci.

On ne doit pas s'attendre à trouver un corps complet de population. Il faudroit pour cela démonter toutes les piéces de ce gouvernement. Je me contenterai d'indiquer les moyens qui pourroient rapprocher quelques endroits de ſa génération.

CHA-

CHAPITRE XII.

Examiner les causes de dépopulation.

LE Royaume de Naples combiné par l'étendue de son continent, & la fertilité de ses terres, peut fournir à la subsistance de sept millions d'habitans; il en a à peine trois millions. Cet Etat est donc une fois moins puissant qu'il ne devroit l'être. Il est vrai que sa population est rélative aux Etats d'Italie qui l'environnent, mais cela ne suffit pas. Il faut qu'elle le soit encore avec les Puissances étrangeres.

Depuis la liaison générale de l'Europe, c'est un défaut en politique qu'une nation soit inférieure à une autre dans le nombre des hommes.

Les principales causes de cette dépopulation sont,

1. Le vuide qui s'eſt formé dans l'agriculture.

2. Le grand nombre de conventiſtes.

3. L'éloignement où les hommes ſont les uns des autres.

4. L'indigence publique.

5. Le célibat des pauvres.

6. Enfin le relachement des mœurs.

Je ne dirai rien ſur la culture des terres, ce qu'on en a lu dans les chapitres précedens, ſuffit pour montrer de loin la route que l'on doit tenir pour ameliorer cette branche de l'adminiſtration.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Il faut indiquer l'âge, où les deux sexes doivent faire profession dans les Ordres Religieux.

IL y a déja plusieurs siécles, que l'on frappe sur le Clergé régulier (1) On a tant écrit sur cette matiere qu'elle est déja usée.

Le mal est que l'on prend toûjours des voyes extrèmes; ou l'on cherche à se défaire entierement des moines, (2) ou on les laisse multiplier à l'infini. Est-ce qu'il n'y auroit pas de tempérament à prendre entre ces deux extrèmités?

La politique qui jusqu'ici a dirigé la République du monde, ne pourroit-elle

Q 2 pas

(1) Voyez ce qu'on a dit là-dessus au commencement de cet essai.

(2) La France & la République de Venise ont banni plusieurs fois certains Ordres.

pas diriger la République des moines ? il est vrai qu'ils causerent autrefois de grands maux aux Etats, mais les Princes n'étoient pas alors aussi absolus qu'ils le sont aujourd'hui.

Leurs resolutions sont devenues des loix suprèmes: ils peuvent tout ce qu'ils veulent.

Le parti qu'a pris la France dans cette occasion est très-sage. Elle a diminué le nombre des célibataires sans réformer les couvens. Elle a établi une loi qui fixe l'âge auquel les personnes des deux sexes peuvent se destiner au cloître (*) ce qui a beaucoup diminué les moines.

Naples auroit besoin d'un pareil reglement. Les peres & meres engagent les enfans dans la Réligion quelques mois après qu'ils sont venus au monde; souvent même avant qu'ils soient nés, ce qui

(*) Les hommes à 25. ans, & les filles à 20.

qui prive l'Etat de citoyens, & le remplit de mauvais moines.

La perfection de cet état est dans le mépris que l'on a des choses de ce monde; mais comment mépriser ce qu'on ne connoît pas encore? Le mérite est dans la renonciation des biens, qui en excitant le feu de nos passions peuvent nous faire oublier la Divinité: mais on ne sauroit renoncer à ce qu'on ne possede pas.

Ces vocations prématurées ne font que donner à Dieu des victimes sans sacrifice. Dans tous les contrats civils, il faut l'âge de maturité; seroit-il possible que dans celui de tous, où l'on a plus besoin de faire usage de sa raison, elle ne fût point nécessaire?

Cependant cet usage de disposer les deux sexes au célibat de l'age le plus tendre est une premiere cause de dépopulation; car tandis que les maisons réligieuses sont remplies d'enfans, la République manque d'hommes. Q3 CHA-

CHAPITRE XIV.

Diminuer le nombre des habitans de la Capitale, & augmenter celui des Provinces.

POur qu'un Etat ſoit peuplé relativement à ſon étendue, il faut que les habitans ſoient repartis géometriquement. Si les hommes ſont à une trop grande diſtance les uns des autres; il ſe forme des vuides dans la génération. Les campagnes qui reſtent déſertes ne produiſent que des plantes. D'ailleurs les petites ſociétés ſont plus près du mariage que les grandes.

Dans la Capitale, il y a trop de luxe trop de beſoins; l'envie de paroître & de ſe diſtinguer y prévient la propagation. Une femme & des enfans démandent une certaine aiſance que le faſte ôte preſque toûjours; ce qui éloigne du ma

ria-

riage. Ces inconveniens ne se font pas sentir dans les provinces, où les fortunes sont plus égales, & où il y a rélativement moins de luxe; ce n'est pas que les passions y soient moins vives, & les desirs plus moderés; mais parce que le théatre de l'ostentation n'est pas si vaste.

Le genre de vie qu'on mene dans les Capitales conduit à la mort dans un âge où les autres hommes commencent à vivre. Des maladies presque inconnues dans les provinces y font des ravages affreux. La population qui est trop près d'elle même est gênée dans ses opérations. Les hommes se suffoquent, pour m'exprimer ainsi, dans les bras de la génération.

Il y a long tems que l'on a dit que Paris dévaste la France, & que Londres envahit l'Angleterre: or si le mal est si sensible dans les Etats qui ont d'ailleurs tant d'avantages, on doit juger de celui

qu'il doit caufer dans cette Monarchie; elle qui n'a aucune de leurs reffources.

On s'eft plaint fouvent que la Capitale de cette premiere Monarchie contenoit le vingtieme des fujets de l'Etat; Naples renferme dans fes murs la feptieme partie des habitans du Royaume.

Tous les Princes, tous les Grands, tous les Seigneurs, tous les foldats, tous les prêtres, tous les abbés, tous les moines, les valets, les marchands, les commis, les artiftes, les laquais font leur réfidence à Naples; c'eft le congrès des différents ordres de l'état; l'affemblée générale de la nation.

Les provinces s'épuifent pour elle. Il part continuellement des colonies des extrèmités du Royaume pour completer la population: de maniere que l'Etat & la ville fe dépeuplent réciproquement; de-là tous les maux qui font une fuite des Gouvernemens qui manquent d'habi-

bitans. Je n'en ferai point le dénombrement, ils ſont connus de tout le monde.

Ce Royaume a environ deux millions & huit cents mille habitans; la ville de Naples en contient près de quatre cents mille. Cette répartition eſt vicieuſe. Pour que la population fût relative à l'étendue du continent; il faudroit que cette Capitale ne contînt que cent cinquante mille habitans; peut-être même que ſi elle en contenoit moins, ſa génération n'en ſeroit que plus active.

Il faut renvoyer dans les campagnes cette foule d'hommes qui en ont déſerté, & qui ne ſont qu'embarraſſer la ville. Tant de gens inutiles dans la Capitale ſeroient néceſſaires aux productions de la terre, & l'augmentation du produit de celles-ci, augmenteroit le nombre des hommes.

CHA-

CHAPITRE XV.

Augmenter l'aiſance publique.

IL faut abolir le luxe chez les Grands, & établir l'abondance chez les petits. Premiere maxime d'Etat.

Henry IV. Roi de France avoit dit qu'il rétabliroit ſi bien l'aiſance publique que chaque citoyen auroit le moyen de mettre une poule au pot tous les dimanches. Tous les ouvrages de Sully n'approchent point du mot de ce Prince. C'eſt l'abregé de la meilleure forme d'adminiſtration réduite en pratique. Je n'ai point encore trouvé de livre ſur le gouvernement économique, qui renfermât plus de ſens en ſi peu de paroles. *Par tout où deux perſonnes peuvent vivre à leur aiſe, il ſe forme un mariage*, dit le célebre Monteſ-

tesquieu. Cette rémarque est juste. (1)

C'est dans la maniere de penser des hommes de chercher à rendre heureux leurs descendans. (2) C'est cette aisance qui manque au peuple napolitain.

Les habitans de la campagne ne connoissent point les commodités de la vie. On y manque du nécessaire, la nature y meurt de faim. Chaque individu est trop occupé de sa propre subsistance, pour penser à celle d'un autre.

Cette misere publique arrête la génération, & au lieu que le peu de consommation de denrées augmente le nombre des hommes, comme l'auteur de l'ami des hommes l'avance, elle sert à les diminuer.

L'aisan-

(1) La misere détruit la population en déterminant au célibat.

(2) Ce n'est qu'après qu'on est assuré de pouvoir donner à vivre à ses enfans qu'on cherche d'en avoir.

L'aisance universelle qui multiplie les habitans d'un état ne dépend pas de quelques réglemens particuliers: elle tient à l'administration générale. Il faut pour m'exprimer ainsi un assortiment de loix, & que chacune porte sur la population.

Cette aisance tient à tant de choses: elle est liée avec tant d'objets différens qu'on peut la régarder comme le chef d'œuvre de la législation. Si l'on me permettoit de me servir d'une expréssion figurée, je dirois que c'est le pouls du gouvernement politique, & que lorsqu'elle est repartie géométriquement, l'Etat jouit d'une parfaite santé.

Mais il est aisé de s'y méprendre, & de la supposer là où elle n'est pas. On prend ordinairement pour aisance publique, ce qui est presque toûjours une suite de l'indigence commune. Le luxe qu'on regarde comme la marque des richesses est généralement l'indice de la pauvreté.

S'il

S'il y a un grand faste chez une nation, beaucoup de spectacles & beaucoup d'amusemens publics; soyez assurés qu'elle souffre, & que ce luxe ne fait que couvrir les maux que lui cause son indigence.

Il y a une regle certaine qui est d'examiner l'état présent de la derniere classe. Si elle possede une certaine aisance; s'il ne lui manque point d'alimens; s'il jouit d'un nécessaire physique abondant, n'en cherchez pas davantage, l'administration est bonne, ainsi quand Henry avoit promis que le plus indigent de ses sujets auroit de quoi mettre une poule au pot, il avoit promis par-là tout ce qu'un grand homme d'Etat peut promettre en politique.

CHAPITRE XVI.

Donner une nouvelle direction aux aumônes que l'on distribue à la porte des couvents.

On a souvent cherché à démontrer que les richesses de l'Eglise, en diminuant la circulation générale dépeuploient les Etats.

Il faudroit tourner l'effet contre la cause, & tirer avantage de ce vice même de génération.

Le Clergé régulier jouit des biens considerables. Le superflu de ce qu'il possede pourroit beaucoup aider la propagation. Il suffiroit de lui donner une autre direction. Quelques reglemens politiques suffiroient pour cela. Peut-être que ces réglemens ne seroient pas utiles à tous les gouvernemens; mais il y en a à qui ils conviendroient.

Les

Les Maiſons Religieuſes donnent beaucoup, mais elles donnent mal. Ce ſont des rendez-vous publics, où l'indigence trouve toûjours des reſſources aux beſoins. Les vagabonds & les fainéants y ont une ſubſiſtance aſſurée: c'eſt un tribut que la charité paye tous les jours à l'oiſiveté.

Des hommes qui n'ont rien à faire qu'à vivre ſur un revenu fixe, ne ſe marient point: une femme & des enfans diminueroient cette place de ſubſiſtance: ils aiment mieux en jouir eux ſeuls, que de la partager avec d'autres. Cependant l'Etat perd des habitans. A meſure que ces diſtributions augmentent, la population diminue.

Il y a long-tems que l'on parle de détruire la race des mendians: on a cherché ſouvent à ſe défaire de cette vermine plus dangereuſe que la peſte & la famine; mais toûjours en vain; c'eſt

que

que les aumônes publiques entretiennent cette même profeſſion qu'on voudroit annéantir.

Si la ſomme générale que les Maiſons Religieuſes du Royaume de Naples diſtribuent aux mendians, étoit employée à leur donner une profeſſion & à doter les pauvres filles, elle formeroit une nouvelle branche de population, d'autant plus grande que le nombre de ces célibataires aujourd'hui eſt conſiderable. On ne doit pas croire que cette direction d'aumône diminuât cette vertu chrétienne qui porte le nom de charité: au contraire, on feroit ſûr qu'elle rempliroit les vues des fondateurs de ces maiſons.

Depuis l'établiſſement des arts, il ne ſauroit y avoir de véritables pauvres. Tous ceux qui ont des bras ſont ſûrs de trouver une ſubſiſtance aſſurée dans l'induſtrie. Elle eſt établie par tout, &

par

par tout elle fournit des ressources à ceux qui la font valoir.

Il ne faut pas imaginer non plus que cette nouvelle branche de génération embarrassât la population générale: ces mandians ne feroient pas plûtôt mariés, qu'ils deviendroient des citoyens utiles à la Patrie. Ceux qui ne voudroient point s'engager dans cet état, ne trouvant plus de ressources à la porte des couvens se feroient artistes; ainsi l'industrie viendroit à gagner ce que la génération perdroit.

CHAPITRE XVII.

Encourager le petit peuple au mariage.

CE ne sont pas les Grands qu'il faut encourager au mariage. Ces hommes qui ont un nom à laisser à la postérité, des successions à remplir, des

titres à décorer; leurs descendans y sont assez portés par leur état, & quoiqu'une infinité de causes les porte au célibat, la vanité leur fait donner des enfans à la République: ainsi cette branche de population se soûtient d'elle même; c'est la derniere classe des citoyens qu'il faut y inviter; car celle-ci n'ayant pas cette émulation est assez indifférente sur le sort du monde. Elle ne se voit point dans l'avenir. Sa génération se borne à son existance. Il faut donc l'exciter à la propagation, & la porter au mariage par tous les moyens qui peuvent l'y engager.

Charlote d'Autriche ayant épousé Ferdinand IV. Roi de Naples; il se donna de grandes Fêtes; mais la plus magnifique fut celle qui rendra éternelle la mémoire de cet Hymenée. Deux cents filles qui par l'impuissance de leur état étoient condamnées au célibat furent dotées pour passer à celui du mariage.

On

On pourroit donner aux defcendans de cette poftérité le titre d'enfans de la Couronne, puifque c'eft à cet augufte mariage qu'ils devront leur exiftance. Si on écrivoit dans un regiftre particulier les avantages de cette propagation, on verroit combien les Souverains font en état par leurs divertiffemens mêmes de contribuer à la grandeur des Etats. C'eft ainfi que les fêtes des Romains avoient pour objet la puiffance de la République. Mais ce n'eft pas affez de borner ces avantages à de femblables rejouiffances. Les grands événemens font rares. Les Rois ne fe marient gueres qu'une fois. Cependant il fe forme des vuides dans la population générale, que ces branches particulieres de population ne rempliffent point, parce qu'elles n'arrivent pas affez fouvent.

La méthode de doter les filles que la pauvreté condamne au célibat eft excel-

lente. Elle rapproche les deux sexes de la génération, & rend féconde la stérilité même. C'est donner aux richesses une puissance qui conduit à la force.

Presque tous les Etats ont des fonds destinés à certaines rejouissances publiques, qui ne servent souvent qu'à entretenir la mollesse & la corruption; il ne manque qu'une meilleure direction à ces établissemens pour les tourner au profit de la République.

Naples en a quatre (*) qui pourroient contribuer à augmenter sa population, si les sommes qu'on y consomme étoient employées à doter des pauvres filles. L'Etat verroit toutes les années multiplier le nombre de ses citoyens; au lieu que

(*) Quatre fêtes dans le carnaval où l'on met sur un théatre pour plusieurs milliers de ducats de pain & autres denrées, & où le peuple au premier signal que donne le Roi, fond dessus.

que ces rejouissances publiques n'ont d'autre effet que d'entretenir le bas peuple dans l'habitude des vols, en rendant leurs corps plus dispos aux enlévemens & à la rapine; ce qui conduit à la débauche qui affoiblit toûjours la population.

Mais, dira-t-on, n'est ce pas le même de distribuer de la subsistance aux hommes, ou doter des filles? non, ce ne l'est pas. L'un est une ressource momentanée qui n'augmente point le nombre des hommes, au lieu que l'autre porte directement sur la génération de l'espece.

On traitera à part l'article des mœurs.

CHAPITRE XVIII.

Former des établissemens préliminaires pour encourager le commerce.

LE meilleur plan de commerce, sera sans effet à Naples, lorsqu'on ne détruira point les causes premieres qui s'opposent à l'établissement des Arts.

Une nation sans émulation qui a croupi plusieurs siécles dans l'oisiveté, a besoin, pour m'exprimer ainsi, qu'on lui ouvre toutes les portes de l'industrie, & qu'on lui enseigne les premiers élémens du commerce.

Mais ces instructions deviennent inutiles, si la bonne foi qui est l'ame du commerce n'est établie; si un corps politique ne veille sur cette administration; s'il n'y encourage le tiers état; si l'on ne guérit la noblesse de certains préjugés qui

qui lui fait régarder le commerce, comme une ſorte d'ignominie, qui flétrit ſon rang: en un mot ces inſtructions ſeront inutiles, ſi l'on ne donne un autre génie à la nation.

L'Eſpagne n'a pu encore ſe rétablir; c'eſt que ſes loix n'ont porté juſqu'ici que ſur quelques abus particuliers.

Il y a dans chaque nation de certaines qualités, & de certains vices qui contribuent à l'élever, ou la tenir dans l'abaiſſement: c'eſt ſur ceux-ci que les réglemens doivent frapper.

Il vient toûjours dans l'eſprit, qu'il eſt impoſſible de déraciner ces défauts, parce qu'ils viennent de loin, & ſont en quelque façon une ſeconde nature; & pour l'aſſurer avec plus de certitude, on a recours au phyſique; car c'eſt aujourd'hui la grande mode d'avoir recours au Ciel pour diriger les affaires de la terre; mais ces phyſiciens ſe trompent: les hom-

mes ſont toûjours ce que les Gouvernemens politiques les font.

Pierre le Grand changea le génie des Ruſſes. Charles XII. fit des Suedois une nation conquérante. Louis XIV. donna un autre eſprit aux François. La Pruſſe auparavant pacifique eſt devenue militaire &c.

Toutes ces différentes variations qui ſe font remarquer chez les peuples, tiennent de l'adminiſtration. Il ne faut ſouvent qu'un ſeul homme pour changer la face du monde. Si ce qui ſe paſſe ſous nos yeux, ne ſuffiſoit pas, il n'y auroit qu'à ouvrir l'hiſtoire des ſiécles paſſés.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Créer un Tribunal de bonne foi.

IL y a des vices qui sont pire, que l'infraction des loix.

Tel est celui qui détruit la foi publique; car une nation qui se manque à elle même, & aux étrangers, se trouve à la fin sans ressources.

Depuis la liaison générale de l'Europe, les Etats ne sont opulens que par les moyens qu'ils se procurent réciproquement; lorsque cette chaîne est rompue, la République separée dégénere, parce qu'elle n'a aucune part aux richesses générales. Elle se prive volontairement des biens que la fortune lui destinoit.

Il ne faut pas chercher dans d'autres sources que celle de la mauvaise foi l'indigence publique qui se fait sentir dans

ce

ce Royaume. Si un Napolitain prête de l'argent à un autre, il eſt certain que celui qui l'a reçu, retardera le payement à l'échéance, ou l'éludera tout-à-fait. Le prêteur aura beau prendre des précautions pour n'être point fraudé, la mauvaiſe foi lui ſuggerera des moyens qui mettront les loix en défaut.

Qu'un étranger envoye des effets à un négociant de Naples: ils ſont perdus ſans reſſource. Cependant la confiance ceſſe. Je ne dis pas qu'il n'y ait point d'honnêtes gens à Naples; mais ſeulement qu'en général il y a peu de bonne foi.

Ce n'eſt point en donnant plus de vigueur aux loix fondamentales, qu'on peut prévenir ce deſordre. Les réglemens généraux ne deſcendent pas aſſez avant dans les abus particuliers; il faut frapper ſur le vice même: ce qui fait que la plûpart des corruptions ſe perpetuent, c'eſt

c'eſt qu'on les confond avec les deſordres ordinaires.

Un négociant Napolitain qui manque de bonne foi à ſon correſpondant, eſt ſûr de jouir de ſon forfait, parce que cette fraude qui ſe juge devant les Juges ordinaires eſt ſujette aux mêmes formalités des procès civils, c'eſt-à-dire à des longueurs infinies.

Il faut une chambre ardente, un Tribunal terrible, qui en intimidant les criminels rétabliſſe la foi publique par la voïe des chatimens. Les loix de cette chambre doivent être très-rigoureuſes parce qu'il eſt queſtion de corriger un vice qui infecte la nation; on ne doit pas le confondre avec les abus ordinaires auxquels les loix civiles peuvent rémedier.

Si les ſujets qui conjurent contre l'Etat, ſont reputés criminels de leze majeſté au premier chef; ceux qui conjurent

rent contre la foi publique ne le sont pas moins: peut-être même que cette derniere sorte de conjuration est plus criminelle; souvent la premiere n'intéresse que la personne du Prince; ou n'excite qu'une révolution qui peut s'éteindre dans ses commencemens, au lieu que la seconde ouvre la porte à la fraude, & à l'injustice: fait naître des craintes entre les citoyens, dispose à la duplicité, gêne la circulation publique, resserre l'espece, personne ne voulant prêter son argent, crainte de le perdre; donne mauvaise opinion de la nation aux étrangers &c. Je ne finirois point si je voulois rapporter ici tous les maux que la mauvaise foi fait naître dans un Etat. Le mal est que la contagion devient générale, & qu'elle passe dans les premieres classes. Ceux qui devroient donner l'exemple de la bonne foi sont les premiers à y manquer. Et que devient alors l'état ci-

vil

vil, tandis que les Grands abusent de la confiance des peuples? Que la duplicité, la ruse, la fourberie deviennent des voyes ordinaires pour éluder les payemens.

Que devient l'état civil, lorsque ceux qui étant par leur état les simulacres de la société civile, cherchent par tous les moyens illicites de frauder la veuve & l'orphelin. Tout est perdu.

Ce n'est pas assez de faire rendre les effets qu'un Napolitain vouloit retenir à son compatriote, ou à un étranger par mauvaise foi; mais le punir de les avoir retenus.

Il faut que les inquisitions de ce Tribunal portent plus sur la fraude que sur la chose fraudée; qu'il distingue l'intention du délit d'avec le délit lui même; qu'il y ait deux chatimens, l'un pour le mal que le criminel a fait à la société générale, & l'autre pour celui qu'il a causé à la société particuliere,

Je

Je ſai que ceci ne s'accorde pas en tout point avec les Loix civiles, qui ne portent pas leur vues ſi loin, & qui dans pluſieurs cas ſe contentent de la ſimple reſtitution. Mais je ſupplie qu'on faſſe attention qu'il ne s'agit pas ici de punir un vice perſonnel, mais un crime national.

CHAPITRE XX.

Reformer une partie des gens de Loi.

JE me ſuis un peu preſſé dans le chapitre qu'on vient de lire. J'aurois dû propoſer la réforme dans cette armée de Juriſconſultes, Procureurs & Avocats qui aſſiégent les Tribunaux & enſuite chercher à établir la bonne foi.

C'eſt une expérience connue de tous que plus il y a des gens de loi dans un Etat, plus il y a des procès, & moins il y a de droiture & de probité. Il

Il ne faut pas tant de ſuppôts de juſtice, là où il y a bonne juſtice.

Les loix ſont ſimples & s'expliquent clairement. La bonne foi les interprete du premier coup.

C'eſt la chicane qui vomit tant de gens de Robe, & qui fait de la juriſprudence Napolitaine un art de ruſe & de duplicité. Voilà l'origine de cette foule de diſputes qui affligent la ſociété. Le goût des procès ſe répand dans toutes les familles, & ſe gliſſe juſques dans les dernieres claſſes.

La moindre diſcuſſion engendre un procès, & le moindre procès ruine deux maiſons. Le pere attaque le fils, & le fils cite ſon pere: plus de confiance dans les parentés, plus d'amitié dans les familles, plus de bonne foi dans la ſociété. C'eſt cet eſprit de chicane, qui en irritant les paſſions, empêche les citoyens de s'adonner aux arts, & aux ſcien-

ces

ces utiles; ils ne respirent que haine, que vengeance, que satisfaction; c'est à qui obtiendra une sentence favorable, déboutera sa partie.

C'est un spectacle digne d'un philosophe spectateur de voir un jour de *Vicaria* (*) le choc de cinq ou six mille plaideurs soûtenus d'autant d'hommes de robbe pour les défendre. C'est un tableau qui revolte l'humanité, où l'on voit en grouppe tous les maux que peut causer la chicane.

Je viens de dire que cette maladie épidémique qui attaque la nation, l'empêche de devenir industrieuse: en effet un citoyen qui a perdu deux ou trois procès n'est plus en état de former aucune spéculation de commerce.

La profession d'Avocat est d'autant plus facile à remplir à Naples, qu'il suffit

(*) C'est le palais où sont la plupart des Tribunaux.

fit avoir un génie intrigant propre à trouver des expédiens pour éluder les loix: Tel n'auroit pu se distinguer dans une profession méchanique qui brille au Barreau.

Cependant les honoraires des procès ne suffisant pas pour entretenir un corps si considérable de legistes, il faut avoir récours à la fraude. On vend la justice.

Dans les affaires civiles ordinaires, ils ont l'art de rendre les procès éternels, & de faire qu'un créancier qui revandique une dette légitime, ne soit payé qu'à la troisieme génération. Dans les affaires criminelles, ils mesurent l'impunité au prix de l'or: chaque crime a sa taxe particuliere; il ne s'agit pas des preuves du délit; il est question de la somme, ce qui fait souvenir de cet ancien qui donnoit des soufflets à tous ceux qu'il rencontroit, & s'acquittoit ensuite avec la justice en payant une certaine somme.

De cette impunité naît la licence des citoyens: on se livre aux vols, aux meurtres: Personne ne craint les loix parce qu'elles sont impuissantes contre les crimes.

On a beau écrire sur la modération des peines; elles doivent dériver de la nature des délits, sans quoi les exemples de punition étant perdus, & la crainte n'étant plus un frein qui retient les hommes, la justice n'a plus de protecteur,

Ce n'est ni les Magistrats, ni les Loix qui sont corrompues, ce sont ses interpretes: la chicane fait si bien embrouiller les affaires, & tendre des piéges aux Juges, que l'équité la plus épurée ne suffit pas toûjours pour les porter à rendre des sentences équitables. Cet esprit de chicane non seulement a infecté la ville, mais il a encore attaqué les Provinces. Les campagnards quittent leur

tra-

travail pour ſe rendre à l'audience; ils dépenſent un argent en écritures qui manque enſuite à leur famille; cependant l'agriculture dégénere, les terres tombent en friche, & l'Etat perd tout ce que l'oiſiveté des gens de loi fait perdre aux laboureurs.

Outre les procureurs & avocats dont il convient de diminuer le nombre, il y a encore une autre vermine dont il faudroit entierement purger les Tribunaux: je veus parler des *Scrivani*. Ils ſement les malheurs dans les malheurs, & portent le crime juſques dans l'examen même du crime. Ils ſont ſi peu néceſſaires dans l'exercice de la juſtice ordinaire, qu'on n'en connoît pas même le nom (*) dans les autres Tribunaux de l'Europe. On a cherché pluſieurs fois à

(*) Ce n'eſt point un greffier, ce n'eſt pas un sbirre.

prévenir leurs fraudes; mais toûjours en vain: c'eſt que cette ſorte d'adminiſtration porte un vice avec elle: les délits ſont confiés aux hommes les plus corrompus de la ſociété. On charge ces *Scrivani* d'examiner les crimes, & d'en faire le rapport: moyen ſûr & immanquable pour que la vérité ne parvienne jamais devant les Juges.

Lorſque j'ai parlé des gens de loi en général; je n'ai pas prétendu confondre ici ces habiles Juriſconſultes dont l'intelligence & l'équité ſont reconnuës dans tous les Tribunaux: hommes d'autant plus eſtimables qu'ils conſervent un cœur pur & les mains nettes au milieu de la corruption preſque univerſelle. Mes réflexions ne portent que ſur ces ſangſuës dont la chicane fait l'unique affaire, qui ne font pas rendre la juſtice, mais la font acheter.

CHA-

CHAPITRE XXI.

Former une chambre ou Conseil de commerce.

C'Est à un pareil établissement que la France doit le progrès de ses arts. Il ne suffit pas qu'un peuple cherche à se distinguer dans le trafic, il faut encore qu'un conseil conduise comme par la main l'industrie nationale. Ordinairement les particuliers qui ont des vues de commerce cherchent moins les avantages de l'Etat que leur intérêt particulier. Ils se voyent toujours avant la République, & tel établissement qui est en même d'enrichir un petit nombre de particuliers peut appauvrir le gouvernement. De ce nombre sont les privileges exclusifs, qui resserrent l'industrie générale dans les mains d'un petit nombre de citoyens: les monopoles des grains, le droit d'ex-

portation qui s'étendent aux denrées de premier besoin & plusieurs autres qu'il seroit trop long de rapporter ici.

Un conseil de commerce veille sur tous ces objets, en dirige les principes, entre dans les détails, porte ses vûës sur tout ce qui peut être relatif aux arts, écarte les projets inutiles, accepte les nécessaires &c. mais il faut pour cela avoir des grandes connoissances, & celles-ci ne peuvent gueres s'acquerir que par la pratique du commerce. Il faut donc que ce conseil soit composé en partie d'habiles négocians.

Il peut bien se faire qu'un Ministre éclairé aye des idées justes sur cette branche de gouvernement, mais elles sont fondées sur des simples spéculations, il confondra l'ordre des choses; car il y a toûjours une distance immense de la théorie à la pratique.

Il

Il y a bien une chambre ou Tribunal de commerce à Naples, mais il ne remplit point les vûës qui ont fervi de fondement à fon inftitution. Peut-être que des caufes fecondes s'oppofent à fes opérations. En ce cas c'eft au gouvernement politique à prévenir les abus qui la gênent. Outre ce Tribunal, il y a encore une chaire de commerce. On a nommé un lecteur, comme on en établit dans les Ecoles publiques pour enfeigner la phylofophie; ce qui rend ce fecond établiffement inutile; car il n'eft queftion que de la théorie des arts.

CHAPITRE XXII.

Etablir une jurifdiction confulaire.

LEs pays de commerce doivent avoir une jurifdiction qui franchife les bornes de la juftice ordinaire, & marche à grand pas vers l'acquit des dettes. Elle ne doit point regarder derriere elle. Toutes fes fentences doivent être actives & exécutées fur le champ.

Pour l'ordinaire les marchands ou négocians prenant des engagemens pour des tems courts & limités, il faut qu'ils puiffent les remplir à point nommé, fans quoi tout eft perdu. Et comment y feront-ils honneur, fi ceux qui leur doivent ne payent pas dans le tems marqué & qu'ils puiffent éluder la loi, dont l'efprit eft de forcer fur le champ les négocians au rembourfement des dettes échuës. Pen-

Pendant ces longueurs les négocians ſont dans l'inaction, & le commerce languit.

Il y a bien un Tribunal de commerce à Naples, mais il n'eſt point moulé ſur le plan des jurisdictions conſulaires des autres Etats. Il ne ſe hâte pas aſſez; il va trop lentement. Le debiteur trouve toûjours le moyen de gagner du tems, c'eſt-à-dire de ſuſpendre les opérations du commerce. On ŷ élude le payement d'une lettre de change, comme on eſquive celui d'une dette ordinaire. La chicane y a autant de priſe que dans les autres Tribunaux, il ne ſe diſtingue de ces premiers que par le nom.

Le ſecond mal eſt que ceux qui ſont choiſis pour préſider à cette juriſdiction n'y entendent rien. Ils jugent ſelon les loix; au lieu qu'il faudroit juger ſuivant les cas.

Dans les autres chambres conſulaires,

los

les juges sont toûjours pris de la classe des négocians. A Naples ils sont pris de celle des gentilshommes, ce qui forme presque toûjours un inconvenient. Quoique tous les membres d'un corps politique soient citoyens, il faut néanmoins distinguer les dettes civiles des marchandes: celles-là peuvent supporter quelque délai, parce que pour l'ordinaire, elles n'affectent qu'un petit nombre de particuliers; au lieu que les secondes ne sauroient souffrir aucun rétard, parce qu'elles intéressent toute la République marchande.

En Angleterre, où l'esprit de négoce affecte toute la nation, il n'y a point de dettes civiles, ou du moins on les confond avec celles du commerce. Tous les Anglois sont censés négocians; ainsi les différens effets qu'ils donnent en nantissement lorsqu'ils contractent une dette, comme lettres de change, billets à

ordre

ordre, promeſſes ſimples, ſont ſenſées appartenir au commerce. La juſtice ſe précipite, pour ainſi dire, au devant des engagemens : elle franchit toutes les voyes ordinaires.

Le créancier ſur ſon ſimple ſerment fait arrêter le débiteur, (*) il obtient contrainte par corps ſans conſtater la dette; c'eſt que la loi fait plus de cas de la liberté du commerce que de celle d'un citoyen. Et en effet perſonne ne ſeroit libre en Angleterre ſi le commerce étoit eſclave. Quoiqu'il en ſoit, cette méthode qui fait rentrer au plûtôt un chacun dans ſes droits, diminue le nombre des procès. La plûpart des dettes ſont payées, ou cautionnées avant que juges en entendent parler.

Sans doute que cette maniere d'accélerer ainſi la juſtice eſt ſujette à quelques incon-

(*) Juſques à deux livres & deux deniers ſterlings.

inconveniens; mais ceux-ci disparoissent devant l'utilité publique qu'ils procurent.

En un mot l'on ne sauroit être trop rigide sur l'acquit des dettes du commerce, parce que les conséquances du retard s'étendent à l'infini. C'est une chaîne.

Un négociant à qui il est dû une somme considerable, n'étant point payé dans son tems, est soudain obligé lui-même d'arrêter payement; ceux à qui il doit sont forcés d'en faire autant; & ainsi des autres: de maniere que les différentes branches du commerce en souffrent. Et il ne me seroit pas difficile de prouver que le retard d'un premier payement de cent mille ducats peut causer au commerce général un dommage de plusieurs millions.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Il faut établir des écoles publiques dans toutes les villes, bourgs & villages du Royaume, pour enseigner à lire, écrire, & l'arithmetique au menu peuple.

LEs arts & métiers ont leurs élémens. Ils tiennent à des connoissances premieres. On pourroit appeller celles-ci la méchanique de l'industrie. Dans les pays où l'esprit de commerce entre dans le plan du gouvernement politique, on y favorise tout ce qui peut servir à son avancement: En Hollande & en Angleterre, presque tout le menu peuple sait lire, écrire, & chiffrer. Un pere qui a donné cette éducation à ses enfans croit leur avoir laissé un héritage.

C'est par l'esprit du calcul que les nations qui tiennent aujourd'hui le pre-

mier rang en Europe se sont distinguées : on peut dire en quelque façon que c'est à l'arithmetique qu'elles doivent leur grandeur; elles en sont redevables surtout aux soins qu'elles ont pris d'y élever les dernieres classes, parce que c'est de celles-ci que dépend la réussite des arts.

Chez les Romains le trafic étoit confié aux esclaves. Si on lit l'histoire du commerce, on verra qu'il est sorti du néant, il s'est élevé du sein de l'indigence même; & de nos jours les négocians qui ont fait les plus grandes fortunes étoient dans leur origine des hommes très-obscurs.

En général le menu peuple dans le Royaume de Naples ne sait ni lire, ni écrire, ni chiffrer. Comment pourroit-il se frayer un chemin aux arts & au commerce, si la premiere porte leur est fermée. Combien y a-t-il d'hommes con-

fon-

fondus dans la foule à Naples qui auroient enrichi l'Etat, si on leur avoit d'abord appris que 1. & 1. font 2. car il suffit d'ôter à l'esprit ses premieres entraves pour qu'il prenne son effort.

On peut prévenir cet inconvenient dans cette Monarchie en établissant des Ecoles publiques pour montrer ces premiers élemens du commerce à ceux que la misere de leur condition met hors d'état d'avoir des maîtres.

Un esprit de patriotisme a fait établir à Naples des écoles de musique (*). Les fondateurs de ces lieux pies ont commencé les arts par où il auroit fallu les finir. Ils ont pensé à la game avant de songer à l'alphabet. C'est étonnant qu'on ait legué tant de fonds pour montrer les pauvres citoyens à chanter, & qu'on n'en ait laissé aucun pour leur appren-

dre

(*) Quatre conservatoires où l'on montre la musique gratuitement.

dre à lire. C'eſt de ces Colleges de chant que ſortent les grands acteurs, il feroit infiniment mieux qu'il en ſortit de bon négocians.

CHAPITRE XXIV.

Guerir la nobleſſe Napolitaine de certains préjugés ſur les arts & le commerce.

IL y a une loi en Turquie dont peu de législateurs Européens ont connu l'eſprit, je veux dire, celle qui ordonne à tous les Mahometans ſans diſtinction de s'adonner à un art. Le Grand Seigneur lui-même a une profeſſion (*). Ce réglement politique en prévenant l'oiſiveté, (ce fleau de la ſociété humai-

(*) Pour l'ordinaire il brode, ou fait des fleurs.

maine) maintient l'ordre, la bonne police, & délivre les Grands du péſant fardeau de n'avoir rien à faire.

Lorſque ceux qui tiennent le premier rang dans une nation, mépriſent les arts & le commerce pour ſe livrer à l'oiſiveté & à la molleſſe, tout eſt perdu, parce que leur exemple qui eſt contagieux paſſe juſques dans les dernieres claſſes. Et alors que devient le gouvernement civil, lorſqu'il n'a plus d'activité, & que le mouvement ceſſe dans toutes ſes branches! On cherche continuellement la cauſe de la foibleſſe qui avilit certains Etats; elle tire ſa ſource de l'inaction des premiers citoyens.

Tout eſt imitation dans le monde. Je comparerois volontiers la vie civile à la peinture. Les Grands ſont les originaux dont les petits ſont les copies.

La nobleſſe a imaginé qu'il n'y a rien de diſtingué dans le commerce, parce

qu'il a pour objet l'intérêt personnel séparé du gouvernement, & qu'il est entouré de détails méchaniques; mais elle imagine mal. Sur le pied actuel des choses un citoyen ne peut s'enrichir sans enrichir l'Etat; telle est la correspondance qu'il y a entre les membres & le corps de la République, que les fortunes particulieres augmentent la fortune publique,

A l'égard des détails, bien loin d'abaisser l'ame, ils contribuent à l'élever. Tout est grand dans un noble qui par son industrie contribue à enrichir sa patrie. Si je voulois illustrer le commerce, & par-là le rendre récommandable à la noblesse, je parlerois de son ancienneté. Je dirois que Caïn & Abel & ensuite Abraham, qui certainement étoient nobles dans leur tems, l'exerçoint, car on peut appeller de ce nom l'échange des troupeaux, & la vente des fruits

dont ils faiſoient un trafic continuel.

Mais ſans remonter ſi haut pluſieurs grands Rois dans nos tems modernes l'ont exercé. Tout le monde ſait que Louis XIV. s'aſſocia à des marchands pour établir la fameuſe manufacture de draps qui ſubſiſte encore aujourd'hui, & que pour enrichir ſon peuple il devint lui-même commerçant. Le dernier Empereur ne dédaigna pas les ſpéculations de banque qui contribuent à la richeſſe d'un Etat; Si donc les têtes couronnées exercent le commerce; eſt-ce aux nobles à le traiter de roturier?

Monſieur de Monteſquieu ne voudroit point que la nobleſſe fût commerçante; mais cet auteur parle d'une nobleſſe militaire, toûjours agiſſante, couverte de ſang, de pouſſiere, & de ſueur: D'ailleurs ſes réflexions portent ſur un vaſte Empire, dont l'induſtrie du tiers état ſe répand au loin. Mais pour une petite

Monarchie, comme celle de Naples, plus il y a des claſſes qui s'adonnent au commerce, & plus elle fleurit.

Il ne faut pas confondre les choſes: un Etat militaire doit ſe ſoutenir par les armes, un gouvernement pacifique doit ſe maintenir par les arts. Dans l'une il faut du canon, dans l'autre il faut des métiers.

On devroit encourager la nobleſſe au commerce, quand ce ne ſeroit que pour l'arracher à cette vie ſedentaire qui conduit à la pauvreté, d'où naiſſent les vices bas & honteux qui dégradent l'ame des Grands. Il faudroit la porter au commerce afin qu'elle contribuât à l'aiſance univerſelle. Un Général d'armée eſt certainement un homme très-intereſſant à la République; mais ſi la paix lui ôte l'occaſion de tirer l'épée, ſa bravoure & ſon courage ſeront à pure perte: au lieu qu'une nobleſſe riche ne manque jamais

mais d'être utile au Prince & à l'État.

J'aurois bien d'autres choses à dire à ce sujet; mais les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas de m'étendre d'avantage.

CHAPITRE XXV.

Donner des encouragemens au commerce extérieur.

LE commerce général se divise en deux branches, l'intérieur & l'extérieur.

Quelque perfection que le premier acquiere, il ne peut que donner plus d'activité au numéraire, en faisant circuler l'espece dans toutes les classes, ce qui est le dernier période où il peut atteindre.

Il peut bien ameliorer l'Etat politique, mais non pas le rendre plus riche, parce qu'il n'augmente pas la somme des richesses. T 3 Si

Si les nations étoient isolées & que les peuples fussent separés les uns des autres, le commerce intérieur établiroit la meilleure forme de gouvernement possible, parce qu'elle procureroit l'aisance universelle, qui est le seul bien auquel la politique doit espérer; mais on a déja vu, que depuis la liaison générale de l'Europe, les Etats ne sont riches que par comparaison.

On ne parvient à la puissance, qu'en diminuant celle des autres.

Pour acquerir la supériorité, il faut avoir en plus grande quantité, ce à quoi les hommes attachent l'idée du pouvoir.

J'ai fait voir dans le préliminaire de cet essai, que les Etats qui jouent aujourd'hui les premiers rôles en Europe, ont fondé leur puissance sur celle des autres.

C'est au commerce extérieur qu'ils doivent leur élévation; c'est aussi celui qui mérite la préference. Le

Le commerce extérieur a cet avantage qu'on ne fauroit augmenter fes branches, fans améliorer l'intérieur, parce qu'il eft fondé principalement fur les exportations: or pour exporter beaucoup, il faut cultiver beaucoup.

Quand je donne la préference à cette branche de l'adminiftration, je ne veux pas dire par-là qu'il faille négliger l'autre. Il tire toutes fes richeffes des denrées de la nation. L'Etat ne fauroit recevoir abondamment de l'étranger, fans lui envoyer confidérablement: il eft d'autant plus néceffaire de l'encourager, qu'une trop grande négligence fur le commerce intérieur pourroit détruire l'extérieur.

L'adminiftration doit donc veiller,

1. Que la communication des Provinces foit aifée pour faciliter dans la Capitale le tranfport des denrées.

2. Que les chemins qui conduifent à la

la mer ſoient bons & bien conſtruits.

3. Les reparer lorſqu'ils ſont gâtés.

4. Encourager la culture de toutes les denrées, particulierement celles qui ſervent de baſe au commerce extérieur.

5. Prévenir les monopoles des particuliers.

6. Favoriſer la liberté de commerce dans toutes ſes branches.

7. Arrêter les fraudes & les malverſations.

8. Rendre une prompte juſtice aux négocians, afin que les affaires de commerce ne ſouffrent point le rétard des payemens.

9. Reſtraindre les privileges qu'on accorde aux compagnies particulieres.

10. Honorer les marchands, & ceux qui s'adonnent à quelque trafic, les diſtinguer des autres ſujets inutiles. &c.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

Oter les droits de ſortie ſur les premieres matieres, & les genres fabriqués.

LEs droits de ſortie ſur les premieres matieres, & les genres fabriqués, gênent les progrès de l'agriculture, & par une ſuite néceſſaire mettent des bornes au commerce.

Ils diminuent la conſommation, parce que celle-ci eſt toûjours relative à leur prix.

Ces droits empêchent que les arts ne puiſſent entrer en concurrence dans les marchés étrangers, avec les nations qui n'ont point cet impôt.

Lorſque la recolte des laines ou des ſoyes manque, ou qu'elle eſt en petite quantité, elles ſont plus cheres. Le droit de ſortie qui fait une nouvelle augmenta-

tation en arrête entierement le debit. Alors le colon qui ne trouve point ses fraix laisse cette culture en friche, & l'Etat perd ses productions.

Les manufactures d'Hollande de France, & d'Angleterre qui manquent de premiers genres, ou qui n'en ont point assez, s'adressent toûjours aux nations qui les leurs fournissent à meilleur marché.

Ces droits seroient tolerables dans un Etat qui seroit lui seul en possession de fournir ces genres, parce que n'y ayant pas d'autres marchés en Europe, il faudroit nécessairement se pourvoir à celui-ci; mais lorsque plusieurs peuples possedent les mêmes matieres, ce n'est que le bas prix qui puisse faire donner la préférence.

Un gouvernement qui veut rétablir les arts, & former de nouvelles branches de commerce, n'a rien de mieux à faire

faire que de se mouler sur ceux qui se sont distingués dans ces branches d'administration. Il y a toûjours à gagner pour un peuple à suivre l'exemple des nations intelligentes.

Les Anglois & les Hollandois qui entendent bien leurs intérêts, au lieu d'imposer des droits de sortie sur les exportations, accordent au contraire des gratifications. Seroit-il possible que cette maxime ne fût bonne que pour certains Etats, & ne convînt point à d'autres?

L'état politique s'appauvrit pour quelque tems afin d'enrichir le gouvernement économique pour toûjours.

Dans les tems de trouble & de confusion, où le Royaume de Naples n'avoit point de protecteurs, on avoit établi ces droits: En dernier lieu (*), un nouveau

(*) Nouveaux reglemens pour le payement des droits de sortie.

veau ſyſtème de finances le renouvella. En cherchant les intérêts de la couronne, on oublia ceux de la nation.

CHAPITRE XXVII.

Former une marine.

C'Eſt toûjours la poſition qui décide de la puiſſance des Etats.

Une nation qui domine ſur la mer & poſſede une grande île (*) doit abandonner la terre pour tourner toutes ſes vûes du côté de cet élément.

Si jamais peuple fut en droit de prétendre à cet empire; c'eſt certainement celui de Naples: on a parlé ailleurs de ſes avantages.

La mer a procuré aux trois Puiſſances maritimes des richeſſes immenſes.

On

(*) Naples qui a la Sicile.

On a souvent proposé dans le conseil d'Etat de Naples de former une marine; mais au moment de l'exécution, il ne s'est trouvé ni hommes, ni matériaux, ni fonds; ce qui a fait abandonner ce plan.

Si les nations qui couvrent aujourd'hui la mer de leurs vaisseaux, s'étoient d'abord rebutées aux premieres difficultés, l'Europe moderne seroit aujourd'hui sans marine. La France, je l'ai dit ailleurs, n'avoit qu'un seul vaisseau sous le regne de Louis XIII. Lorsque la Hollande se forma, elle n'en avoit point du tout. Il fallut que le Parlement d'Angleterre surmontât des obstacles presque invincibles pour se donner des Flottes. Aucun de ces trois Etats maritimes n'avoit par lui-même les moyens de former des vaisseaux. Je ferai voir dans l'ouvrage que j'ai souvent annoncé, que Naples a plus de ressources relativement à

sa

ſa grandeur qu'aucun de ces Gouvernemens, tant par ſa fécondité, que par rapport aux matieres premieres qui y croiſſent.

Regle générale, les Etats peuvent ce qu'ils veulent, pourvu que ceux qui ſont à la tête des affaires ſoient hommes de détail. En général les Souverains n'imaginent point; ce ſont leurs Miniſtres qui créent.

Il y a une infinité de moyens pour exciter l'émulation, lorſqu'une nation s'eſt endormie, pour m'exprimer ainſi, dans les bras de l'oiſiveté, il faut la réveiller & l'encourager aux arts par les diſtinctions, les rangs, les préferences: moyen ſûr & immanquable; car il peut bien arriver quelquefois que les hommes réſiſtent aux richeſſes, mais il n'arrive jamais qu'ils réſiſtent aux honneurs.

La France doit à un nom ſes plus grands exploits militaires. La Croix de S. Louis

S. Louis a excité une émulation générale. Depuis l'établissement de cet Ordre, la noblesse auparavant enfoncée dans ses Terres où elle se livroit à l'oisiveté & à la mollesse, a quitté ses chateaux pour partager les travaux & les périls de la guerre avec les soldats de fortune. Et pour le remarquer ici en passant, il est heureux que l'amour propre offre cette ressource à la politique sans laquelle les gouvernemens civils tomberoient dans une sorte d'anéantissement; car les Rois peuvent bien commander aux hommes; mais leur autorité ne va pas jusques à ordonner aux passions.

Qu'on établisse à Naples un ordre Royal de Marine destiné à ceux qui contribueront à former une Flotte. Que tout particulier de quelque rang & condition qu'il soit, qui fera construire à ses dépens, achetera, pourvoira, & équi-

équipera un vaiſſeau de grandeur ordinaire monté de vingt hommes d'équipage, ſera fait chevalier, & recevra l'ordre de la main du Roi.

Qu'un ſujet, quelque rôturier qu'il puiſſe être, qui équipera à ſes fraix un vaiſſeau du double en grandeur, monté de quarante hommes d'équipage, acquerra la nobleſſe pour lui & ſes deſcendans &c. & ſoudain on verra une émulation générale dans la nation, & dans peu ſe former une marine.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir des vaiſſeaux, & d'être en état de créer une flotte; il faut des loix, & pour m'exprimer ainſi un code maritime. Les Romains connoiſſoient peu la marine, auſſi ce ne fut pas par cette puiſſance qu'ils conquirent le monde; cependant on voit par les réglemens qu'ils firent ſur les nautoniers, qu'ils n'ignoroient pas cette branche du pouvoir. De nos jours les gou-

gouvernemens qui ont acquis la supériorité sur l'Océan, se sont distingués dans cette partie de la législation.

Il n'y a qu'à lire l'acte de la navigation d'Angleterre. Elle est la cause directe de la grandeur & de la puissance où cette Monarchie est parvenue.

Une marine dépourvue de réglemens est un vaisseau qui flotte au gré des vents.

Nous parlerons ailleurs de ceux qui conviendroient au Royaume de Naples.

CHAPITRE XXVIII.

Faire passer à la marine une partie des troupes de terre.

C'Est une loi établie en politique que les Etats qui tiennent à la mer doivent avoir plus de vaisseaux que de régimens. Et il faut bien que la maxime

soit fondamentale, puisqu'elle fut de tous les lieux, & de tous les tems. Les Romains n'eurent pas plûtôt joint aux Legions un grand nombre de galeres qu'ils dégenerérent. Et dans le siécle passé lorsqu'un Roi de France voulut avoir une nombreuse flotte, & beaucoup de soldats, tous ses plans échouerent: c'est à cette époque qu'il faut attribuer les révolutions qui mirent en danger cette Monarchie.

Un Etat, qui veut avoir la supériorité sur les deux élémens excite la jalousie des autres Couronnes, qui oubliant alors leurs divisions particulieres, se liguent ensemble pour l'affoiblir. Et cet Etat ordinairement se met en danger parce qu'on l'attaque de toutes parts.

Le parlement d'Angleterre qui fixe continuellement ses yeux sur la mer, jette à peine quelques regards sur la terre. Toutes ses forces sont sur l'Océan.

On

On dira que c'eſt une île; mais tous les Etats maritimes doivent être conſi-derés comme de preſqu'isles.

Naples a beſoin d'une force particuliere qui protege ſa marine: c'eſt par la mer qu'elle a dégeneré. Les autres Etats la trouvant ſans vaiſſeaux, ont employé les leurs à diminuer ſon pouvoir. Ils l'ont affoiblie par l'endroit même qu'elle auroit dû ſe fortifier. La mer qui a enrichi les autres peuples a appauvri celui-ci.

Au lieu de faire promener inutilement les régimens dans des régimens, il faut leur faire parcourir les mers. La terre n'offre point de bataille à cette armée napolitaine que la Couronne paye, & qui épuiſe le thréſor Royal, au lieu qu'elle trouvera toûjours des ennemis à combattre ſur cet élément (*). Et

V 2 c'eſt

(*) Les Corſaires.

c'eſt peut-être une des poſitions les plus heureuſes pour une marine, que la néceſſité continuelle de ſe battre. C'eſt par-là que les Romains devinrent les maîtres du monde; c'eſt par une ſemblable politique que les Bretons dans nos ſiécles modernes ont acquis l'Empire de l'Occident.

Il faut des ennemis à une Puiſſance qui s'établit, ſans quoi manquant de moyens de ſe fortifier dans les commencemens, elle dégenere avant le tems.

Ceux qui dans les différens âges gouvernerent cette Monarchie jugerent ſi mal des choſes, qu'on regarda comme un obſtacle à former une marine, ce qui étoit un moyen à ſon établiſſement.

Il s'agit bien moins de multiplier les forces de la marine militaire, que d'augmenter celles de la marine marchande. Celle-là demande des moyens (pour la mettre à niveau des Etats qui ont déja l'Em-

l'Empire de la mer) que la Monarchie n'a pas actuellement; au lieu que celle-ci peut s'élever, & fleurir presque tout d'un coup: il suffit de lui prêter les sécours nécessaires. On expliquera ailleurs l'ordre & la maniere avec laquelle on devra faire la distribution des troupes dans les vaisseaux particuliers.

CHAPITRE XXIX.

Établir les branches de navigation.

ON a dit dans le préliminaire de cet essai, que la balance des arts & du commerce établit celle des pouvoirs. La navigation entre dans ce plan; sans elle cet équilibre ne sauroit subsister, parce qu'elle fait pancher la balance des richesses générales.

Si, comme on l'a dit aussi, l'Europe avoit un Conseil suprème qui veillât à

la ſureté des nations, en établiſſant un plan de tranquillité générale, il ſeroit prohibé à certaines nations de naviguer pour d'autres; c'eſt-à-dire les dépouiller de leurs richeſſes, pour enſuite tourner leurs armes contre elles.

Mais comme ce Conſeil ne ſubſiſte point, il faut que chaque nation maritime cherche par elle même à rentrer dans ſes droits.

Depuis la découverte du nouveau monde, le commerce de l'Amérique eſt devenu néceſſaire. Le luxe & le changement de mœurs le rend indiſpenſable: ſes productions autrefois inconnues entrent aujourd'hui dans les beſoins de la vie. Le Royaume de Naples & de Sicile tire des étrangers les ſucres, & les autres denrées de l'Amérique, qu'il pourroit ſe procurer de la premiere main; outre les profits immenſes qu'ils font ſur eux, & qui épuiſe la nation, ils ſe

ſont.

ſont emparés de cette branche de navigation, une des plus importantes parce qu'elle employe un grand nombre de vaiſſeaux, & forme beaucoup de mariniers. Naples a précifement les denrées qui ſervent de baſe à ce commerce, & que les nations qui le font échangent contre celles de ſes contrées.

Je n'entrerai point ici dans le détail des branches de navigation qui peuvent faire fleurir la marine de ce Royaume, je me reſerve à traiter à part cette matiere. Je ne parlerai ici que de celle du Lévant; mais il convient pour cela faire l'hiſtoire de ſon commerce. Il ne faut point être connoiſſeur dans ces matieres pour découvrir l'avantage que Naples auroit ſur toutes les nations qui le font actuellement: il ſuffit de lire le ſimple expoſé que j'en fais.

CHAPITRE XXX.

Hiſtoire du commerce du Levant.

LEs Turcs autrefois guerriers, enſuite pacifiques, & depuis livrés au luxe & à la volupté, n'ont point cherché à rétablir les arts. Ils avoient cependant dans leur pays tout ce qu'il falloit pour les perfectionner. Un ciel heureux, riche & abondant, & toutes les autres reſſources que peut fournir un Empire riche & puiſſant. A quoi il faut ajouter des loix propres à former un peuple actif & laborieux, (*) mais le ſerrail détruiſoit toutes ces heureuſes diſpoſitions.

Cependant le luxe qui augmentoit à meſure que les arts s'affoibliſſoient, faiſoit

(*) Chaque muſulman doit s'adonner à un art ou métier.

foit naître de nouveaux befoins: ce n'étoit plus ces Huns, qui endurcis aux travaux & aux fatigues de la guerre, ne connoiffoient point les aifes & les commodités de la vie; c'étoit un peuple effeminé qui endormi dans les bras des plaifirs mettoit fon bonheur dans la tranquillité & l'inaction.

Les Hollandois furent les premiers qui chercherent à tirer parti de cette difpofition des chofes. Leurs vaiffeaux prirent auffitôt la route du Lévant. Ils offrirent aux Turcs tout ce qui pouvoit contribuer à augmenter le luxe & à multiplier leurs befoins. Ils formerent des fabriques de draps lévantins.

Les Anglois chercherent à partager avec eux les avantages qu'ils retiroient de Conftantinople, & des autres échelles de l'Empire Ottoman. Dans peu ils s' emparerent de tout le commerce turc; & les Hollandois ne le firent plus

que

que comme acceſſoires. C'étoit quelque tems avant que Louis XIV. encourageât les arts. Colbert ſon miniſtre attentif à tout ce qui pouvoit illuſtrer ce ſiecle, & enrichir la Monarchie, n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur la ſituation actuelle du commerce général, qu'il comprit qu'il pourroit enlever cette branche aux deux nations. Mais ſon plan fut plûtôt celui d'un politique, que d'un économe.

Les manufactures de Hollande & d'Angleterre avoient acquis une ſorte de perfection; commencées avant celles de la France, elles avoient auſſi plûtôt réuſſi. Les draps françois ne pouvoient pas entrer en concurrence avec ceux de ces deux nations. Il fallut changer le goût des Anglois & leur donner un autre luxe.

Les Turcs ont quatre Fêtes dans l'année pendant leſquelles ils cherchent à pa-

paroître plus que dans les autres tems. Colbert fit faire des draps extrèmement deliés, peu chargés en laine, mais très-brillans en couleur; & dont le prix fut très-inférieur à celui des Bretons. On encouragea tout ce qui pouvoit donner plus de lustre aux couleurs. Il fut établi des recompenses & des pensions pour ceux qui les perfectionneroient. On alla plus loin, on accorda des honneurs. Il y eut des teinturiers qui dans cette occasion furent faits chevaliers de l'ordre de S. Michel. Cette émulation ne pouvoit pas manquer de réussir. La France dans peu se distingua des Anglois & des Hollandois; ce qui joint au bas prix de ces draps leur fit donner la préference.

Mais ce n'étoit pas assez que l'administration y trouvât son compte, il falloit encore que les fabriquans particuliers y trouvassent le leur.

La premiere matiere n'étoit point dans l'Etat.

l'Etat. Il falloit l'aller chercher en Efpagne; car les Turcs accoutumés depuis long-tems à la douceur d'une laine fine, n'en pouvoient fouffrir d'autres. On peut rémarquer ici en paffant combien l'Efpagne dans cette occafion méconnut fes intérêts. Elle pouvoit fournir des draps aux Turcs à l'exclufion de toutes les autres nations de l'Europe, ayant elle feule la premiere matiere. Ce commerce lui eût plus valu que celui du Mexique. Ce dernier contribua à l'appauvrir & à diminuer le nombre de fes fujets; celui-ci pouvoit l'enrichir & peupler l'Etat.

Comme la fociété en Turquie eft divifée en différentes claffes, ainfi que dans toutes les autres du monde, & que dans chaque Etat, il y a des Grands, des citoyens d'une fortune aifée, la populace & les gens de livrée; ce Miniftre divifa cette fabrique en quatre claffes,

ou qualités de draps, qu'il diſtingua par leur nom: ſavoir. Londrins premiers mahons, Londrins ſeconds, & Londres larges: denomination qui indiquoit l'origine de cette manutention venüe de Londres. Les premiers de ces draps étoient deſtinés à habiller les Viſirs Bachats, & autres Grands de la Porte: les ſeconds pour les perſonnes commodes: les troiſiemes pour la ſeconde claſſe, & les quatriemes pour les artiſtes & les eſclaves.

Ordinairement une nation qui veut entrer en concurrence avec une autre, ſe tâte longtems elle-même, & n'obtient la préference que par gradation. La France ſupplanta la Hollande & l'Angleterre du premier coup. Il eſt vrai que le grand homme qui en avoit formé le plan le dirigea dans tous ſes principes, & alla au devant de difficultés qui pouvoient le faire échouer. Il fit donner peu de corps à ces draps, afin d'économiſer ſur

la

la laine, & que cette manutention fût plus aiſée. Les Hollandois & les Anglois qui battoient beaucoup les leurs, & les chargeoient de premiere matiere, employoient beaucoup de tems à former des ouvriers, ce qui avoit retardé les progrès de cette fabrication. De maniere qu'en ſe dépêchant ainſi, la France fut bientôt en état de fournir aux Levantins dix mille balles de drap par an, tandis que la grande Bretagne pouvoit à peine en fabriquer trois mille.

On ſera ſans doute ſurpris de cette nouvelle conſommation; mais celle-ci eſt toûjours relative au bas prix, & on a vu que le miniſtre avoit cherché le bon marché. Les dix mille balles de drap françois ne coûtoient pas plus à la nation Turque que les trois mille Anglois. Lorſqu'un peuple peut changer ſouvent d'habit, & ne pas dépenſer davantage, il conſomme d'autant plus volontiers qu'il

qu'il ne paye rien pour cette ſeconde conſommation. La Cour Ottomane ſçut ſi bon gré à celle de Verſailles d'avoir introduit un nouveau luxe dans les Etats ſans appauvrir les peuples, ni diminuer ſes finances, que ſes Ambaſſadeurs eurent toûjours depuis l'aſcendant à Conſtantinople, & influerent beaucoup dans les affaires du Serrail.

Mais ce n'étoit pas aſſez d'applanir les premieres voyes de cette manutention, il falloit encore trouver deux cents entrepreneurs, & vingt mille ouvriers pour les former; c'eſt à quoi le miniſtre réuſſit en accordant une gratification à chaque manufacturier d'une demi piſtole (cinq livres tournois) par piece de drap. La récompenſe fut encore plus grande pour ceux qui ſe diſtinguerent en ſurpaſſant les autres dans cette manutention; on leur accorda la piſtole entiere, avec titre de manufacture Royale

le. On a déja vu que ceux qui avoient fait quelque nouvelle découverte dans la teinture avoient été créés chevaliers: ceux-ci eurent le droit de placer les armes de France ſur leur porte, & d'avoir à l'entrée de leur maiſon un Suiſſe à la livrée du Roi. On ajouta à toutes ces diſtinctions une autre gratification de trois mille livres tournois ſous le titre de loyer.

Il eſt aiſé de juger des efforts que chaque fabriquant particulier faiſoit afin de s'élever au rang de manufacture Royale. Il ſe depêchoit à perfectionner cette induſtrie: ſeul moyen qui lui reſtoit pour acquerir ce titre.

Colbert ſavoit que tous les établiſſemens des manufactures ſont diſpendieux dans les commencemens. Les particuliers ne peuvent pas y ſuffire, parce que l'expérience fait découvrir des dépenſes que la théorie n'avoit point d'abord aperçues; ce-

cependant les fabriques periſſent dans leur naiſſance; & l'Etat perd le fruit de cette induſtrie. La voye des gratifications eſt la plus ſûre: elle tient un juſte milieu entre le gouvernement & l'artiſte. Elle ſoûtient l'un ſans trop charger l'autre.

Il ne faut pas que les Souverains établiſſent des manufactures pour leur compte: ils ſont fait pour encourager les arts & non pour ſe faire artiſtes. On ne doit pas non plus les confier entierement aux particuliers, parce que, comme on vient de le dire, ces établiſſemens ſont ordinairement au deſſus de leurs forces. Le vrai ſyſtème eſt de les aider. La preuve eſt ici dans le fait. Pendant long tems les manufacturiers François n'eurent d'autre profit que celui de la gratification: or ſi M. Colbert n'avoit pas employé ce moyen, ces fabriques auroient péri à leur naiſſance, & la Hollande & l'An-

gleterre l'auroient fait comme auparavant exclusivement.

Ce qui fait que les manufactures n'ont point réussi jusqu'ici en Moscovie, en Espagne, & en Portugal, c'est qu'on ne connoît point la voye des gratifications (*) établies, pour m'exprimer ainsi, sur chaque piece d'industrie particuliere: ou l'Etat se charge seul des manufactures, ou il les livre dans les mains des entrepreneurs pour les faire valoir à leurs périls & risques.

Afin que ces gratifications n'épuisassent pas le thrésor Royal, le Ministre en chargea les provinces où ces fabriques étoient établies. Et il étoit bien juste que celles qui s'enrichissoient par cette nouvelle industrie en supportassent les charges.

Mais

(*) On accorde des récompenses une fois payées; mais rarement des gratifications continuées.

Mais si les fabriquans de ces draps lévantins furent bien gratifiés, ils furent aussi bien gênés.

On n'eût pas plûtôt jetté les premiers fondemens de cette manutention qu'on vit paroître un code de loix & une longue suite de réglemens.

Il fut ordonné par un arrêt que ces draps seroient fabriqués en entier de laine d'Espagne, & on établit des peines pour les contrevenans.

Par un autre arrêt le nombre des fils, & des portées dans les chaînes fut limité.

Un troisieme expliqua la largeur, & la longueur que chaque piece devoit avoir.

On établit par ordre du Roi des Inspecteurs pour examiner ces draps en toile, & il fut déclaré qu'ils seroient confisqués lorsqu'ils se trouveroient barrés, ou fabriqués avec toute autre laine.

Il y eut un réglement particulier sur

les lisieres ; elles devoient être d'une laine & d'une couleur différente.

Chaque manufacturier étoit tenu à mettre son nom au bas de la piece, la ville où elle avoit été fabriquée, ainsi que l'année. (*)

Quoiqu'il fût convenu que ces draps seroient deliés, ils devoient néanmoins au sortir du foulon avoir une certaine consistance. Les différentes drogues pour les teintures furent ordonnées. Il fut défendu d'employer d'autre teint pour les écarlates que celui de la cochenille, & ainsi des rouges de Garance & autres couleurs.

Chaque balle devoit être composée de vingt pieces divisée en deux ballots de dix pieces l'un.

Il fut ordonné qu'il y auroit cinq cou-

(*) Par cette maniere lorsque les Turcs se plaignoient à Constantinople, on découvroit le fabriquant qui avoit malversé.

couleurs fortes par ballot; c'eſt-à-dire écarlate, cramoiſi, rouge foncé, faites avec la teinture indiquée.

Les apprêts furent l'objet de pluſieurs arrêts & réglemens. Les enveloppes ou toilettes entrerent auſſi dans les vuës de l'adminiſtration: il falloit qu'elles fuſſent aux armes du Roi & au tour; il étoit enjoint d'écrire le nom de la ville où les draps qu'ils contenoient étoient fabriqués.

On établit un Bureau général, où ces draps étoient viſités, & lorſqu'ils ne ſe trouvoient pas conformes aux réglemens ils devoient être coupés & confiſqués.

Etant de la qualité requiſe & conformes aux réglemens, on leur appliquoit un plomb, & il étoit ordonné aux directeurs des manufactures de les faire paſſer à Marſeille, ne pouvant être expediés pour le Lévant par aucun autre port de la France.

Les peines, les ſoins & les dépenſes du gouvernement eurent leur effet. Il s'ouvrit un commerce conſidérable entre la Turquie & la France dont la balance fut en faveur de la derniere. Car comme ces draps étoient peu chargés de matiere, l'Empire Ottoman payoit tous les ans une ſomme conſidérable à la Monarchie pour ſa manutention &c.

Il eſt tems de paſſer aux avantages que Naples a ſur les Etats qui trafiquent en Turquie.

La Grande Bretagne qui conſerve encore une branche de ce commerce ne le fait plus avec avantage. La manutention eſt très-chere en Angleterre; ces étoffes à l'uſage des Turcs coûtent beaucoup à fabriquer. Il ne croît dans le pays aucune des drogues qui ſervent à leurs teintures; l'Etat doit ſe les procurer de l'étranger. Lorſque ces draps ſont fabriqués, il faut qu'ils traverſent

les deux mers & faſſent quinze cent lieues pour arriver à Conſtantinople. La Hollande eſt à peu près dans le même cas.

Et quoique la France ſoit plus près du Levant, elle n'éprouve pas de moindres difficultés. Il faut qu'elle ſe pourvoye des laines d'Eſpagne par la voye de Bilbao: elles ſont un trajet immenſe par terre avant d'arriver aux manufacturiers qui doivent les mettre en œuvre, & preſque toûjours à dos de mulet, ce qui les rencherit beaucoup &c.

Je ferai voir ailleurs que Naples pourroit faire ce commerce à quarante pour cent meilleur marché que les Etats qui en ſont actuellement en poſſeſſion: or une nation qui peut faire ce rabais eſt aſſurée de la préference.

CHAPITRE XXXI.

Abolir les banques établies à Naples, comme préjudiciables au commerce.

LEs Banques ſont faites pour donner plus d'activité au numeraire, & non pour former un depôt national.

Il eſt indifférent en ſoi que les citoyens ayent leur argent chez eux, ou dans une Banque générale. Je me trompe, cela n'eſt pas indifférent. Il vaut mieux qu'il y ait mille Banques particulieres dans un Etat, qu'une Banque publique.

Lorſque les Anglois & les Hollandois dépoſent leurs fonds dans le tréſor national, ce n'eſt point pour le laiſſer dans l'inaction; la Banque leur donne un mouvement pour lequel elle paye un tant pour cent aux actionnaires(*) mais celles de Naples ne payent rien. C'eſt

(*) Lorſqu'on prête directement à la Banque.

C'eſt comme ſi un particulier mettoit de l'argent en depôt chez un autre, & que celui-ci le fit valoir à ſon profit, ſans en rendre aucun compte.

On a dit que ces Banques formoient une ſureté parce que tous ces payemens ſe faiſant en Banque; c'eſt-à-dire étant enregiſtrés, cela prévenoit la fraude & les fauſſes demandes; mais c'eſt une mauvaiſe maniere de ſoutenir la confiance publique, en la faiſant dépendre du regiſtre d'une compagnie particuliere. Lorſque la bonne foi manque chez une nation, il n'y a point de Banque qui puiſſe la rétablir.

Mais ſi la ſureté eſt dans les payemens, elle n'eſt pas dans les fonds. Lorſqu'un citoyen en Hollande & en Angleterre dépoſe ſa fortune à la Banque; il eſt ſûr du dépôt, parce que toutes les richeſſes de la nation le répréſentent. A Naples perſonne n'en répond. Si on enle-

voit

voit de celles-ci des ſommes conſiderables (1) (ce qui n'eſt pas ſans exemple) elles ſeroient perdues pour les actionnaires: car qui les rembourſeroit? ſeroit-ce l'Etat? il n'eſt point ſolidaire. Le Roi? il n'eſt point débiteur. Les gouverneurs de ces Banques, ils n'en ſont que les agens. S'en prendroit-on aux regiſſeurs? ils n'en ſont que les commis.

Ces Banques reçoivent l'argent des particuliers pour rien, & le prêtent aux particuliers à intérêt (2) moyen ſûr & immanquable pour devenir les proprietaires de toutes les richeſſes de la nation. Il faut à la fin que l'intérêt abſorbe le capital. Elles ſe ſont déja appropriées une grande partie de la fortune publique; cela peut ſe démontrer par les fonds en ar-

(1) La Banque de l'Annonciade fit banqueroute.

(2) Ces Banques prêtent ſur gages à raiſon de ſix pour cent.

argent qui leur appartiennent en propre, les acquisitions qu'elles ont fait, & les revenus dont elles jouissent. On peut prédire le tems auquel toutes les finances du Royaume appartiendront à ces Banques. C'est une affaire de calcul, on ne peut pas s'y tromper.

Il est vrai que ces caisses ont des charges à remplir; mais comme celles-ci n'équivalent pas aux profits, la balance est en leur faveur.

Outre l'intérêt des sommes deposées, elles se rendent encore les héritieres d'un bon nombre de ceux qui leur confient leur argent. Si un actionnaire meurt subitement, & qu'il n'aye pas le tems de déclarer où il a mis les effets qui représentent la somme qu'il a placé a la Banque, elle en profite au préjudice des plus proches parents: pour ne rien dire des autres moyens qui ne sont pas si honnêtes pour s'approprier les biens des citoyens.

Il

Il ſuit de cette accumulation de richeſſes dans un même lieu, qu'elles ſont toûjours poſſedées d'une maniere précaire.

Dans les pays de Clergé où l'Egliſe a acquis beaucoup & acquiert encore, il ne faut point de ces établiſſemens, car ceux-ci forment une ſeconde main morte, plus dangereuſe que la premiere; du moins celle du Clergé regulier & ſéculier ſert à l'entrétien des individus, & par-là rentre en partie dans la circulation générale, au lieu que la ſeconde laiſſe croupir l'argent dans les caiſſes.

Outre ces inconveniens généraux, il y en a un qui eſt particulier aux Banques de Naples; c'eſt que les ſommes prodigieuſes dont elles ſe ſont appropriées n'ont point de maître. C'eſt une richeſſe de fiction qui ne tient à aucun corps de l'Etat; elle appartient aux Banques, c'eſt-à-dire, à un nom.

Il

Il y a plus, ces depôts arrêtent les progrès du commerce & de l'induſtrie. Il faut ſi peu de choſe aux hommes pour les jetter dans l'inaction, que le moindre engourdiſſement ſuffit pour cela. Les particuliers n'ont pas plûtôt depoſé leurs fonds dans ces Banques, qu'ils les regardent comme placés & n'y penſent plus: s'il n'y avoit point de Banques, ils chercheroient à les faire valoir. L'inconvenient d'avoir chez ſoi des ſommes inutiles donneroit de l'activité à l'imagination, qui lorſqu'elle eſt échaufée par l'intérêt, eſt toûjours féconde en reſſources: on s'ouvriroit des voyes de commerce, & l'induſtrie nationale y gagneroit.

CHA-

CHAPITRE XXXII.

Détruire les emprunts à nantiſsement qui ralentiſſent l'induſtrie relative au commerce.

LA Religion fit établir des fonds (*) pour le ſoulagement des pauvres; l'ambition en a fait un objet de trafic. Tous nos Monts de piété ſont devenus commerçans : ils acquierent des richeſſes immenſes, & par-là deviennent contraires à l'intention du fondateur.

C'eſt une queſtion, ſi la loi civile qui tolere le prêt à intérêt ſur nantiſſement eſt une bonne loi. La Religion Chrétienne le défend. Les Romains le permirent dans certains cas; mais ce n'eſt pas par-là qu'ils furent Romains: on trouve même

(*) La charité établit ces legs pour le ſoulagement des pauvres, & rien de plus.

me que ce fut une des caufes de la perte de la République.

On demandera d'où les pauvres gens tireront du fecours, s'ils ne peuvent pas fe fervir de leurs effets; mais d'où les tiroient-ils avant que ces établiffemens fuffent formés? Le monde eft très-ancien. La fociété fubfifta long-tems fans ces caiffes d'emprunts, où les pauvres citoyens fe dépouillent fouvent du néceffaire pour avoir le fuperflu.

La derniere claffe des hommes fur laquelle roule le plus fort du travail de la République, s'épuife au point qu'elle fe met hors d'état de faire valoir aucune induftrie. Cette reffource conduit à l'indigence, & celle-ci fait tomber dans la derniere mifere: le découragement s'en mêle, & l'abattement qui eft une efpece de mort civile conduit à l'inaction totale.

La nourriture & le vêtement font effentiels aux artiftes, fi l'un ou l'autre

leur

leur manquent, ils se mettent dans l'impossibilité de rendre aucun service à la République.

Si le Gouvernement Napolitain fait prendre un état des effets qui sont actuellement dans les Banques, ou Monts de piété de la Capitale, il trouve qu'ils ont en dépôt les habits, & effets qui font partie des besoins physiques de la plupart des artisans, & que ceux-ci ne travaillent point parce qu'ils n'ont pas de quoi se couvrir.

On dit que ces Banques prêtent de l'argent aux pauvres sur des nantissemens sans intérêt (*) Il seroit mieux qu'elles ne leur prêtassent point du tout. Ils empruntent jusques au moment qu'ils se trouvent sans émulation. Si les pauvres n'avoient pas cette ressource, la nécessité les forceroit à devenir industrieux; mais

(*) Jusqu'à dix ducats, environ quarante une livres dix sols tournois.

mais parce qu'ils l'ont, ils fuyent le travail. J'aurois bien d'autres choses à dire sur cette matiere; mais j'ai prévenu que je ne fais qu'ébaucher.

CHAPITRE XXXIII.

Etablir une Banque Royale où les Capitaines de vaisseaux & ceux qui font des spéculations de mer puissent trouver de l'argent à la Grosse.

Lorsque la confiance est perdue chez un peuple, il convient de former des établissemens qui puissent les rétablir, sans quoi l'Etat restera toûjours dans le même anéantissement où le défaut de circulation l'a plongé.

A Naples le génie commerçant est d'un côté, & les richesses de l'autre. Il faut les rapprocher. Ce qui gêne la plupart des opérations de mer, c'est que ceux

qui feroient en état de les faire valoir, manquent de moyens.

On vient de voir que les Banques qui y sont établies, bien loin de faire fleurir le commerce, contribuent à le gêner; c'est que leur mouvement est borné. L'activité qu'elles donnent au numeraire ne passe pas la ville. Ces ressources sont momentanées. Elles font vivre la Capitale, pour m'exprimer ainsi, au jour la journée.

Pour donner plus d'activité aux richesses générales, il faut établir une Banque destinée aux opérations du commerce extérieur, où les mariniers, & ceux qui forment des plans de navigation puissent trouver de l'argent à intérêt en donnant des suretés.

Quelques Empereurs Romains permirent aux citoyens de prendre de l'argent au trésor public en remettant un certain nombre d'arpens de terre en nantisse-
ment,

ment; de cette maniere les champs étoient devenus une monnoye, & la Monarchie elle même représentoit les richesses de l'Etat,

Je donnerai ailleurs le plan de cette Banque fondée sur le modéle de celles qui ont rendu de grands services aux Etats où elles ont été établies: Si mes réflexions sont reçues de l'administration, j'entrerai dans un plus grand détail des matieres sur lesquelles, pour ainsi dire, je ne fais que donner le texte; si elles lui sont inutiles, il n'est pas nécessaire que je fasse un gros livre.

CHAPITRE XXXIV.

Former une Chambre Royale d'assurance pour les risques de mer.

LEs anciens ne connoissoient point les chambres d'assurance. Il est vrai que leurs vaisseaux n'abandonnant pas

les côtes, les risques de mer n'étoient pas si grands.

On lit dans un livre moderne (*) que les chambres d'assurance sont préjudiciables au commerce en général, parce que les primes augmentent le prix des marchandises, & que la consommation universelle est toujours rélative au bon marché.

Il est vrai que si toutes les nations maritimes de l'Europe vouloient s'accorder à abolir les chambres d'assurance, le commerce général ayant moins d'entraves, se feroit avec plus de facilité. Mais comme il est difficile que ce concordat se passe entre les Etats qui la composent, il faut s'en tenir à la position présente des choses.

De toutes les spéculations que l'ambition d'acquerir a fait imaginer aux hom-

(*) Qui a pour titre les intérêts de la France mal entendus.

hommes, celle d'assurer les flots de la mer est la plus sûre.

Par un calcul général qui a été fait sur les pertes effectives de mer pendant dix années; il s'est trouvé que sur cent quatre vingt vaisseaux naviguans, il ne s'en perd qu'un: or supposez les cent quatre vingt vaisseaux de grandeur égale, & dont les richesses soient les mêmes. Dans chaque vaisseau établissez l'assurance à raison de trois pour cent sur le total: déduisez ensuite la perte qui se fait sur celui qui fait naufrage, & vous verrez que le profit que donnent les primes est considerable.

Un Gouvernement qui jette les fondemens d'une marine, & forme une navigation ne peut point se passer de cet établissement; parce que les autres nations qui ont déja ces chambres d'assurance, assureroient pour elle, ce qui diminueroit ses profits, & à la fin épuiseroit son commerce.

CHAPITRE XXXV.

Que les reformes qu'on a indiquées jusqu'ici, bien loin d'affoiblir le Royaume doivent le rendre puiſſant.

LOrſque dans un Gouvernement pauvre, qui vit au jour la journée, on propoſe quelque réforme qui tend à ôter certaines taxes, & à diminuer les revenus de la Couronne, elle allarme tous ceux qui ſont à la tête de l'adminiſtration.

Comme chaque portion du revenu eſt employée, & que l'Etat n'a préciſement que ce qu'il faut pour ſubſiſter, on ne ſauroit détourner la moindre ſomme ſans cauſer une révolution générale; & je remarquerai ici en paſſant, que c'eſt là ce qui prévient l'effet des meilleurs réglemens.

Tel

Tel peuple qui eſt depuis long-tems dans l'abaiſſement, ſe fut élevé à la grandeur; ſi le tréſor de l'épargne avoit pu lui en fournir les moyens.

J'ai dit qu'il faut réformer le luxe dans ce Royaume; ce qui en diminuant les importations des choſes qui ſervoient à ſon entretien, doit diminuer les revenus du Roi. J'ai avancé qu'il convenoit d'ôter les droits de ſortie: autre vuide dans le tréſor de l'Etat. J'ai demandé des récompenſes pour l'établiſſement de la marine, & je demanderai des gratifications dans le rétabliſſement des arts. J'aurai donc propoſé une choſe vaine & fait plus de mal à l'Etat politique de ce Royaume, que je n'aurai fait du bien à ſon gouvernement économique?

Mais outre qu'un peuple qui devient riche par ſa réforme peut payer de plus grands impôts, il ſe forme de nouvel-

les résources qui le mettent en état d'indemniser le Prince & l'Etat.

Si les Gouvernemens ne pouvoient sortir de cet état d'engourdissement, où les révolutions du monde les plongent, il n'y auroit point de changement sur la terre. Le tableau de l'Univers seroit toûjours le même. Les causes secondes seroient sans progression. Rome ne se fût point élevée. Cartage n'eût point péri; & dans nos tems modernes, on n'eût point vu de sociétés, après avoir secoué le joug de leur impuissance s'élever à la grandeur.

Or si ces résources se trouvent dans certains Etats, elles doivent se rencontrer dans d'autres. Tout dépend du moment. Le Prince se sacrifiera-t-il le premier? ou le peuple le préviendra-t-il? C'est à la politique à décider. La régle en pareil cas est de se conduire par les circonstances. Il est vrai que dans ce pas-

passage de la pauvreté aux richesses, l'Etat éprouve une situation violente. Mais il en est d'un Gouvernement impuissant qui veut se racheter, comme d'un homme malade qui ne peut recouvrer sa santé que par une crise.

C'est toûjours dans les finances qu'il faut chercher ces résources.

CHAPITRE XXXVI.

Discours sur les finances en général.

L'Histoire des finances depuis l'établissement des sociétés seroit un morceau très-intéressant. Il nous apprendroit mieux à connoître les hommes, que le récit des siéges & des batailles. Ce seroit proprement les mémoires du monde politique & moral; on y verroit d'un côté l'influence que les facultés ont eu de tout tems sur les mœ-

mœurs, & de l'autre l'activité qu'elles ont donné à l'ambition.

L'homme privé des moyens qui servent à irriter les passions, n'eût eu que des désirs très-bornés; dans cet état il se fût contenté des avantages de son existence. Comme créature raisonnable, il eût cherché à être heureux; ce qui auroit perpétué les sociétés dans un ordre de félicité politique. Otez de l'administration civile, cette foule de causes secondes qui excitent l'ambition, & vous donnez au monde la meilleure sorte de gouvernement qu'il soit possible d'établir chez les hommes.

L'agriculture ayant arraché de la terre beaucoup plus de productions qu'il n'en falloit pour chaque société, il se forma des échanges. Ensuite les arts qui mirent les armes à la main des mortels, formerent les premiers élémens des finances; car on peut appeller de ce nom

tout

tout ce qui ſervit à exciter la cupidité.

Les ſociétés ne s'en tinrent pas là, elles créerent une monnoye. Les bœufs & les moutons (*) furent le numeraire. Cette finance avoit cet avantage qu'elle entretenoit l'égalité, au lieu que celle de nos tems modernes la détruit: heureux ſiécles où les bergers battoient monnoye!

Ces eſpeces périſſoient tous les deux luſtres; il falloit travailler la terre pour en créer de nouvelles, ce qui maintenoit l'émulation dans l'agriculture. Chez nous l'engourdiſſement des finances cauſe la ruine des Etats; au lieu que le dépériſſement de celles-ci donnoit une nouvelle vigueur au gouvernement politique & civil.

Il y avoit encore cet avantage dans cet-

(*) Chez les Athéniens & chez les Romains, les bœufs & les moutons étoient une monnoye.

cette finance ; c'eſt que l'avarice n'en pouvoit pas faire des amas conſidérables. Cela prévenoit la puiſſance & l'autorité que donnent toûjours les richeſſes. La tirannie avoit cette arme de moins & une grande arme ; car le numeraire étant la ſubſiſtance elle même, il ſuffiſoit d'en priver l'ambition pour anéantir la force.

Il eſt remarquable pour le malheur du genre humain, que lorſque le monde ſe trouva dans une poſition heureuſe, il dégénera d'abord. Bientôt les hommes imaginerent des ſignes de valeur durables. On travailla les mines. L'avarice força la nature : il périt des millions d'hommes pour arracher de la terre une choſe qui n'étoit, ni la nourriture, ni le vêtement, & dès lors le monde politique fut ſubordonné aux finances.

Si les chercheurs d'or & d'argent ; je parle des Etats, qui dans nos tems moder-

dernes travaillerent les mines, avoient regardé derriere eux, ils auroient vu, que lorſque la maſſe générale des richeſſes étoit peu conſidérable, il y avoit plus d'égalité dans la politique univerſelle; moins de variation dans les productions de la terre, plus d'ordre méthodique dans la progreſſion des Etats; & comme on l'a déja obſervé ailleurs moins de guerres.

La politique ſeroit d'une grande utilité au genre humain, ſi elle parvenoit à découvrir l'influence que chaque portion de la maſſe du numeraire a ſur les ſociétés, rélativement à leur étendue & à leur population: c'eſt-à-dire celle qui en augmentant l'ambition, la rend plus agiſſante, & celle qui en lui donnant moins d'activité, la retient dans des bornes plus étroites; ou en d'autres termes, quelle ſeroit la ſomme géometrique des richeſſes, qui par ſes limites en

mettroit aux désirs du cœur humain: cette science seroit plus utile que celle qu'on enseigne dans les écoles.

Peut-être qu'il ne seroit pas si difficile d'en marquer l'époque.

Après que les Romains eurent envahi toutes les richesses de l'Univers, & que l'avarice leur eut fait ensevelir avec eux ce qui leur restoit des trésors du monde; les Barbares qui vinrent après eux, trouverent fort peu d'or & d'argent. Cette impuissance établit un ordre de pacification. Il n'y eut d'autres guerres que celles que la société rend indispensables. Ce ne fut plus le luxe qui mit les armes à la main, on ne se battit que par besoin. Comme il n'y avoit plus d'Annibales, ni de Scipions sur la terre, & qu'on ignoroit jusqu'au nom de cette gloire qui avoit désolé l'Univers; les Etats furent moins agités, & le monde commença à respirer un peu. Ce n'est point

point que l'ambition fût moins vive. Les paſſions ſont toûjours les mêmes. Les moyens ſeuls manquoient. Il n'y avoit plus de ces riches tréſors qui donnoient les facultés à un peuple d'en aller exterminer d'autres à l'autre bout de la terre.

Si l'on avoit l'état des finances des peuples de ces tems, on trouveroit peut-être que cette meſure des richeſſes étoit celle qui convenoit à l'état politique de chaque nation. Cela ſe découvre aux nouvelles agitations qui troublerent notre monde, lorſque dans nos tems modernes les mines l'eurent augmentée au delà de cette proportion.

Les tréſors du Mexique mirent le feu aux quatre parties de l'Europe. L'incendie a toûjours duré depuis, parce qu'on ne ceſſa point de multiplier le numeraire.

Mais ce qu'on n'auroit jamais ſoupçon-

çon-

çonné, cette richesse annonça d'avance une pauvreté génerale.

L'Europe s'est procurée tant d'or & d'argent; elle est devenue si riche, qu'il faut à la fin qu'elle n'ait pas de quoi vivre. Déja les deux nations qui ont ouvert la porte à cette nouvelle opulence, sont dans l'indigence: comme elles n'ont ni arts, ni métiers, & que pour travailler les mines, elles ont abandonné l'agriculture, la subsistance leur manque. Je dirois volontiers qu'elles demandent l'aumone l'argent à la main aux peuples industrieux qui leur fournissent les choses nécessaires.

La trop grande abondance des finances doit changer le sort des nations; cet évenement seroit déja arrivé, si les Indes (*) ne déchargeoient toutes les années l'Europe du poids de ses richesses; mais com-

(*) Le commerce que les Européens font aux Indes, se fait en especes.

comme il reste plus d'or & d'argent qu'il n'en sort, & qu'à mesure que ces signes de valeur se multiplient, ils représentent moins de choses; il faut à la fin que les Etats n'ayent que des métaux, & point d'alimens.

Alors on abandonnera ces richesses de fiction pour cultiver les réelles. C'est-à-dire que l'on rentrera dans le premier systême économique du monde.

On trouve dans l'esprit des loix la cause de l'impuissance de ces richesses. La dissertation sur cette insuffisance n'est pas longue; mais quelques pages de cet Auteur valent des volumes.

„ L'or & l'argent, dit-il, est une ri-
„ chesse de fiction ou de signe. Ces
„ signes sont très-durables & se détrui-
„ sent peu, comme il convient à leur
„ nature. Plus ils se multiplient, plus
„ ils perdent de leur prix, parce qu'ils
„ perdent moins de choses.

„ Lors de la conquête du Mexique
„ & du Pérou, les Espagnols abandon-
„ nerent des richesses naturelles pour
„ avoir des richesses de signe qui s'avi-
„ lissoient par elles mêmes. L'or & l'ar-
„ gent étant très-rares en Europe, l'E-
„ spagne maîtresse tout à coup d'une
„ très-grande quantité de ces métaux,
„ conçut des espérances qu'elle n'avoit
„ jamais euës. Les richesses que l'on
„ trouva dans les pays conquis n'étoient
„ pourtant pas proportionées à celles
„ de leurs mines. Les Indiens en cacherent
„ une partie, & de plus ces peuples qui
„ ne faisoient servir l'or & l'argent qu'à
„ la magnificence des temples des dieux,
„ & des palais des Rois, ne les cher-
„ choient pas avec la même avarice que
„ nous; enfin ils n'avoient pas le sécret
„ de tirer les métaux de toutes les mi-
„ nes; mais seulement de celles dans les-
„ quelles la séparation se fait par le
„ feu,

„ feu, ne connoissant pas la maniere
„ d'employer le mercure, ni peut-être le
„ mercure même.

„ Les Espagnols fouillerent les mines,
„ creuserent les montagnes, inventerent
„ des machines pour creuser les eaux,
„ briser le minéral & le séparer, &
„ comme ils se jouoient de la vie des
„ Indiens, ils les firent travailler sans
„ ménagement. L'argent doubla bientôt
„ en Europe, & le profit diminua toû-
„ jours de moitié pour l'Espagne qui
„ n'avoit chaque année que la même
„ quantité d'un métal qui étoit devenu
„ la moitié moins précieux.

„ Dans le double du tems, l'argent
„ doubla encore, & le profit diminua
„ toûjours de la moitié.

„ Il diminua même plus de la moi-
„ tié: voici comment.

„ Pour tirer l'or des mines, & pour
„ lui donner les préparations réquises,

„ & le transporter en Europe, il falloit
„ une dépense quelconque: je suppose
„ qu'elle fut comme 1. à 64. Quand
„ l'argent fut doublé une fois, & par
„ conséquent la moitié moins précieux,
„ la dépense fut comme 2. à 64. Ainsi
„ les flottes qui porterent en Espagne
„ la même quantité d'or, porterent une
„ chose qui valoit réellement la moitié
„ moins, & coûtoit la moitié plus.

„ Si on suit la chose du doublement
„ en doublement, on trouvera la pro-
„ gression de la cause de l'impuissance
„ des richesses d'Espagne &c.

Ce que ce grand politique dit sur le vice des finances d'Espagne peut s'appliquer à celles de toute l'Europe.

A la mort de Jean V. Roi de Portugal, le Prince du Brésil qui monta sur le Trône, trouvant les finances dérangées, & la nation oberée, demanda à un ministre étranger qui étoit dans sa con-

confidence, ce qu'il falloit faire pour enrichir l'Etat: ,, Sire, lui répondit celui-ci, ,, il faut fermer les mines. Quoi! lui ,, repliqua le Monarque, ne savez vous ,, d'autre moyen pour rétablir les finances, que de les détruire entierement? ,, non, Sire, il n'y en a point d'autres.

,, Lorsque le Portugal n'aura plus ,, d'or, les nations étrangeres qui lui ,, fournissent la nourriture & le vêtement, l'abandonneront, & alors le ,, gouvernement économique reprendra ,, sa vigueur.

,, Aux grands maux, les palliatifs sont ,, inutiles, il faut des remedes violens.

,, Il est clair que les mines appauvrissent le gouvernement, cela peut se ,, démontrer sans parler du danger où ,, la nature de cette richesse expose la ,, Monarchie.

,, Le Portugal tire des entrailles de ,, la terre une grande somme d'or, qu'il

„ échange avec les étrangers pour les
„ choſes néceſſaires: c'eſt aller à la ſub-
„ ſiſtance par un trop grand détour: on
„ eſt toûjours l'eſclave naturel de ceux
„ qui nous fourniſſent les beſoins phyſi-
„ ques.

„ Votre Majeſté a quarante mille ſujets
„ au Bréſil (*) qui travaillent les mines;
„ ſi ces mêmes Portugais cultivoient les
„ terres du Royaume, & s'adonnaſſent
„ à l'induſtrie & aux arts, ils procure-
„ roient à l'Etat principal une richeſſe
„ effective qui n'eſt point ſujette aux vi-
„ ciſſitudes qu'éprouve le numeraire.

„ Le mal eſt, que cet or que les ſu-
„ jets de votre Majeſté retirent de la
„ terre, ne rentre point dans la terre.
„ Il ſe répand chez les autres nations,
„ où il contribue à augmenter leur puiſ-
„ ſan-

(*) Trente mille noirs & dix mille blancs.

„ fance. Et pour ne rapporter qu'un feul
„ exemple. L'Angleterre qui fournit fon
„ induftrie au Portugal, retire de lui
„ tous les ans plufieurs millions: mais
„ c'eft là le moindre avantage; il lui en-
„ tretient une flotte de huit cents vaif-
„ feaux marchands & vingt mille mari-
„ niers qu'elle employe à cette branche
„ de navigation. &c.

Cette impuiffance des finances fut de tous les ages.

Les Romains ne furent jamais fi pauvres, que lorfqu'ils eurent envahi les richeffes de l'Univers. A mefure que la fortune de l'Etat augmentoit, l'aifance publique diminuoit; c'eft que ces métaux, ainfi que dans nos tems modernes, perdant leur qualité de figne, repréfentoient moins de chofes à mefure qu'on les multiplioit; cela fe découvre au prix des denrées de ces tems-là; on fait ce qu'il falloit payer pour un cui-

finier, & ce qu'un barril de chair falée coûtoit.

Depuis la grande extraction de l'or, c'eft l'augmentation des finances qui ruina toutes les finances. On fe crut plus riche parce qu'on eut plus de figne de valeur, fans faire attention qu'avec une plus grande quantité de métaux, on n'avoit que la même quantité des chofes. Il faut aujourd'hui 22. pieces de monnoye pour avoir ce qu'avant la découverte des mines on avoit pour une. Les revenus des Etats n'augmenterent pas, mais feulement les charges; ce qui les rendit rélativement plus pauvres; car pour contenir cette immenfe finance, pour mettre en mouvement ce grand corps de numeraire, il fallut un plus grand nombre de controlleurs de commis, de régiffeurs, de caiffiers, & créer beaucoup de charges, qu'on ne connoiffoit pas auparavant; dépenfe,

ſe, qui étant priſe ſur la finance même la diminua d'autant: ainſi il arriva qu'un gouvernement qui a aujourd'hui vingt deux millions de revenu, ſe trouva réelement plus pauvre que celui qui avant cette revolution n'en avoit qu'un.

Il eſt prouvé par des calculs fondés ſur la démonſtration, que François I. Roi de France, avec quinze millions de revenu étoit plus riche que Louis XV. ne l'eſt avec deux cents. Le fait eſt évident. Il ſuffit d'examiner le prix des denrées, & de rapprocher les deux regnes par des états de comparaiſon.

Sous François I. les ſujets vendoient la même quantité de denrées pour faire paſſer au tréſor Royal quinze millions, qu'on en vend aujourd'hui pour donner au Roi deux cents millions.

Il falloit même toutes proportions gardées d'ailleurs que ce Prince fut re-

la-

lativement plus riche; car il laissa un heritage (*) au lieu que les Rois de France, depuis cette grande affluence de finances, n'ont laissé que des dettes; ce qu'il faut attribuer, comme on vient de le voir, à la dépense pour la nouvelle manutention des deniers publics, sans quoi la proportion seroit toûjours la même.

Mais bientôt il y eut une autre cause. L'or & l'argent ayant augmenté en Europe, on prit cette enflure dans les finances pour une richesse réelle. Un grand luxe s'établit. Les cours étalerent une magnificence supérieure à tout ce qu'on avoit vû jusques-là. Il y eut tel Prince en Europe, qui dépensa plus pour son équipage de chasse, que ses prédecesseurs n'avoient dépensé jadis pour l'entretien entier de l'Etat. Il fallut

(*) On trouva à sa mort quatre millions en écus d'or.

lut établir de nouveaux impôts pour survenir aux fastes des Rois, & ceux-ci ne suffisant pas, les Couronnes s'endetterent, ce qui mit un desordre affreux dans les finances, car comme il fallut payer de gros intérêts, les revenus de l'Etat appartinrent aux particuliers & non aux Souverains, qui continuerent néanmoins les mêmes dépenses; ce qui augmenta les dettes.

Cette pompe du trône passa dans le gouvernement militaire. Une maladie épidemique attaqua tous les Souverains. Ils leverent plus de troupes qu'il n'en falloit pour faire la conquête de l'Univers. Il n'y eut point de petit Prince qui n'eût une plus grande armée à son service, que n'en avoient eu autrefois les plus grands Monarques de la terre.

L'Europe a actuellement à ses gages un million de soldats. La finance annuelle pour pourvoir à leur entretien, ex-

excede la somme de six cents millions tournois. Il est vrai que ce numeraire rentre dans la circulation générale par la subsistance des troupes, qui rendent aux artistes & aux laboureurs ce qu'ils avoient payé eux mêmes au Prince, mais c'est plûtôt un épuisement qu'une consommation. Cela se fait sentir au desordre de la caisse militaire, auquel il faut que toutes les autres suppléent.

Les fraix de guerre qui suivent cette proportion rélative des troupes sont immenses. Il n'est pas inoui de voir un Souverain dont les finances sont d'ailleurs en mauvais état dépenser trois cents millions dans une Campagne: aussi les deux couronnes qui font aujourd'hui le plus de bruit dans notre monde sont si dérangées que cela va jusqu'à l'indigence. Les revenus de la France sont hypotequés pour plusieurs générations. Si on veut voir le tableau fidele du désor-

fordre qui regnoit dans cette branche de l'adminiftration fous le regne de Louis XIV. il n'y a qu'à lire ce qu'en a écrit l'Auteur des réflexions fur les finances.

„ Le Roi, dit-il, ne payoit ni les Fi-„ nances, ni les négocians, defquels il „ avoit emprunté des fommes confidé-„ rables, il leur accordoit des furféan-„ ces, ou des saufs-conduits contre leurs „ créanciers: autre défordre qui déran-„ geoit, & troubloit encore extreme-„ ment le commerce, dans lequel on ne „ voyoit prefque plus d'argent. Le cré-„ dit qui fupplée à l'argent comptant „ étoit entiérement évanoui. Le difcré-„ dit étoit univerfel, le commerce „ anéanti, la confommation affoiblie de „ moitié, la culture des terres négligée; „ les ouvriers paffoient chez l'étranger; „ enfin le peuple étoit défolé; le payfan „ mal nourri, & mal habillé: ainfi dès „ que le Roi ne pouvoit payer; ceux

„ aux-

„ auxquels ſa Majeſté devoit, ne pou-
„ voient pas non plus s'acquitter.

„ La Nobleſſe n'étoit pas mieux trai-
„ tée: ruinée par les taxes, & par les
„ dépenſes de la guerre, ne tirant preſ-
„ que rien du Roi, ni en penſions, ni
„ en appointemens, elle ſe voyoit acca-
„ blée par ſes créanciers. Les fraix, les
„ ſaiſies, les ventes de meubles ache-
„ voient de ruiner tous les ſujets. Les
„ ſujets devoient de leur côté, tandis
„ que le Roi devoit du ſien. Les terres,
„ les maiſons étoient ſaiſies en décret.
„ Les baux judiciaires rapportoient la
„ moitié moins. Les propriétaires ne
„ trouvoient à vendre leurs terres aux
„ Financiers qu'au denier 18. ou 20; de
„ ſorte qu'une infinité de créanciers per-
„ doient une partie de leurs créances.

„ Les Gens de robe ſans payement
„ de leurs gages étoient auſſi accablés
„ de dettes. Les uſuriers les plus mo-
„ dé-

„ dérés faisoient valoir leur argent com„ munément douze & quinze pour cent. „ Rien n'étoit en valeur. Point de con„ fiance, d'espérance de pouvoir jamais „ débrouiller ce cahos. Une défiance „ commune, & réciproque engageoit „ ceux qui avoient de l'argent à le ca„ cher, n'osant en faire aucun emploi „ utile; les Fermiers payoient mal, par„ ce que l'argent étoit rare, & cher par „ conséquent, & les denrés à trop bas „ prix.

„ Cette injuste préférence que la dé„ fiance commune donnoit à l'argent sur „ les biens fonds, sur le commerce, & sur „ l'industrie du Royaume abîmoit l'Etat; „ car les bons ou les mauvais effets de „ l'argent sur l'échange de nos biens, „ arts & fabriques sont toûjours pro„ portionnés à la valeur des biens réels „ d'un Etat, & à la valeur des especes „ qui circulent dans cet Etat, & com-

„ me

„ me le rapport qu'il y a entre ces deux „ valeurs eſt très-grand, la perte de cet „ Etat eſt auſſi très-grande, lorſque l'ar- „ gent n'y circule pas.

„ Les effets Royaux & particuliers „ étoient dans un diſcrédit univerſel; „ les contrats ſur la ville perdoient plus „ de 50. pour cent; les billets d'uſten- „ ciles 80. & juſqu'à 90 pour cent.

„ Voici, par exemple, un fait véri- „ table que la poſtérité ne croira point. „ Le feu Roi peu de tems avant ſa „ mort, pour avoir huit millions d'ar- „ gent comptant dont il avoit un preſ- „ ſant beſoin, fut obligé de ſe ſervir du „ crédit d'un particulier & de ſes aſſo- „ ciés, & de négocier ſur la place avec „ des étrangers pour trente deux mil- „ lions de billets, ou de reſcriptions; „ c'étoit donner 400 en obligations, „ pour avoir 100. en argent. L'argent „ par conſéquent étoit quatre fois plus

„ rare

„ rare que ces effets. L'Angleterre a fait la fameuſe banqueroute que tout le monde ſait. Il n'y a qu'à voir l'état de ſes dettes & celui de ſes revenus. Elle auroit déja ſuccombé ſous le déſordre de ſes finances, ſi ceux à qui elle doit n'avoient pas intérêt de la ſoûtenir.

Cependant, il faut ſuivre ceci. J'ai dit dans le préliminaire de cet eſſai que les trois Puiſſances de l'Europe qui font valoir les Arts, attiroient à elles les richeſſes de celles qui, en ſe livrant aux mines ont abandonné l'induſtrie; ce qui augmentoit leur pouvoir. Il eſt certain qu'elles ont l'avantage dans la balance du commerce, & que cela leur procure de grandes richeſſes: mais comme elles leur facilitent les moyens de s'ingerer dans les affaires de l'Europe elles s'épuiſent en batailles, & dérangent leurs finances par des guerres très-diſpendieuſes. Telle a été la fatalité de ces nou-

velles richesses, qu'elles ont été funestes, & à ceux qui les ont arrachées des entrailles de la terre, & à ceux qui les ont enlevées à ces premiers. L'Angleterre qui s'en est procurée une plus grande quantité, en a plus souffert que les autres. Cela se voit à un discours qui fut prononcé à ce sujet, il n'y a pas long-tems dans la chambre des Communes.

Je rapporterai le discours (*) entier parce qu'il regarde les finances.

„ Toute l'Europe, disoit un membre „ de Parlement dans cette assemblée, a „ les yeux fixés sur nous. Notre puis„ sance fait ombrage à toutes les na„ tions. Il est vrai qu'en apparence „ nous sommes redoutables. Les deux „ mers

(*) Ce discours est bien différent de celui que l'on trouve dans le préliminaire de cet Essai; mais ces sortes de contradictions se trouvent souvent dans cette chambre.

„ mers ſont couvertes de nos vaiſſeaux:
„ aucune marine n'oſe ſe préſenter de-
„ vant la notre. Nous naviguons pour
„ toutes les nations, & ſommes inté-
„ reſſés dans toutes les branches du
„ commerce. Non ſeulement nos flot-
„ tes ſont ſupérieures ſur la mer; mais
„ même nos troupes ont l'avantage ſur
„ terre. Et que concluons nous de là,
„ Meſſieurs? que le peuple Anglois eſt
„ plus heureux & plus riche que les au-
„ tres? Je puis prouver le contraire.

„ Mais avant de ſe perdre en raiſon-
„ nemens ſur ce point. Il eſt bon d'éta-
„ blir des principes, & de s'accorder ſur
„ le mot de félicité publique, ſans quoi
„ on diſcourt long-tems ſur ce ſujet ſans
„ s'entendre, comme il arrive preſque
„ toûjours dans les debats où l'on ne
„ ſuit d'autre regle que ſon opinion
„ particuliere.

„ Les peuples ne s'embarraſſent gue-

„ res de ces noms de force & de puiſ-
„ ſance que l'on attache à l'idée de la
„ grandeur des Etats; il n'y a que les
„ Souverains & ſes miniſtres qui jouiſſent
„ de ces titres pompeux: les autres hom-
„ mes n'y prennent part qu'autant qu'ils
„ intéreſſent leur fortune particuliere.
„ Ils n'aiment à voir les noms d'Alexan-
„ dre & de Ceſar, que dans l'hiſtoire
„ Greque ou Romaine. Auſſi quand le
„ Roi de la grande Bretagne déclare la
„ guerre à quelque Potentat de l'Euro-
„ pe, pour ſoûtenir, (ainſi qu'il le dé-
„ clare toûjours dans ſon manifeſt) l'hon-
„ neur de la Couronne, & la gloire de
„ la nation, ce même peuple friſſonne,
„ parce que cet honneur & cette gloire
„ va lui attirer quelque impôt, & ache-
„ ver de l'accabler par une taxe nouvelle.

„ Vous ne ſauriez me nier, Meſſieurs,
„ que la félicité d'un Etat eſt dans l'ai-
„ ſance publique: or ſi cela eſt, comme
per-

„ perſonne de nous n'en peut douter, je „ puis avancer qu'il n'y a point de peu- „ ple moins heureux ſur la terre que le „ peuple anglois, parce qu'il n'y en a au- „ cun qui ait tant de charges à payer (1). „ La grandeur de l'Etat l'a rendu ſi pe- „ tit, qu'il eſt preſque anéanti. Et com- „ me à chaque conquête la République „ dégenere. Encore quelques victoires, „ & il ne ſera plus queſtion de lui. „

„ On dit pour raiſon, que le peuple „ Breton ſe taxe lui même, ce qui le „ diſtingue des autres de l'Europe qui „ ſont taxés; mais en eſt-il moins taxé „ pour cela? & peut-il s'empêcher de l'ê- „ tre? il faut bien que cette liberté ne „ ſoit qu'un nom; car ſi elle exiſtoit réel- „ lement, il y auroit en lui de la folie „ de s'ôter juſques à la reſpiration (2)

 „ pour

(1) Chaque Ville ou Bourg a ſes repréſentans.

(2) Il veut parler ſans doute des taxes ſur les fenêtres.

„ pour ſurvenir aux charges de l'Etat.

„ Vous ſavez Meſſieurs, que lorſque „ dans cette chambre, on propoſe un „ nouvel impôt ou ſubſide, ceux qui „ ſont du parti contraire à celui de la „ cour démontrent que le peuple n'eſt „ pas en état de le payer; la cabale qui „ lui eſt oppoſée inſiſte ſur la néceſſité „ qu'il ſoit établi, & après pluſieurs dé- „ bats, où l'on étale de part & d'autre „ beaucoup d'eſprit, l'impôt paſſe.

„ Ce ſeroit néanmoins une conſola- „ tion pour le citoyen ruiné, que l'Etat „ ne le fût pas; mais vous le ſavez Meſ- „ ſieurs, nos finances générales ſont dans „ un état ſi déplorable, qu'il n'y a au- „ cun exemple dans l'hiſtoire d'un tel „ dérangement.

„ On allegue pour excuſe que l'Etat „ ſe doit à lui même, & on voudroit „ inſinuer par-là que le mal n'eſt pas ſi „ grand; mais en fait de dettes tous les

„ créan-

„ créanciers ſont les mêmes. Permettez „ moi cette hyperbole. Je crois que ſi „ l'ame devoit au corps, & qu'elle ne „ fût pas en état de le payer; celui-ci „ ſeroit en droit de demander ſépara- „ tion pour ne plus vivre avec un créan- „ cier inſolvable.

„ Ce n'eſt pas à la fortune qu'il faut „ s'en prendre de ce deſordre; mais à „ notre peu d'économie. Toutes les na- „ tions de l'Europe payent un tribut à „ notre induſtrie. Nous vendons notre „ main-d'œuvre aux Etats les plus re- „ culés. Les ſeules richeſſes que nous „ avons retiré du Portugal auroient ſuffi „ pour rendre la grande Bretagne l'Etat „ le plus floriſſant de l'Univers, & au „ lieu de ces tréſors infinis, nous avons „ des dettes immenſes. Je puis vous prou- „ ver qu'en moins de dix luſtres, nous „ avons diſſipé (y compris nos dettes) „ au de-là de deux cents millions ſterlings:

„ somme immense, & qui n'a été au
„ pouvoir d'aucune société depuis l'e-
„ tablissement des finances.

„ Et comment cela peut-il être autre-
„ ment? nous voulons nous ingerer dans
„ toutes les affaires de l'Europe. Il n'y
„ a point de guerre, où nous ne nous
„ trouvons mêlés. On ne donne aucune
„ bataille, où on n'y voye nos enseignes.
„ C'est en vain que la nature nous a se-
„ parés des autres peuples; nous cher-
„ chons toûjours à nous en rapprocher.

„ Tout fait ombrage à notre politi-
„ que; la grandeur de la Maison d'Au-
„ triche nous gêne; la puissance de la
„ France nous allarme; les armes du
„ Roi de Prusse nous inquietent. Ces
„ allarmes nous ont fait abandonner le
„ systême de paix, qui par notre position
„ nous est naturel.

„ C'est une des premieres maximes en
„ politique qu'on ne doit prendre les ar-

„ mes,

„ mes, que lorſque la guerre eſt utile.

„ Or je vous demande, Meſſieurs, quel „ bien il nous en eſt revenu pour nous „ être trouvés en perſonne à tant de ba- „ tailles rangées? avons nous affoibli „ les nations que nous regardons com- „ me nos ennemis? La France eſt auſſi „ puiſſante aujourd'hui, qu'elle l'étoit „ avant ces dernieres guerres. Ce corps „ immenſe ſe ſoutient par ſon propre „ poids. Ce n'eſt pas à ſa foibleſſe que „ nous devons les avantages que nous „ venons de remporter ſur elle; nous „ en ſommes redevables à ſon admini- „ ſtration. Un meilleur choix de Géne- „ raux; un peu plus d'intelligence en- „ tre eux eût changé ſa fortune, & peut- „ être alors ſes défaites ſe fuſſent con- „ verties en victoires.

„ Les affaires de cette Monarchie „ étoient en bien plus mauvais état ſous „ la minorité de Louis XIV; lorſque

„ les

„ les Condé & les Conti travailloient „ eux-mêmes à sa ruine. Cependant ce „ jeune Prince n'eut qu'à montrer de la „ force & de la resolution, & tout fut „ reparé. Les armées furent d'abord vi„ ctorieuses sur mer & par terre. Il fal„ lut que l'Europe entiere se ligât en„ semble pour faire rentrer cette Mo„ narchie dans les bornes d'où elle étoit „ sortie. Mais au lieu de calculer les „ avantages que ces guerres ne nous ont „ pas procuré, nous fairions mieux de „ supputer les maux qu'elles nous ont „ causé.

„ Je vous supplie, Messieurs, de me „ dispenser d'entrer là dessus dans un „ plus long détail. L'épuisement de nos „ finances dont je viens de parler peut „ mieux vous en tracer le tableau, que „ tous les termes que je pourrois em„ ployer ici. Elles sont les nerfs de la „ puissance politique. Un Etat dépouil-

„ lé

„ lé de ſes richeſſes eſt un vaſte édifice
„ ſans fondement.

„ Je dirai ſeulement deux mots ſur
„ l'avantage qu'il y auroit pour nous,
„ de nous borner à notre isle, & ſur
„ l'impoſſibilité où ſeroient nos ennemis
„ de nous faire du mal. Ceci ſemble
„ n'avoir aucune affinité avec nos fi-
„ nances, dont j'ai d'abord entrepris de
„ parler; mais il a un rapport extrême-
„ ment lié.

„ Nous habitons un continent très-
„ fertile; qui peut donner à vivre à une
„ grande population. Si la nature ſe re-
„ fuſe à quelques denrées, elle nous dé-
„ dommage par l'abondance des autres.
„ La nation qui eſt aſſez induſtrieuſe
„ dans les arts, peut ſe ſuffire à elle-
„ même. En coupant toute communi-
„ cation avec les autres Etats, nous
„ jouirions de cette tranquillité d'âme,
„ qui ſeule peut faire le bonheur des

„ mor-

„ mortels, & à laquelle il femble que
„ le Ciel nous avoit d'abord deftinés.
„ Mais cette idée d'exiftance eft trop
„ bornée; nous voulons nous montrer
„ à l'Europe en Grands. Il eft toûjours
„ queftion chez nous d'un premier rôle.
„ Tous ceux qui cherchent à faire
„ fortune auprès du Roi George, ne
„ lui laiffent voir de fûreté que dans
„ l'équilibre de l'Europe. C'eft de la
„ balance des pouvoirs qu'ils font dé-
„ pendre la puiffance de la Grande Bre-
„ tagne. Cela feroit en effet ainfi, fi
„ nous étions dans le même continent.
„ Mais nous fommes féparés des autres
„ Etats par l'Océan. Notre pofition
„ nous garantit des deffeins des premie-
„ res Puiffances. La Maifon de Bour-
„ bon qui occupe fans ceffe le cabinet
„ de S. James ne peut rien. Tant que
„ nous aurons une marine auffi floris-
„ fante que celle que nous avons, nous
„ fe-

„ ferons à l'abri de ſes entrepriſes. Les
„ François ne peuvent parvenir juſqu'à
„ nous, à moins qu'ils n'y arrivent à
„ la nage.

Je reviens aux finances générales, dont ce diſcours m'a éloigné.

On vient de voir que l'augmentation des métaux diminuoit leur valeur; mais ce vice qui eſt dans la choſe même, ne doit point décourager les Gouvernemens; mais au contraire exciter leur émulation. Plus les cauſes générales des finances ſont vicieuſes, plus il faut ramener les particulieres à leur état naturel par un ordre économique: C'eſt le ſeul moyen qui reſte à la politique pour rétablir le niveau. La trop grande affluence du numeraire qui eſt un mal actuel dans l'adminiſtration univerſelle, peut ceſſer d'en être un dans les âges futurs. Il ſuffit de diminuer l'extraction des mines, ou d'augmenter le commerce des Indes,

„ pour

pour que les signes de valeur réprennent leur premiere fonction; mais si à cet inconvenient général des finances, on joint celui d'une mauvaise direction particuliere; tout est perdu.

Le bon ordre économique qui regne dans quelques Etats de l'Europe, peut servir de preuve à ce que j'avance. Non seulement la grande quantité de métaux n'influent point; mais ils tirent avantage de ce vice même. Si j'avois à citer quelques Gouvernemens; je citerois celui du Roi de Sardaigne. Les finances y sont dans une telle proportion, qu'elles donnent de l'activité à l'agriculture & aux arts, tandis qu'elles procurent plus de force aux ressorts de la puissance politique &c.

CHA-

CHAPITRE XXXVII.

Etat des Finances du Royaume de Naples.

J'Aurai d'abord fini ce chapitre. Il ne contiendra que quelques lignes. La Monarchie est oberée; les revenus de la Couronne sont engagés; les Provinces n'ont point d'argent; les Villes se trouvent sans numeraire; la Noblesse est endettée; les Seigneurs ne sont pas riches; le tiers état est pauvre, & la derniere classe des citoyens demande l'aumône. Cet appauvrissement général ne s'est pas formé tout d'un coup; il vient de plus loin; il a sa source dans une administration anterieure.

CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

Former quelques établissemens de Finances.

ON a beaucoup écrit sur les Finances; mais jusques ici on n'a fait que des livres. Tant de réflexions sur l'argent n'ont pas donné une obole aux gouvernemens économiques; ceux qui ont traité cette branche de l'administration se sont plus appliqués à la théorie des deniers publics, qu'à la pratique des fonds.

C'est quelque chose de prodigieux que les détails dans lesquels les écrivains sont entrés pour donner toute l'activité possible aux Finances.

On a mesuré la profondeur de la nature: ce qu'elle vaut intrinsequement. On a calculé les productions de la terre, depuis les arbres jusques aux plus pe-

petits végétaux. On a évalué les maisons, les meubles, les bestiaux, les premieres matieres, les fruits, les denrées, les arts, les métiers, le commerce, & tout ce qu'on peut retirer en argent de l'industrie générale: enfin on a mis un prix au genre humain; c'est-à-dire qu'on a estimé ce que chaque homme peut valoir, (*) & après tous ces calculs les finances n'ont pas eu un meilleur sort.

L'art du Financier ne doit pas être si compliqué. L'administration d'un pere de famille qui tient sa maison en bon ordre peut être plus utile aux finances que toutes les spéculations de ces auteurs.

Ceux qui n'obmettent rien voudroient que les ministres qui sont chargés de cette partie voyageassent dans les Provinces afin qu'ils vissent par eux mêmes

(*) Un auteur Anglois estime un Breton 60. sterling.

l'état des choses; la valeur des fonds; ce qu'ils rendent; comment ils sont distribués, la repartition des denrées, leur qualité, leur quantité, la maniere de vivre des habitans, leur esprit, leur génie, leurs coûtumes, leurs mœurs, leurs usages & autres recherches de cette nature, qui ne peuvent gueres avoir lieu que dans un livre où l'auteur n'a rien à faire qu'à écrire.

Il n'est pas douteux que tous ces différens objets sont autant de matériaux qui entrent dans le plan des finances. Mais comment les rassembler, & les unir sous un même point de vuë.

Les gens en place sont si avares de leur tems: cette foule de riens dont ils sont éternellement occupés, & qu'on qualifie du nom d'affaires d'Etat, leur laisse si peu de loisir, qu'ils ont à peine celui de respirer.

On cite Sully, qu'Henri IV. n'eut pas

plû-

plûtôt chargé du détail des finances qu'il monta à cheval, & parcourut la France pour examiner les ressources de la Monarchie: mais sans compter que le siécle des Sully est passé; il s'est fait depuis bien de changement dans les finances des Etats.

On vient de voir les desordres de celles de Naples.

Je me suis proposé de traiter ailleurs cette matiere dans toute son étendue.

Je me contenterai ici de proposer quelques établissemens, qui, s'ils ne rétablissent pas entierement l'aisance publique, aideront à arrêter le mal.

Après tout, les Finances n'ont que deux issues: l'entrée & la sortie. Il faut ouvrir une porte large à la recette, & la fermer aux dépenses excessives. C'est le meilleur plan de finance que la politique puisse établir. Les autres ne sont bons qu'à satisfaire l'esprit sans enrichir l'Etat.

CHAPITRE XXXIX.

Prévenir la ſortie des eſpeces

LA grande maxime eſt de fixer tellement le numeraire dans l'Etat, qu'il ne trouve aucune iſſue; mais il faut pour cela que le gouvernement économique retienne l'argent, ſans quoi il s'échappera toûjours.

Il eſt vrai, que les loix défendent par tout la ſortie des eſpeces: mais que peuvent les loix contre l'impuiſſance de les retenir?

Une nation qui tire beaucoup de l'étranger, commence d'abord ſa balance avec ſes denrées; & quand celles-ci ne ſuffiſent pas, il y ajoute les métaux; car avec quoi ſe ſolderoit-elle?

Dans la derniere famine de Naples, (on a de la peine à prononcer ce mot pour un Royaume, qui eu égard à ſa fécon-

fécondité peut donner à vivre à tous ses voisins) dans cette famine, dis je, il sortit en especes pour l'achât des grains étrangers la sixieme partie du total de son numeraire; perte immense, & que plusieurs générations ne repareront pas.

Si je ne m'étois prescrit des bornes dans cet ouvrage, je prouverois géometriquement que cet événement a fait plus de mal à la Couronne de Naples, que si elle avoit perdu trois de ses plus riches Provinces.

Il suffit pour cela de se faire une idée juste de l'influence que le numeraire a sur l'agriculture & la population, l'industrie, les arts & le commerce. En suivant ces calculs je ferois voir que toutes ces branches de l'administration ont souffert considerablement, & que le vuide est aujourd'hui dans la proportion de 1. à *6*.

Toute autre calamité eût pû être re-

parée par le seul ordre de la police: celle-ci ne le sera, (si elle l'est jamais) que par les soins vigilans du Gouvernement. Pour fixer les finances dans un Etat, voici quelle est la régle; il faut se faire un état des importations & des exportations, si la balance est juste, on doit laisser les choses comme elles sont; si elle panche trop d'un côté, il faut la relever de l'autre; mais la maxime la plus sure est de diminuer les importations, & c'est-là le cas de ce Royaume; tant qu'il achetera beaucoup, & qu'il vendra peu, il sera en danger de voir diminuer son numeraire. Il est vrai qu'il y a des années abondantes où Naples peut par ses seules denrées pourvoir à ses besoins: mais ce n'est pas sur des cas fortuits qu'il faut établir le systême des Finances. Le numeraire doit être indépendant des évenemens du physique. Il doit être fixe comme la constitution même de l'Etat.

CHAPITRE XL.

Oter les causes qui gênent la circulation de l'espece.

LA circulation est le ressort de l'Etat politique & civil, elle est l'ame de la population, anime les arts, encourage l'industrie, & donne de l'activité au commerce. Otez ce premier mouvement, & vous détruisez tous les ordres de la République. Il ne reste plus qu'un amas d'hommes pauvres & indigens que la misere rend des êtres très-malheureux.

Ce défaut de circulation est particulier au Royaume de Naples. Le numeraire est ramassé dans de gros monceaux. Il croupit dans des caisses. La Capitale a tout l'argent. Les Provinces n'en ont point. Il y a tel Napolitain dans l'extrémité du Royaume, qui n'a jamais

vu l'effigie de fon Roi fur une piece d'or. Il eft impoffible que cela ne foit ainfi. Tous les grands proprietaires (comme on l'a dit ailleurs) font leur réfidence à Naples, c'eft là où ils confomment leur revenu; leurs fermiers font occupés toute l'année à le leur envoyer en argent: & par-là épuifent le continent du numeraire.

Le meilleur reglement pour jetter le premier fondement de la circulation, feroit d'obliger les grands féaudiftes de vivre dans leurs terres; outre que l'agriculture y gagne, l'argent y circuleroit. Chaque province deviendroit un petit Etat qui auroit fa finance, & celle-ci feroit indépendante des richeffes de la Capitale: elle auroit un mouvement & une activité qui fe répandroit au loin. Le Royaume ne feroit plus borné à la ville. La Monarchie, pour m'exprimer ainfi, fe repandroit dans l'Etat,

&

& les richeſſes générales ſeroient le bien de tout le monde, au lieu qu'elles n'apartiennent qu'à quelques particuliers.

CHAPITRE XLI.

Eloigner les arts & manufactures de la Capitale pour étendre au loin la circulation.

Les Anglois qu'il faut toûjours prendre pour modéles dans les Arts, parce que ſept cents citoyens (1) nommés par le peuple veillent à la conſervation du gouvernement économique, & qu'il eſt indubitable qu'un tel corps a des idées plus diſtinctes ſur cette branche de pouvoir que les autres adminiſtrations particulieres. Les Anglois, dis-je, ne permettent pas que les arts (2) s'établiſſent à Londres. Toutes les grandes

(1) Les membres du Parlement.

(2) A' l'exception des petits arts de luxe.

des manufactures sont éloignées de la Capitale. Cela fait que la population est dans une proportion relative, & qu'il naît aujourd'hui des hommes en Angleterre, là où autrefois il ne croîssoit que des arbres. Le petit nombre d'arts & métiers qui sont établis dans le Royaume de Naples se trouvent dans l'enclos de sa Capitale; c'est elle qui fournit les provinces, au lieu que les provinces devroient la fournir. Il resulte de-là plusieurs mauvais effets.

1. Que la circulation du numeraire se réduit à Naples.

2. Que le nombre d'ouvriers augmente le prix des denreés; ce qui gêne ces mêmes manufactures.

3. Que les provinces perdant de vuë l'industrie tombent dans l'inaction.

4. Que la ville est remplie de pauvres étrangers.

5. Que l'état est désert, & que la seule Capitale a des habitans. Si

Si Naples établiſſoit les manufactures dans les provinces, l'argent qui les ſuivroit mettroit les finances dans une proportion relative. La circulation s'étendroit dans l'Etat, & ne ſe borneroit pas à une ſeule ville. Tous les ſujets jouiroient des avantages attachés au numéraire. Ce ne ſeroit plus Naples; mais le Royaume qui ſeroit riche.

Les artiſtes ſe tranſportant dans les provinces, la Capitale ſeroit délivrée d'une eſpece de famine qui l'afflige depuis pluſieurs années, & qui en dernier lieu lui enleva ſoixante mille de ſes habitans.

L'induſtrie étendroit ſes branches, & ſeroit repartie géométriquement; ce qui ſeroit un bien commun; au lieu qu'elle ne produit qu'un avantage particulier.

La ville ſeroit delivrée de cette foule de mendians qui l'aſſiégent, & qui en partageant la ſubſiſtance avec les autres ci-

citoyens gêne la propagation générale.

Enfin en établissant les manufactures dans les provinces, la population seroit repartie géométriquement &c. &c.

CHAPITRE XLII.

Réformer la loterie de la Beneficiata qui forme une circulation vicieuse.

LÈs jeux de hazard sont l'objet principal de la police des États. On les regarde comme la source d'une infinité de crimes particuliers qui troublent l'ordre public: Mais n'est-ce pas leur ouvrir une porte bien large, que de permettre une loterie qui en a tous les inconvéniens, sans avoir aucun de ces avantages?

Les manufactures de cartes forment une main d'œuvre utile à l'Etat, parce qu'elles donnent à vivre à un grand nom-

nombre de citoyens, qui fans cette manutention feroient fans fubfiftance, ce qui balance un peu les inconveniens qu'ils caufent d'un autre côté; de-là vient que certains Gouvernemens font moins feveres fur les jeux de hazard que les loix ne leur permettent de l'être. Mais celui dont il eft ici queftion n'encourage aucune manufacture, & eft au contraire deftructif des manufactures.

On dira peut-être que cette loterie n'eft pas un jeu de hazard, mais on dira mal, c'en eft un dans toutes les regles. La forme feule eft différente. Dans les autres jeux on hazarde de l'argent de particulier à particulier; ici c'eft le Gouvernement qui joue contre le public. Exemple funefte qui autorife les fujets à dévenir joueurs.

Dans les jeux ordinaires, il n'y a qu'une forte de gens qui foient joueurs, parce qu'il n'y a qu'une certaine claffe

qui

qui ait les moyens de le dévenir; par cette loterie, tout le monde a la faculté de l'être; ce qui rend le vice du jeu général, & multiplie à l'infini les maux qui en font une suite naturelle.

Si ceux qui dirigent les consciences à Naples pouvoient parler, on verroit clairement que depuis l'établissement de cette loterie, les vols domestiques & les larcins ont augmenté dans la proportion de ses hazards. Mais ce point de morale n'est point de mon sujet; je n'envisage ici cet établissement qu'en écrivain politique.

Cette loterie est prejudiciable à l'Etat, en ce qu'elle forme un vice dans la circulation générale. Car ou le Prince gagne, dans ce cas la subsistance des pauvres est portée au thrésor Royal; ou quelques particuliers s'enrichissent, & ces sommes sont prises sur la fortune publique.

De

De professions inutiles se forment. Des citoyens dont on pourroit faire les artistes passent leur vie à faire des rôles & écrire des nombres.

Les sujets ne se contentent pas de perdre leur argent à ce jeu établi dans le Royaume, ils jouent encore à ceux qui sont chez l'Etranger. Il sort des sommes considérables de l'Etat. On a beau faire des prohibitions à ce sujet, la passion du jeu est plus forte que la loi.

La superstition en est une autre suite; je ne parlerois point de celle-ci, si elle n'étoit liée avec le gouvernement politique & civil. On cherche dans des songes & dans d'autres causes surnaturelles des nombres que le hazard seul donne.

Qu'on ouvre l'histoire de l'Univers, on trouvera que ce vice a repandu l'affoiblissement par tout où il a pénêtré.

Outre tous ces désordres, il y en a un dernier qui n'est pas moins préju-

di-

diciable. Je veus parler de l'inaction qu'il répand dans la derniere classe des hommes, qui par leur état naturel sont condamnés au travail. Pour l'ordinaire les joueurs sont paresseux, Le jeu les rend incapables d'exercer aucune profession. La République vient à perdre, ce que la nonchalance ôte à l'industrie générale.

CHAPITRE XLIII.

Etablir un fond d'amortissement pour acquitter les dettes de la Couronne.

UN particulier qui hipoteque ses fonds, qui prend de l'argent à intérêt sur ses revenus, ne peut établir une bonne administration, qu'après qu'il a liquidé ses dettes. Comment rentreroit-il dans l'ordre économique; lui n'est plus le proprietaire de son domaine, mais seulement fermier de ses créanciers?

ve-

véritable tableau d'un gouvernement endetté; car on a beau faire des diſtinctions & ſubtiliſer ſur les créances publiques, la grande famille reſſemble toûjours à la petite.

On a ſouvent propoſé dans le Conſeil d'Etat à Naples de rembourſer les particuliers qui ont des hipoteques ſur les revenus de l'Etat. Mais on y a trouvé deux grands obſtacles. 1. le deſordre des finances, & le cri des créanciers.

A l'égard du premier l'économie peut y rémedier, n'y ayant aucun Etat, qui ne puiſſe faire des épargnes; il ſuffit pour cela de ſe retrancher de certaines dépenſes ſuperflues, & Naples en a ainſi que tous les autres gouvernemens de l'Europe. Je pourrois citer pluſieurs exemples des Souverains qui ſe ſont rachetés par-là.

Pour ce qui eſt du ſecond. La grande objection ſe reduit à démander qu'eſt ce que les citoyens fairoient des ſommes

que la Couronne leur doit, si elle venoit à les rembourser? Mais qu'en faisoient leurs ancêtres avant qu'ils les eussent prêtées?

Le mal est que dans les affaires d'Etat, ainsi que dans celles de la vie civile, on fixe ses idées sur la position actuelle des choses, sans jamais regarder derriere soi: on oublie presque toûjours qu'il y a eu un autre monde avant le notre, & que ce monde alloit par des ressorts différens, & qu'il n'en alloit pas plus mal pour cela.

On dit que les affaires de la société civile étoient dans un autre ordre: mais il faut les y remettre. Il y a presque toûjours à gagner à reprendre les maximes anciennes. J'ai dit ailleurs que lorsqu'un Etat dégenere il faut le réformer.

On a tant écrit sur les dettes nationales, qu'on est parvenu à la fin à ne plus s'entendre sur cette matiere: c'est qu'on

qu'on s'eſt écarté de l'état principal de la queſtion pour ne diſputer que ſur les acceſſoires. De deux choſes l'une: ou n'eſt un mal qu'un gouvernement ſoit endetté, ou c'eſt un bien qu'il ne le ſoit pas: il faut opter, mais comme c'eſt une maxime conſtamment reçue en politique que le dérangement des finances jette le déſordre & la confuſion dans toutes les autres branches de l'adminiſtration; il ſuit nèceſſairement de-là que c'eſt un vice.

Non ſeulement les dettes à Naples ont diminué les richeſſes de la Couronne, mais elles ont cauſé un vuide dans l'induſtrie générale parce qu'elles ont formé une claſſe conſiderable de penſionnaires, qui n'ont d'autre affaire aujourd'hui qu'à vivre ſur le revenu que leur procure l'intérêt de leur argent.

On croit communement que le rembourſement de ces ſommes reduiroit un grand nombre de citoyens dans l'indigen-

ce, parce qu'ils ne sauroient où les placer: on se trompe; la nécessité ouvre des ressources à l'esprit humain, que jamais l'administration n'eut imaginé, rien ne lui resiste, elle force jusqu'à l'impuissance même.

En un mot plusieurs Etats de l'Europe se sont liquidés de leurs dettes & on ne voit pas que le remboursement les ait appauvris: on pourroit même prouver qu'ils sont aujourd'hui plus riches & plus puissans qu'ils n'étoient. Un grand nombre de citoyens auparavant oisifs dans ces Etats sont devenus industrieux. Ils se sont adonnés aux arts, & les manufactures ayant multiplié dans la proportion de cette nouvelle activité, le gouvernement économique a repris sa premiere vigueur.

La regle en pareil cas est de faire ce remboursement par gradation, afin de ne pas engorger l'état civil par de trop

gran-

grandes ſommes dont le déplacement cauſe toûjours une révolution.

On voit avec plaiſir que la Monarchie a commencé le rachat de ſes dettes. (*) Ce premier rembourſement eſt peu conſidérable; mais il marque une attention de la part de cette adminiſtration; il ſeroit à ſouhaiter que les autres miniſtres dont le département s'étend ſur l'agriculture & le commerce concouruſſent à ce deſſein: ils le peuvent d'autant, que c'eſt toûjours dans les arts & l'induſtrie qu'il faut chercher cette liquidation.

(*) Le demi-ſol par livres ſur les entrées.

CHAPITRE XLIV.

Créer une tontine de quatre millions de ducats en forme de loterie, dont les lots gagnans seroient en rente viagere.

LEs dettes que la plûpart des Gouvernemens de l'Europe ont contractées, n'ont formé qu'un vuide dans le trésor (*) Royal, celles de Naples en ont formé un dans les Finances.

Philippe II. qui aliena le premier les revenus publics, trouva beaucoup d'imitateurs. Tous les Souverains étrangers qui hériterent après lui de cette Couronne, la dépouillerent de ses richesses. La perte fut réelle parce que le numeraire sortit de l'Etat. Cette finance n'est plus rentrée. La Monarchie en a été privée: voilà une des grandes causes de son impuis-

(*) Par les intérêts.

puiſſance ; car n'étant plus en proportion d'eſpeces, elle s'eſt affoiblie au de-là des autres Gouvernemens.

C'eſt moins aux viciſſitudes de la fortune, qu'à la privation de ſon numeraire, qu'il faut attribuer cette ſorte d'anéantiſſement où ce peuple ſe trouve aujourd'hui.

On a vû ailleurs, que le commerce, les arts, & l'induſtrie ſont toûjours relatifs à la ſomme des finances ; or celle-ci ayant diminué, toutes les autres branches de l'adminiſtration politique ſe ſont affoiblies dans la même proportion. Le ſeul moyen qui reſte pour rétablir l'Etat eſt de faire rentrer ce numeraire. La circulation peut bien donner de l'activité aux finances, mais elle ne peut pas mettre en mouvement celles qui n'y ſont pas.

La Tontine qu'on propoſe ici peut ſeule former cette opération. J'en don-

nerai ailleurs le plan. Je dirai ſeulement que c'eſt une loterie dont les lots ſeront diſtribués en viagere.

Ces emprunts ont cet avantage ſur les autres que dans un petit nombre de luſtres (1) la dette eſt éteinte, & le capitale reſte au profit de l'Etat.

Le grand inconvenient des loteries eſt la difficulté de les remplir: on peut préſumer que celle-ci le ſera. La médiocrité du prix des billets donnera beaucoup de facilité pour acquerir cette finance. Avec dix ducats (2) on pourra ſe procurer un revenu de vingt mille ducats de rente. (3) Il eſt impoſſible d'acheter à meilleur marché l'eſpérance d'une grande fortune.

Non

(1) On a calculé que dans vingt deux ans toute Tontine eſt éteinte.

(2) environ 43. tournois.

(3) le gros lot ſera de cette ſomme.

Non seulement l'Italie, mais tous les particuliers de l'Europe s'empresseront à fournir cette médiocre somme. Quand on exige peu des hommes, & qu'on leur fait espérer beaucoup, on est sûr d'obtenir d'eux ce qu'on leur demande.

Ce qui empêche la plûpart des Gouvernemens d'établir des Tontines est le grand intérêt de l'argent. Celle-ci n'aura pas cet inconvenient: elle est combinée de maniere qu'après l'extinction du capital, l'Etat n'aura payé pour celui-ci que quatre & demi pour cent par an.

CHAPITRE XLV.

Etablir une taxe sur les procès civils.

DE toutes les taxes, celle qui mettroit un frein à la méchanceté humaine seroit la plus utile à la société. Quoi-

Quoique les hommes facrifient tout au plaifir de fatisfaire leurs defirs; on les gêne toûjours lorfqu'on met un impôt fur leurs paffions favorites. C'eft par cette politique que de certains Etats en établiffant un droit fur le luxe, l'ont banni, & avec lui les vices qui en font une fuite naturelle.

Si tous les Gouvernemens fe conduifoient par ces principes, les Charges publiques contribueroient au bonheur des fociétés, au lieu qu'elles fervent à les accabler.

J'ai parlé ailleurs de cet efprit de chicane, de ce panchant aux procès dont tous les ordres de Naples font infectés. Les conféquences de ce vice font fi grandes, & elles influent fur tant d'objets, qu'on pourroit regarder comme un bien, le mal même qui l'imiteroit.

Je dis qu'une taxe fur les procès civils en diminueroit le nombre. Ce n'eft

point

point à moi à en fixer le taux. Il me ſuffit d'indiquer de loin la route qu'il faut tenir pour déraciner ce vice. Je dirai ſeulement que plus la charge ſeroit conſiderable, plus le bien qu'il en reviendroit ſeroit grand.

Mais j'entens déja la voix d'une foule de plaideurs, & de gens de loi, qui s'élevent contre moi; m'accuſant d'inviter le Gouvernement à vendre les Sentences, & mettre un prix à l'exécution des loix: non la juſtice ne doit point être taxée, & par-tout où elle l'eſt, non ſeulement la liberté n'y eſt pas, mais même ſon ombre.

Mais il faut diſtinguer les procès, des abus des procès: c'eſt ſur ceux-ci que l'impôt doit tomber. La méchanceté humaine a ſa meſure; lorſqu'elle n'eſt point excitée par les cauſes ſecondes, elle ne ſort pas des bornes que la corruption elle-même lui preſcrit.

Ce

Ce ne font pas les affaires qui fe font multipliées à Naples, ce font les gens d'affaires. Lorfqu'une profeffion immenfe d'hommes de robe fe fut formée, & que la loi eut trente mille interpretes à fes gages; il fallut payer cette nouvelle nation de plaideurs, & alors la forme fe corrompût. On a fubftitué à la brieveté de la juftice ancienne des écritures fans fin. Le grand art du plaidoyer comme on l'a dit ailleurs a confifté principalement à éloigner les fentences & à ne voir jamais la fin d'un procès. Ce font les procedures qui ont gâté les procès.

Avec les meilleures loix on s'eft trouvé fans juftice; & comme difoit un ancien phylofophe, ce n'eft point la liqueur qui eft corrompue, c'eft le vafe.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas frapper fur cette forme, & en la faifant rentrer dans les bornes d'où elle eft fortie

tie rétablir l'ordre des procedures. Je répons qu'il n'eſt plus au pouvoir de l'adminiſtration de prévenir les abus. La ſcience du gouvernement échoueroit contre les ſubtilités de la chicane. Il eſt impoſſible de lire aujourd'hui dans le grimoire des gens de loi, & ſi la législature parvenoit une fois à établir des reglemens pour abréger la longueur des procédures, ils corromproient la réforme même.

Un Général qui ne peut point vaincre un ennemi puiſſant, cherche à lui couper les vivres. Pour détruire ce corps formidable de gens de loi qui déſole le Royaume de Naples, il faut l'affamer. Ainſi pour diminuer le nombre des procès, il faut les taxer.

Je le repete de nouveau; je ne dis point de mettre un impôt ſur la juſtice; mais d'en établir un ſur cet eſprit de chicane & ſur cette ardeur déméſu-

rée

rée de se faire rendre justice qui conduit toûjours à l'injustice.

Je ne dis point ici des choses vaines. Que l'administration fasse examiner par des commissaires la plûpart des procès aujourd'hui existans dans les différens tribunaux de Naples. Que dans chacun de ceux-ci on interroge les parties, on trouvera que ce n'est point l'amour de la justice, mais la haine, l'inimitié & la vengeance, le désir de s'emparer du bien d'autrui & sur tout de surprendre les Juges, qui suscitent tant d'affaires.

Or quel inconvenient y auroit-il de mettre un impôt sur tous ces vices? Ou la taxe produiroit une finance qu'on pourroit employer à former des établissemens utiles à l'Etat; ou elle diminueroit le nombre des procès, ce qui rendroit des citoyens à la République.

Le lecteur me prévient déja, & voit naître d'avance un nouveau Tribunal,

non

non pas pour prononcer ſur les procès mais juger de l'eſprit des procès. Je n'ignore pas le nombre d'objections qu'on peut faire ſur les inconveniens qui naitroient de cet établiſſement. Mais où ſont les réformes les plus ſalutaires aux Etats, qui n'entraînent après elles des abus? C'eſt à la légiſlation à peſer les biens qu'elles cauſent par les maux qui en reſultent.

Il eſt certain que dans les grands procès où la taxe augmenteroit dans la proportion de l'importance de l'affaire, les plaideurs ſeroient retenus par celle-ci. Pour ce qui eſt des petits une amende pécuniaire rélative à l'objet procureroit le même effet.

CHA-

CHAPITRE XLVI.

Diminuer le nombre des pensions.

Les Rois ne sont que les économes des biens de leurs sujets; ils ne peuvent donner beaucoup aux uns, sans ôter encore davantage aux autres. Tout dépend de la balance des dons. C'est dans cet équilibre qu'est la bonne administration.

On remarque dans l'histoire que les Empereurs Romains qui donnerent le plus, causerent des maux effroyables à l'Etat politique & civil: & de nos jours le grand nombre de pensions a ruiné les finances de la plupart des Etats.

La clémence est la vertu des Princes; mais lorsqu'elle sort des limites que l'économie d'Etat lui préscrit, elle dégenere en vice. D'un côté elle tient à la

ma-

magnanimité, & de l'autre à la profusion: & comme celle-là est l'origine d'une infinité de biens, celle-ci est la source d'un grand nombre de maux.

Depuis que les Princes ont un trésor tous les sujets cherchent à en avoir la clef. Un chacun regarde cette finance comme un bien sur lequel il a droit.

Les services que les particuliers rendent à l'Etat doivent être recompensés, sans quoi n'y ayant plus d'émulation la République périroit: mais il faut bien distinguer leur nature.

Un militaire a exposé sa vie pour la patrie; il a vieilli dans le service, on doit le recompenser. Ces pensions au lieu d'affoiblir l'Etat contribuent à maintenir sa puissance, parce qu'elles servent de base aux vertus militaires, sans lesquelles le gouvernement ne sauroit subsister.

Un autre fournit des ressources pour

perfectionner le commerce, rétablir les arts, multiplier les manufactures: il est juste de le gratifier. Cette seconde classe de pensions sert à augmenter les finances. C'est donner cent pour recevoir mille, & ainsi des autres dont l'utilité est reconnue. Cette distinction est d'une si grande importance qu'un Etat qui auroit une mesure juste de recompenses proportionnées aux services seroit le plus parfait de tous les gouvernemens.

Les services que l'on rend au Prince sont différens de ceux qu'on rend à l'Etat; & il ne faut pas les confondre ensemble.

Pour les seconds, il faut employer les finances; à l'égard des premiers il suffit des distinctions; mais cette maxime la plus importante du gouvernement économique est ignorée à .... où on accorde souvent des grands révenus à ceux qui ont rendu de petits services. Les talens

lens perſonnels y ont toûjours le pas ſur les autres. Il n'eſt pas rare d'y voir un Muſicien qui a une belle voix; un Acteur qui joue bien ſon rôle; un Poëte qui fait des mauvais vers; un homme qui a contribué à la décoration d'une fête; un Bouffon, un diſeur de bons mots, un comedien, un danſeur, être penſionnés tandis que les gens du premier mérite n'ont point de penſions, & ſont le plus ſouvent dans l'indigence.

De tous les vices de l'adminiſtration, celui-ci eſt le plus grand, parce qu'il éteint l'émulation, enfouit les vertus, & ne donne de l'activité qu'au vice & aux talens du luxe.

La reforme d'une infinité de penſions à Naples, rétabliroit l'ordre dans les Finances.

CHAPITRE XLVII.

Des Arts.

EN géneral ils ſont défectueux. L'agriculture qui eſt la mere de l'induſtrie ne fournit pas aſſez de premieres matieres: celles qu'elle donne ſont mal preparées. J'ai parcouru toutes ou preſque toutes les manufactures napolitaines & je n'en ai trouvé aucune qui aprochât de cette perfection qu'on remarque dans celles de France & d'Angleterre. Le filage, le foulonage, la teinture, les apprêts, les manutentions, les pratiques tout eſt mauvais.

Je ne rapporterai ici que deux exemples de ce déſordre univerſel; c'eſt-à-dire, celui d'une petite & d'une grande manufacture.

CHA-

CHAPITRE XLVIII.

Vices dans la manufacture des chapeaux.

LEs Anglois & les François furent les premiers en Europe qui firent atteindre quelque perfection à cet art. Cette manufacture vient de loin. On voit dans l'arsenal de Vienne un chapeau qu'on dit être de Baudouin dont la fabrique est supérieure à celle de la plûpart des Etats modernes. Cet art eut le sort de tous les autres du monde: il tomba dans l'oubli, & en sortit dans les siecles industrieux. M. L'abbé Nollet remarque fort bien que cette branche de la manutention traitée avec quelque étendue formeroit un beau morceau de l'histoire du luxe.

On a été long-tems à chercher la premiere matiere qui lui convenoit. Il a

fallu des ſiecles pour apprendre aux hommes à faire un chapeau. Après bien d'eſſais on ſe borna aux chapeaux *feutrés* qui ſont les ſeuls dont on ſe ſert aujourd'hui.

Cette manutention, comme toutes les autres a un grand nombre de branches qui different les unes des autres, mais les principes ſont les mêmes. Comme la ſociété génerale eſt diviſée en claſſes, qu'on diſtingue par les cifférens dégrés de faculté, il a fallu que cette induſtrie ſe moulât ſur ſon plan, qu'elle ornât la tête des Rois, & couvrît celle des laboureurs.

J'expliquerai ici la forme des inſtrumens & outils qui entrent dans la fabrique d'un chapeau, d'autant plus que la plûpart manquent aux manufactures du Royaume de Naples, ou ſont très-imparfaits: on déſigne ici l'utilité d'un chacun.

Le

Le tire pied; corde, ou courroye; elle embraſſe le bout d'un chevalet propre à arracher le poil des peaux.

La plane, eſpece de couteau à deux tranchans, armé d'un manche de bois à chaque bout, avec lequel on enleve le poil.

Seconde eſpece de couteau qui reſſemble au tranchet du cordonnier qui ſert à repaſſer les peaux.

Broſſe qu'on appelle du ſécréteur.

Autre couteau de la coupeuſe eſpece de ciſeau.

Violon, inſtrument ainſi nommé parce qu'il eſt compoſé de 16. cordes dont on ſe ſert communément aujourd'hui pour mélanger les poils, au lieu de la baguete qu'on employoit autrefois.

Barreau de fer auquel ſont attachés toutes les cordes à deux pouces de diſtance les unes des autres.

Deux crochets de fer, par le moyen

des quels on arrête le barreau au bas de la muraille de l'attélier.

Piece de bois courbe qui rassemble toutes les cordes dans un espace de 15. pouces.

Manche de bois long de 16. pouces pour faire agir les cordes du violon.

Attélier, où l'on prépare les pieces qui doivent servir à la construction d'un chapeau.

Arion, instrument propre à diviser, & à mêler la laine & le poil, quand ces matieres ont été baguetées & cardées.

Bec de corbin, morceau de bois plat qui a environ 8. pouces de saillie pour recevoir la corde à boyau.

Le panneau, c'est un bout de planche percé à jour, long de 14. pouces sur 8. de large, ayant ses deux petits côtés plus épais que le reste.

Lanieu de cuir de castor appliquée sur le petit côté du panneau, & soulevé

d'une

d'une ligne par une lame de bois qu'on nomme chanterelle.

Tirans qui retiennent le cuiret sur le petit côté du panneau.

Petits laviers qui servent à bander les tirans pour donner le ton à la chanterelle.

Chevilles qui servent à recueillir & à bander la corde à bajau.

Poignée dans laquelle l'ouvrier passe sa main pour saisir la perche & manœuvrer l'arçon.

La coche fuseau de bois dur, long de 8. pouces & terminé par deux boutons taillés un peu en champignons: c'est avec cet instrument que la corde de l'arçon se met en jeu.

Le clayon petite corde d'osier fin garnie d'une poignée au milieu, l'arçonneur s'en sert pour ramasser son étoffe.

Ligne sur laquelle se fait le premier pli de la capade.

Ligne sur laquelle se fait le second pli.

Ligne sur laquelle on divise le double rouleau pour avoir les deux travers.

Platine de métal qu'on chauffe par le moyen d'un rechaud pour la fabrique des chapeaux fins.

La feutriere: c'est un morceau de toile bise bien souple, d'une aune de large & de cinq quarts de long.

Ligne sur laquelle on plie la feutriere pour renfermer les capades.

Le lambeau, morceau de papier épais & fort, mais sans roideur, que l'on met avec quelques supplemens de pareil papier entre les capades que l'on assemble pour empêcher qu'elles ne s'attachent l'une à l'autre à d'autres endroits qu'à ceux qu'on veut les joindre.

Le supplement du lambeau.

Une étuve.

Une chaudiere de la foule, il faut qu'elle soit de cuivre rouge d'environ qua-

quatre pieds de long ſur 14. pouces de large par en haut; de 15. à 16. pouces de profondeur, & les parois de ſes quatre côtés vont en ſe rapprochant vers le fond.

Barres de fer quarrées ſur leſquelles on poſe le bois pour chauffer le fourneau.

Une chaudiere dont le fond doit ſe trouver ſept pouces au deſſus des barres de fer.

Boutons qui retiennent le roulet quand l'ouvrier ne s'en ſert pas.

Un canal de communication du fourneau à l'étuve.

Un tuyau par où ſort la fumée qui vient du fourneau dans l'étuve.

Une couliſſe dans laquelle on fait gliſſer la tuile pour retenir la chaleur, quand il n'y a plus de fumée à ſortir.

Chevillettes attachées aux parois de l'étuve, & auxquelles on attache les formes qui portent les chapeaux.

Une

Une coupe de la foule ſuivant ſa largeur.

Deux bancs pour la foule.

Boutons qui retiennent le roulet quand l'ouvrier le quitte.

Outils néceſſaires pour le chapelier pour fouler.

Le roulet; c'eſt un morceau de bois tourné qui doit avoir 18. ou 20. pouces de long ſur 12. ou 14. lignes de diametre, le milieu étant un peu plus gros que le reſte.

Une jatte ou écuelle qui doit tenir environ une pinte de liqueur.

Une broſſe: il faut qu'elle ſoit de poil de ſanglier, & reſſemble à celle dont on ſe ſert pour frotter les parquets des appartemens.

Une plaque de laiton un peu courbe ſur ſa longueur dont l'ouvrier ſe ſert pour frapper la corde autour du chapeau quand il eſt ſur la forme, & pour le faire deſcendre. Une

Une ſeconde plaque de laiton droite qui ait le bord amincé, pour égouter le chapeau, & en faire ſortir l'eau & la lie qui y entrent à la foule.

Une pince faite exprès pour enlever les ordures, ou corps étrangers qui ſe trouvent ſur la ſuperficie du chapeau à meſure qu'on le travaille.

Foule du dégorgeage pour égoutter le chapeau avec la piece.

Billot ſur lequel on frappe les formes pour les faire entrer dans les chapeaux qu'il aſſortit.

Seconde broſſe pour frotter les chapeaux.

Un puits & un grand cuvier pour faire le lavage des chapeaux après qu'ils ont été tirés de la teinture.

Une claie formée de pluſieurs planches pour étendre les chapeaux à meſure qu'ils ſont achevés de laver.

Un avaloir; c'eſt un inſtrument avec lequel

lequel on preſſe la corde qui lie le chapeau ſur la forme. Le bout a une rénure dans laquelle on engage la corde, afin qu'elle ne puiſſe pas s'échapper.

Une banquette autour de la chaudiere pour mettre les ouvriers à portée de travailler commodément.

Un bloc ou petite table percée à jour au milieu, pour recevoir la tête d'un chapeau qu'on forme d'abord.

Une broſſe pour l'apprêteur.

Les fers à repaſſer ſur le rechaud long de l'approprieur.

Une pince de l'ejarreuſe: c'eſt un inſtrument fait pour ôter le poil groſſier qui ſe montre à la ſurface du feutre &c. &c. & autres petits inſtrumens & outils qui entrent dans cet art, & qu'il ſeroit trop long de détailler.

J'ai parcouru pluſieurs chapeleries de Naples, & j'ai trouvé qu'il leur manquoit un aſſez grand nombre de ces inſtru-

ftrumens: il eft vrai, que quelques fabriquans y ont fuppléé par d'autres qui y ont du rapport; mais ils ne donnent pas la même aifance à l'artifte: fouvent même ils le gênent.

Les François & les Anglois font en quelque façon les feuls en Europe qui ayent perfectionné cette manufacture: toutes les autres nations n'ont fait que les copier; c'eft que ces deux Gouvernemens en ont fait une affaire d'Etat. Henri III. Henri IV; Louis XIII; Louis XIV; & Louis XV. ont fixé leurs regards fur cette branche de l'adminiftration. La fabrique des chapeaux en France a des reglemens; c'eft à ceux-ci qu'elle doit fes progrès & fon accroiffement. Les manufactures des chapeaux font établies dans le Royaume de Naples. Je ne remonterai donc point aux premiers principes de cette manutention; je ne parlerai que du peu de progrès qu'elle

a fait:

a fait: indiquer les vices d'un art, c'eſt les corriger.

Les fabriquans en chapeaux de laine, ne les employent pas aſſez menues, ce qui eſt un défaut.

Le mélange des laines & des poils eſt une partie eſſentielle de la chapelerie. Dans la fabrique des autres étoffes, il n'entre pour l'ordinaire qu'une premiere matiere; celle-ci eſt preſque toûjours compoſée de pluſieurs. En géneral il y a peu de maîtres à Naples qui entendent bien ce mélange, & c'eſt ce qui rend les chapeaux défectueux. Je n'indiquerai point ici les qualités & quantités qui ſeroient le point convenable, cela dépend entierement de l'expérience.

Le caſtor eſt celui de tous les poils, que les François & les Anglois employent avec le plus de ſoin, & qui demande de ménagement: il ſert à fabriquer les chapeaux de la premiere qualité. Les

etran-

étrangers qui fabriquent des caſtors, n'ont pu encore prendre le niveau avec ces deux nations, & ce ne ſera que par des ſoins & des recherches laborieuſes qu'ils ſe les procureront.

La connoiſſance des poils ou laines n'eſt pas la moindre ſcience de cette fabrication, il y en a de pluſieurs ſortes, mais les maîtres chapeliers ne ſavent pas faire cette diſtinction; ils les reçoivent des nations qui poſſedent les premieres matieres, & les employent ſans connoiſſance; de-là vient qu'on voit ſouvent des chapeaux faits de premiere laine, qui ne valent pas ceux que les nations ſçavantes dans cet art fabriquent avec des laines ordinaires.

La variation continuelle du prix des premieres matieres qui entrent dans cette manutention, y cauſe de grandes révolutions, mais elles ſont plus ſenſibles à Naples que dans aucune autre partie

de l'Europe, parce que les fabriquans ne cherchent point les moyens de se pourvoir à tems pour prévenir les disettes; ce qui augmente considérablement le prix des chapeaux, & empêche les progrès de la chapelerie nationale. Le premier soin du fabriquant doit être l'approvisionnement; sans cette attention l'industrie qui a des tems de langueur s'affoiblit insensiblement & périt à la fin.

Outre ces premiers vices, il y en a d'autres qui gênent cette manutention & la tiennent dans un état de médiocrité. Il m'a paru en examinant les chapeaux ordinaires, que les laines qu'on y employe ne sont pas assez dégraissées, inattention, qui peut seule mettre un obstacle général dans cette fabrication.

Toutes les laines & poils qui servent à la construction des chapeaux, contiennent beaucoup de corps étrangers & des saletés dont il faut les purger avant de

les

les employer. J'ai vu quelques unes de ces laines & poils qui sortoient des lavoirs, & j'ai trouvé qu'elles contenoient encore de petites parties de terre & d'excrémens qui avoient échappé aux yeux de ceux qu'on employe à cette premiere manutention.

On n'est pas plus exact à l'épluchage. Il y a même des manufacturiers à Naples qui n'épluchent point; ce qui met les premieres matieres hors d'état d'être bien fabriquées.

Le même vice est dans le triage: ceux qu'on y employe ne séparent gueres que les parties qui sont de différentes couleurs, sans faire attention à celles qui sont plus glaises, plus rudes, & qui peuvent gâter la douceur & la moelure des bonnes.

Par une expérience connue, on sait que dans le poil qu'on employe dans la chapelerie, il s'en trouve de deux sortes;

l'un propre à l'usage qu'on le destine, & un autre grossier, long & rude, qui ne se feutre pas. Il faut porter beaucoup d'attention à cette séparation, & c'est celle-ci qui est assez negligée dans quelques chapeleries de Naples: aussi voit-on assez de chapeaux dont les poils longs & rudes paroissent sur la superficie.

Je n'expliquerai point ici comment se fait cette séparation; comme elle est en usage dans quelques fabriques de Naples, on la connoît; je dis seulement qu'elle n'est pas assez généralement employée.

Il seroit inutile de prescrire des regles aux maîtres chapeliers pour cette partie de leur art qu'on appelle sécréter; cela dépend trop de l'expérience. Dans les manufactures de Paris & de Londres, chaque fabriquant employe une maniere différente. On a toûjours reussi lorsque le poil se feutre bien. La

La perfection des arts tient aux plus petites choses; on n'imagineroit pas que la maniere de baguetter les poils peut améliorer cette fabrication; cependant l'expérience le démontre. J'ai observé que quelques maîtres de Naples qui apportent le plus d'attention dans cette main d'œuvre font des meilleurs chapeaux, que ceux qui la négligent.

La méthode qui reussit le mieux aux Anglois & aux François est de baguetter d'abord à part chaque partie qui doit entrer dans le mêlange, & ensuite le mêlange lui-même. Il ne faut finir de baguetter, que lorsqu'on ne peut plus distinguer les parties les unes des autres.

Le violon est plus propre au mêlange que les baguettes; ceux qui ont la moindre teinture de cet art savent qu'il est composé de 16. cordes de huit pieds de longueur, & qui sont attachées par un bout à égales distances les unes des au-

tres, ſur un barreau de bois long de deux pieds &c.

Il n'eſt pas moins important que les matieres mélangées ſoient bien cardées. Cette manutention eſt encore bien eſſentielle dans la chapelerie. Il y a quelques petits vices dans celle de Naples que la moindre attention pourroit corriger: j'ai vu quelques maîtres qui ne different point là-deſſus à ceux de Paris: ainſi il ſuffiroit de récommander aux autres leur exemple.

Une matiere eſt bien cardée, lorſque ſon mélange eſt entierement effacé, & qu'elle eſt depouillée de tous les corps étrangers qui tiendroient des eſpaces dans le feutre.

Dans les autres manufactures les artiſtes ſuivent des regles qui ſont à peu près les mêmes; mais dans la chapelerie, on n'a pu encore établir d'uniformité: chaque compagnon a preſque une ma-

maniere différente de fabriquer un chapeau; ce qui fait que les maîtres ne peuvent point leur préſcrire des loix: cette variété qui excite l'émulation peut produire de bons effets; mais elle eſt auſſi la cauſe de bien de mauvais. Je crois que ſi on établiſſoit des pratiques générales, l'art en deviendroit plus parfait.

L'étoffe d'un chapeau ſe forme de tant de manieres, qu'il ſeroit ſuperflu d'indiquer la meilleure: cela dépend du génie de chaque fabriquant. A l'égard de la dorure d'un chapeau pour me ſervir du terme de l'art, elle a des regles moins variables: elle eſt la même dans toutes les chapeleries: c'eſt une legere couche de poil d'élite dont on couvre toutes les parties les plus apparentes du chapeau: elle eſt moins en uſage à Naples qu'en France ou en Angleterre, où l'artiſte l'employe preſque toûjours avec

fuccès; & c'eft pour être une des raifons qui fait qu'on leur donne la préférence: ainfi on ne fauroit trop le récommander aux manufactures qui veulent entrer en concurrence avec ces premieres fabriques de l'Europe.

On fait auffi des chapeaux à plumets; mais le débit de ceux-ci eft fi peu confidérable qu'il ne vaut pas la peine d'encourager cette manutention: on doit faire pancher l'émulation du côté de la plus grande confommation.

C'eft à la foule principalement que fe forment les chapeaux. Il s'en faut bien que Naples foit auffi avancée dans cette manutention, que les nations d'où elle l'a prife. Ceux qui tranfportent les arts en laiffent toûjours une partie dans les pays de leur naiffance. Cette manutention eft encore fi compliquée, qu'il n'eft gueres poffible d'établir des regles générales. Elle tient à l'aifance des maîtres fa-

fabricans: ceux qui ont les moyens se procurent de plus grandes aisances pour la foule, & le chapeau en est mieux apprêté. Il seroit donc à souhaiter pour l'avancement de cet art, que ceux qui l'exercent jouissent d'un certain bien être.

Après que le chapeau foulé sort de l'étuve, il contient des petites saletés ou bourres dont il faut le purger, les chapeliers étrangers donnent une grande attention à cette préparation, qui sert à celle de la teinture: en général elle est negligée à Naples. On se sert pour l'ordinaire de la pierre ponce. La moindre attention pourroit prevenir les défauts qui naissent de cette négligence.

Celle qui est connue sous le nom de *Rober le chapeau*, auroit besoin aussi de quelque précaution. Cette manutention fait sortir du chapeau un poil court qu'elle rend plus doux. Cette pratique se fait ordi-

ordinairement avec un morceau de peau de chien de mer, avec lequel on frotte doucement le chapeau. Tout ceci ne regarde que la fabrique des chapeaux fins.

Je ne dis rien des chapeaux rouges, ou qu'on laiſſe en blanc, car ceux-ci ne forment qu'une petite branche de la chapelerie.

La teinture eſt l'endroit le plus eſſentiel de cet art: elle a paru d'une ſi grande importance au Gouvernement de France qu'elle a établi des loix ſur celle-ci. Il faut que le teinturier qui met le chapeau en noir ſoit maître chapelier; & il eſt défendu à tout autre teinturier de travailler pour les chapeliers: réglement qui prévient tous les abus qui pourroient naître dans cette derniere manutention.

Cette teinture eſt diviſée en deux branches; les chapeaux de laine ordinaire, & les chapeaux fins de poil. Ceux-ci prennent difficilement la teinture; les premiers

miers font d'abord teints: cela vient des différentes préparations, & de la qualité des premieres matieres.

Le teinturier ne se borne pas à mettre le chapeau en noir sa manutention est plus étendue: M. l'Abbé Nollet qui est entré dans tous les détails de cet art, distingue ses opérations par les dénominations suivantes: *assortir*, *dégorger*, *teindre*, *laver à froid & à chaud*, *sécher à l'étuve & lustrer*. Il s'en faut encore ici beaucoup que toutes ces préparations soient aussi parfaites dans la chapelerie de Naples que dans les autres fabriques de l'Europe: les maîtres y suivent des pratiques arbitraires, & se conforment à des usages qu'ils ont reçu de ceux qui les ont précedés, & les abus sont toûjours les mêmes. *L'apprêt*, *la teinture*, *& le lustre* des chapeaux ne tient point, ce qui fait donner la preférence à ceux de France & d'Angleterre, où on ne trouve point ces défauts. Mais

Mais ce n'eſt pas tout à fait à la manutention qu'il faut l'attribuer: ce vice prend ſa ſource dans des cauſes premieres. J'ai vu mettre des chapeaux en noir à Naples & j'ai obſervé que les drogues que les teinturiers employent manquent preſque toûjours par la qualité & ſouvent par la quantité.

La pratique ordinaire pour teindre 300. chapeaux demi fins en France & en Angleterre eſt celle-ci: je l'emprunte de M. l'abbé Nollet parce qu'il a ſuivi par gradation toutes les manutentions de cet art.

„ On met 36. voyes d'eau claire dans
„ une chaudiere, ce qui fait 4. muids
„ & demi d'eau meſure de Paris, ou
„ trente ſix pieds de cube. On préfere
„ l'eau de la riviere à celle de puits;
„ mais le choix de l'une & de l'autre
„ ne tire pas beaucoup à conſéquence.
„ Tandis que l'eau eſt encore froide, on

„ y jet-

„ y jette une partie des drogues qui doi-
„ vent composer la teinture, savoir, 12.
„ livres de bois de campege, communé-
„ ment nommé bois d'Inde, haché en pe-
„ tits coupeaux, 8. livres de gomme
„ provenant des pruniers, des arbricots
„ &c. connue sous le nom de gomme
„ du pays, & *16*. livres de noix de gal-
„ les concassées; on fait bouillir le tout
„ pendant deux heures & demi, ayant
„ soin de remuer de tems en tems ces
„ drogues avec un bâton, à mesure qu'el-
„ les tombent au fond de la chaudiere:
„ alors on ralentit le feu pour faire ces-
„ ser le bouillon, & l'on ajoute 7. li-
„ vres de verd de gris, ou verdet, &
„ 12. livres de vitriol de mars, connu
„ chez les teinturiers sous le nom de
„ couperose: on remue le tout, & quel-
„ ques momens après on commence à
„ mettre les chapeaux dans la chaudiere.
Il y a ensuite les rafraichissemens à la

tein-

teinture qui font expliqués à la fuite qui confiftent en 6. livres de verdet; & 8. livres de couperofe pour 300. chapeaux demi fins; car pour les chapeaux ordinaires les dofes & les qualités font différentes.

Le lavage des chapeaux au fortir de la teinture eft très-effentiel: cette manutention contribue beaucoup à leur beauté; il faut les laver à plufieurs reprifes, & à différentes eaux pour enlever les parties groffieres & furabondantes de la teinture. La plupart des maîtres napolitains négligent cette pratique: auffi rien de plus ordinaire que de voir des chapeaux qui noirciffent les mains, & qui par-là perdent une partie de leur teinture.

La derniere opération pour achever un chapeau eft celle que lui donne l'apprêteur: cet art qui lui donne le luftre décide beaucoup l'acheteur à donner la pré-

préférence à une fabrique sur une autre: les François & les Anglois qui l'ont perfectionnée l'emportent sur les autres nations, & arrêtent les progrès des manufactures étrangeres: ce n'est qu'en les imitant dans toutes les différentes branches de ces manutentions qu'on pourra entrer en concurrence avec eux.

CHAPITRE XLIX.

Vices qui se trouvent dans les manufactures des draps.

POur bien fabriquer un drap, il faut que le dégraissage de la laine soit parfait. Cette premiere manutention est le fondement de toutes les autres. En Espagne on lave les moutons avant de les tondre. Cette méthode est la meilleure. Les toisons en sont plus nettes, & moins chargées de suif au second lavage,

Je

Je me ſuis porté ſur les lieux où ſont établies les manufactures dans le Royaume de Naples: j'ai vu quelques laines au ſortir du premier lavage: elles n'étoient pas aſſez purgées de ſurge.

Il eſt impoſſible de bien fabriquer une étoffe de laine, lorſque la premiere matiere n'eſt point dépouillée de cette craſſe viſqueuſe.

Au ſortir du lavage, on expoſe les laines au ſoleil. Dans les bonnes manufactures étrangeres, on les fait ſécher à l'ombre. Cette opération eſt plus longue, mais elle eſt plus ſure.

Dans le lavage des laines, les manufactures qui ne peuvent pas ſe paſſer des rayons du ſoleil, ſont quelquefois des mois entiers dans l'hyver ſans pouvoir laver leurs laines; ce qui arrête les opérations de la fabrique & croiſe les bras à un grand nombre d'artiſtes.

Le choix des eaux eſt également eſſentiel.

tiel. Les expériences que j'ai faites là dessus m'ont persuadé qu'il faut des connoissances dans cette premiere manutention. J'ai lavé quelques échantillons des laines dans des eaux crues, & ce lavage n'a pas réussi. Les eaux claires & douces sont les meilleures. Il faut éviter qu'elles soient extrèmement froides. Les manufactures du Royaume de Naples ne mettent aucune différence entre les laines qui doivent servir à fabriquer des draps teints en laine, ou celles des draps en couleur, distinction néanmoins essentielle & dont le défaut de connoissance arrête les progrès de cette manutention. Pour cette premiere qualité de drap, il faut que la laine ait plus de corps pour resister à la premiere teinture.

Je ne parlerai point du dégraissage de la laine; car il y a cette différence entre le lavage & le dégraissage, que l'un ne sert que de préparation à l'autre.

Les méthodes ſont différentes dans les différens pays. La plus générale eſt celle d'employer l'urine; c'eſt-à-dire de plonger la laine dans un bain rempli d'eau ordinaire, où il y ait un huitieme d'urine. Souvent cette quantité ne ſuffit pas, alors il faut que l'expérience ſupplée à ce qui y manque. Il ſeroit inutile de détailler ici toutes les petites pratiques qui entrent dans cette manutention. Il eſt moins queſtion ici d'enſeigner la méthode de fabriquer un drap, que d'indiquer les vices de cette fabrication.

La maniere de battre *les* laines après le lavage, eſt à peu près la même dans tous les pays. Je n'ai connu aucune différence dans les manufactures du Royaume de Naples, à ce qui ſe pratique là-deſſus dans celles de France, Hollande ou d'Angleterre. J'ai ſeulement trouvé quelques claies trop larges; ce qui eſt

un

un défaut, mais il s'en faut beaucoup que le cardage des laines soit aussi parfait dans ce Royaume que dans les grandes manufactures des autres Etats de l'Europe ; cependant sans cette main d'œuvre, il est impossible que le manufacturier réussisse. Le bon cardage fait que le fileur ou la fileuse trouvent beaucoup de facilité à unir le fil. Pour bien carder les laines, il faut avoir de bonnes cardes, & je ne vois pas que celles dont on se sert à Naples soient aussi parfaites que celles dont on se sert dans les manufactures des nations industrieuses, sur-tout dans celles de Hollande, mais le défaut vient moins des cardes que des cardeurs. Quelques uns n'huilent pas assez les laines. Dans les manufactures de France & d'Angleterre, le fabriquant met une livre d'huile d'olive sur quatre livres de laine pour les draps fins ; on en met deux onces de moins dans les

laines qu'on employe pour les draps ordinaires. Je n'ai pas été témoin à la dose que le manufacturier Napolitain met à chaque livre de laine; mais à l'inspection de quelques écheveaux, il m'a paru qu'il étoit trop économe, & qu'il n'employoit pas la véritable dose d'huile.

Il en faut la moitié moins pour les chaînes des draps que pour les trames: c'est que les premieres devant être imbibées de colle, la même quantité les empêcheroit d'en prendre la dose de force nécessaire pour résister au tisseran.

Les draps fins & mélangés ont une manutention de plus, que les draps unis ordinaires; on ne parlera donc point de celles-ci, puisque ces manufactures ne sont pas établies dans le Royaume de Naples. Mais l'ourdissage étant commun à toutes sortes de drap, j'en dirai quelque chose. Dans toute sorte d'étoffes les chaînes doivent être plus torses que les

trames; mais dans les manufactures Napolitaines on excede cette proportion: en général elles le font trop, ce qui est un vice dans la toile du drap, auquel les autres perfections dans le reste de la fabrique ne peuvent pas remédier.

Le bon dévidage est aussi d'une grande utilité. Il varie chez les différentes nations, mais toutes s'accordent à donner un contour fixe au tour qu'on dévide. A Naples il varie beaucoup, & c'est un autre défaut dans cette partie de la manutention du drap.

Le bobinage est par tout le même, mais il n'en est pas ainsi de l'ourdissage; les portées d'un drap ne sont pas composées du même nombre des fils; cela dépend de la qualité des laines.

Dans les draps fins en France, on met quarante fils dans chaque portée; on en met moins dans les ordinaires: on ne peut point établir des regles certai-

nes là-dessus. Le génie du manufacturier doit y suppléer; mais s'il entend sa profession, il n'épargnera point les laines dans les chaînes ni dans les trames. Ici l'économie est un vice auquel l'art ne peut point remedier. Ce défaut se trouve dans presque tous les draps Napolitains.

Tous les instrumens qui entrent dans la manutention de la draperie sont connus dans ce Royaume; mais j'en ai trouvé quelques uns de très-imparfaits; ce qui rend défectueuse cette fabrique: vice qui ne peut être corrigé que par l'attention à les rendre conformes à ceux des nations qui se sont le plus distinguées dans la draperie.

Le tissage est la manutention la plus difficile de cet art; il s'en faut bien qu'il soit parfait à Naples; presque toutes les toiles des draps que j'ai vu sont désunies & mal tissues. Cela vient en partie des mé-

métiers, & en partie de la main du tisseran: quelques unes n'étoient pas assez battues, d'autres l'étoient trop; il faut un point fixe; tout ce qui passe au delà, ou reste en deça est défectueux. Une toile trop battue donnera un drap trop roide, celle qui ne l'est pas assez en donnera un trop lache. Il en résultera encore d'autres inconveniens tant pour la largeur que pour la longueur.

Les bons tisserans ont une grande attention de monter la chaîne ferme. Ils ne laissent passer aucun fil sans le remplacer. Ceux du Royaume de Naples les laissent courir, ce qui rend le drap défuni.

La foulerie a également des vices: c'est néanmoins la manutention où il faut apporter le plus d'attention, parce qu'un drap qui ne vient pas bien au foulon ne sauroit jamais acquerir le degré de perfection qui lui convient: c'est l'art le

plus compliqué de la draperie. Toutes les autres parties sont vicieuses lorsque celle-ci est defectueuse.

On peut regarder le foulage d'un drap comme le réparateur de tous les vices presque inévitables dans cette suite des manutentions qui se succedent depuis le lavage des laines; jusques à la derniere main d'œuvre de la toile. Le drap acquiert au foulon une consistance qu'aucune autre partie de l'art ne peut lui donner.

On sait par une pratique commune que le drap au foulage se retire de la moitié, ou à peu près sur sa largeur, & d'un tiers sur sa longueur. Cette proportion n'est pas assez observée dans les manufactures de Naples: on ne les laisse pas assez au foulon. Il y a des laines qui rentrent plus que d'autres, & si le foulonier ne sait pas les distinguer, il ne sera pas en état de donner au drap une

une longueur & une largeur convenable.

Le filage dont nous avons parlé auparavant peut produire le même effet; mais il faut que le manufacturier principal guide l'opération du moulin; car le foulonier n'eſt gueres en état de calculer ſa main d'œuvre ſur la premiere matiere, & les différens degrés de perfection qu'elle a acquiſe avant qu'elle ſoit parvenue juſqu'à lui. Les manufacturiers Napolitains ſe négligent trop là-deſſus: ils conduiſent les draps juſqu'au foulon, & les abandonnent enſuite à la diſcretion du foulonier.

Il y a pluſieurs manieres de fouler les draps: chaque manufacture a la ſienne; mais elles s'accordent toutes à ne pas beaucoup rétrecir les draps ou à les laiſſer trop laches.

Les manufactures qui ſont à portée d'avoir de la terre glaiſe, l'emportent d'abord par l'économie, & parce qu'il

 eſt

eſt plus aiſé de s'en procurer, mais quoiqu'on vante beaucoup cette terre, & que les Anglois prétendent qu'on doit la préférer à tout autre ingredient; il eſt reconnu que le ſavon eſt plus propre au foulage, & que les fouloneries qui l'employent réuſſiſſent mieux. La terre a cet inconvenient que pour peu qu'elle participe du gravier, elle déchire la toile du drap. Il eſt vrai qu'on a imaginé pluſieurs moyens pour la purger de celui-ici; comme de la faire fondre dans des cuves remplies d'eau pour en former une eſpece de pâte; mais cette méthode qui eſt uſitée par la plûpart des fouloniers n'eſt pas ſûre.

Les draps ſur-tout qu'on deſtine pour les uniformes blancs, bleus, ou écarlates doivent être foulés au ſavon. Dans pluſieurs fabriques, on employe l'urine, ce qui épargne le dégraiſſage; car le drap alors ſe foule & ſe dégraiſſe en même

tems

tems; mais cette méthode n'eſt pas uſitée dans les bonnes manufactures. Dans celle de Monſ. Julienne où il ſe fabrique de très-beaux draps, on ne ſe ſert que du ſavon; ce qui me détermineroit à croire qu'il vaut mieux en faire uſage que de l'urine. Dans les arts l'expérience doit l'emporter ſur la théorie.

On doit ſur la fin du foulage faire uſage des crotins de mouton; mais il faut adoucir ce qu'ils ont d'aſtringent avec de l'huile, ſans quoi ils reſſerreroient trop le drap. J'ai viſité quelques moulins & foulons du Royaume de Naples, & j'ai trouvé qu'ils différent dans pluſieurs chefs des autres de l'Europe; mais il faudroit peu de choſe pour redreſſer les maîtres fouloniers & les inſtruire dans cet art.

Je me ſuis apperçu qu'on ne dégraiſſe pas aſſez les draps avant de les appliquer au foulon.

Si

Si la toile n'est pas bien purgée de l'huile qu'on a employé pour la travailler, le meilleur foulonage ne sert qu'à donner des nouvelles imperfections au drap.

La pratique là-dessus dans le Royaume de Naples ne différe de celle d'Angleterre & de France qu'en ce qu'on ne laisse pas assez tremper les draps dans l'eau courante avant de les appliquer au moulin. La quantité des jours qu'ils doivent y rester dépend de la qualité de l'huile & de celle de la colle: ainsi on ne peut point indiquer de tems fixe. L'expérience seule peut apprendre au manufacturier le moment qu'il faut sortir de l'eau; c'est à dire lorsqu'il est parfaitement dégraissé.

On n'a pas d'autre méthode dans les bonnes manufactures pour savoir si le foulage est bon, que de presser avec le doit un des plis du drap: si la liqueur qui en sort forme une espece de crême, l'opé-

l'opération du moulin a fait son effet; mais si au contraire ce qui en sort n'est qu'une eau pure, il faut continuer le foulage après avoir ajouté du savon. Cette manutention est encore ici différente: dans différens Etats il y a des manufactures où l'on foule à chaud, & d'autres à froid. Si je devois recommander l'une des deux pratiques pour les draps ordinaires, je me déterminerois pour la chaude; elle fortifie le drap & lui donne du corps.

A l'égard des draps superfins la froide vaut mieux, mais la plus grande attention du foulonier doit être d'empêcher de tomber dans le pôt des particules de bois ou de la terre qui pourroient faire des tares à l'étoffe.

Il ne faut pas moins de précaution pour dégraisser un drap lorsqu'il sort du foulon, que lorsqu'il y entre. L'attention doit être la même. Plus la manutention de l'étoffe approche de sa

fin,

fin, & plus la vigilance doit être grande.

J'ai trouvé que cette main d'œuvre à Naples n'eſt pas conforme à celle qui eſt en uſage dans les provinces de France où il ſe fait de gros draps; mais il faudroit peu de choſe pour la rendre conforme à celle-ci.

Il eſt impoſſible de juger ſi un drap eſt aſſez fort pour ſupporter l'apprêt au ſortir du foulon ſans paſſer à la perche: cette opération eſt la même dans toutes les manufactures; mais les lumieres de l'artiſte ſont différentes. Les véritables manufacturiers apperçoivent des défauts que ceux qui n'ont aucune connoiſſance ne découvrent point.

L'apparage eſt une encore des parties les plus eſſentielles de la draperie: celle-ci a cet avantage ſur les autres, qu'elle peut réparer les vices des premieres manutentions, ou du moins les cacher de maniere qu'ils ne ſoient pas apperçus.

Lorſ-

Lorſqu'un drap eſt bien apprêté, il décide l'acheteur & lui fait donner la preférence ſur celui d'une laine ſupérieure qui ne l'eſt pas ſi bien.

Celui-ci demande un enchaînement de réflexions que les premieres manutentions n'exigent pas : l'objet de cette opération eſt de garnir le drap d'une laine courte & bien fournie : pour cela il faut avoir de bons chardons, & connoître préciſement la quantité d'eau qu'il faut pour bien mouiller le drap; mais avant cela il faut que l'appareur ou pareur connoiſſe la qualité de la laine dont eſt formé le drap ; car c'eſt de cette connoiſſance que dépendent toutes ſes opérations. Dans le Royaume de Naples, l'appareur a ſouvent fort peu de lumieres, il exerce ſa profeſſion machinalement : auſſi les draps qu'on y fabrique ſont très-imparfaits : non ſeulement il ne couvre point les défauts des premieres ma-

manutentions; mais il en forme lui-même des nouveaux.

La teinture des draps demande des grandes connoissances. Je traiterai cette matiere ailleurs, car il est impossible qu'elle entre dans un chapitre.

L'apprêt exige aussi des lumieres: il est en quelque façon l'enchanteur de l'art. A Naples en général il est très-vicieux: c'est le grand défaut non seulement des draps, mais de toutes les manufactures. L'étoffe qui a un mauvais apprêt tombe d'abord; ce qui fait donner la preference aux étrangeres, & ruine toutes les fabriques Napolitaines.

Je n'ai pas le tems de tracer ici tous les moyens qui pourroient rétablir les arts dans cette Monarchie. Ces détails demandent un ouvrage à part; je me contenterai dans celui-ci de parler de deux établissemens, qui seuls ont rendu celebres les manufactures de plusieurs Etats de l'Europe.

CHA-

CHAPITRE L.

Accorder des gratifications aux Artiſtes.

TOus les Princes qui voulurent encourager les arts accorderent des gratifications aux artiſtes. Cette méthode eſt fondée ſur la connoiſſance du cœur humain, dont l'intérêt met tous les reſſorts en mouvement.

On a deja vu que la France ſe ſervit de ce moyen pour exciter l'émulation, & qu'elle y réuſſit parfaitement. Louis XIV. non ſeulement accordoit des gratifications à ceux de ſes ſujets qui ſe diſtinguoient dans quelque genre d'induſtrie; mais alloit deterrer ceux des autres Princes pour leur donner des penſions.

Il ne ſuffit pas d'encourager les arts en général par des récompenſes publiques; il faut encore payer chaque piece de l'induſtrie particuliere. On

On ne doit pas craindre d'appauvrir par-là le gouvernement économique : c'est la seule prodigalité qui enrichit un Etat.

L'industrie est un trésor immense dont on ne peut pas calculer les richesses : plus on dépense pour la faire valoir, plus elle rend.

Outre que les gratifications encouragent les sujets, elles attirent encore les habiles artistes étrangers.

CHAPITRE LI.

Etablir des Inspecteurs.

DAns les Républiques, on n'a point besoin d'Inspecteurs, L'esprit de patriotisme qui passe jusques dans les arts, se suffit à lui-même. Dans les Monarchies où rien ne supplée aux vices de l'administration, il en faut.

Au renouvellement des arts, la France se trouva très-bien de l'établissement

des Inspecteurs. Elle choisit des hommes habiles pour conduire les artistes dans la carriere de l'industrie dont ils ne connoissoient point les routes. Ces Inspecteurs rendoient compte à l'administration du progrès des arts. Le Gouvernement voyoit mouvoir toutes les parties de l'industrie générale, il portoit la main sur celles qui manquoient d'activité, ou dont la célérité dégéneroit en précipitation; car il n'est pas moins important de mettre des bornes aux unes, que défendre les limites aux autres.

Comme il n'est pas donné à l'esprit humain d'embrasser tous les détails qui entrent dans l'industrie universelle; ces hommes avoient chacun leur département dans les arts. Pour faciliter les opérations de la main d'œuvre; on avoit divisé l'état économique en plusieurs branches: chaque Inspecteur rendoit compte de ses opérations à un Bureau

par-

particulier, chaque Bureau particulier au gouvernement général.

Il ne suffit pas de corriger les Artistes, il faut encore les instruire. Presque toûjours ils manquent de ce génie inventif, sans lequel les manufactures restent toujours dans un état de mediocrité.

La main d'œuvre n'a que deux branches générales; le dessein, & l'exécution: le premier tient à l'esprit; le second n'est que le méchanisme de l'art. Pour l'un, il faut du génie; pour l'autre il suffit d'avoir des bras.

Un semblable établissement dans le Royaume de Naples contribueroit beaucoup à perfectionner les Arts. L'Etat y trouveroit les mêmes avantages que la France éprouva.

FIN.

FAUTES A' CORRIGER.

pag. 65. lig. 2. qu'il avoit *lifez* qu'elle avoit.

pag. 119. lig. 7. l'effence *lifez* l'aifance.

pag. 136. lig. 17. parys *lifez* parés.

pag. 297. lig. 14. les regimens dans des regimens *lifez* les regimens dans des garnifons.

pag. 340. d'Annibales ni de Scipions *lifez* d'Annibals ni des Scipions.

pag. 343. lig. *penult.* parce qu'ils perdent moins des chofes *lifez* parce qu'ils repréfentent moins des chofes.

pag. 355. lig. 5. ni les Finances ni les négocians *lifez* ni les Financiers ni les négocians.







